DU BERCEAU
A L'ÉCOLE

OU

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

CONFÉRENCES

Prêchées dans l'Église Saint-Joseph du Havre

Par l'abbé E. JULIEN

Agrégé de l'Université
Chanoine honoraire, Supérieur de l'Externat Saint-Joseph



PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1898

Tous droits réservés.

DU BERCEAU
A L'ÉCOLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DU BERCEAU
A L'ÉCOLE

OU

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

CONFÉRENCES

Prêchées dans l'Église Saint-Joseph du Havre

Par l'abbé E. JULIEN

Agrégé de l'Université

Chanoine honoraire, Supérieur de l'Externat Saint-Joseph



BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1898

Tous droits réservés.

BX2352
J9

11761

APPROBATION

Conformément à la Constitution Officiorum *de Léon XIII, M. l'abbé Julien a soumis ce livre à notre approbation. Il a été jugé orthodoxe.*

Les lecteurs intéressés à l'éducation de la jeunesse, surtout les plus éclairés, ajouteront à notre témoignage. Ils diront que ce livre est un trésor à l'usage des éducateurs.

† M. R. Cardinal Sourrieu.
Archevêque de Rouen.

26 juin 1898.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

https://archive.org/details/duberceaulcoleou00juli

A LA MÉMOIRE DE MADAME B.

dont la vie et la mort

ont donné au maître et à l'ami de ses enfants

de pouvoir lire dans le cœur d'une mère.

E. JULIEN.

AVANT-PROPOS

M. l'abbé Roger, curé de Saint-Joseph, m'ayant fait l'honneur de m'inviter à prêcher dans son église les Conférences des mercredis de Carême, qui s'adressent plus particulièrement aux mères chrétiennes, la composition de l'auditoire et ma fonction d'instituteur de l'enfance ont pour ainsi dire commandé le choix de mon sujet : l'Éducation dans la famille.

La question est de celles qui demeurent inscrites à l'ordre du jour. Elle n'intéresse pas seulement les mères, et quelques-unes m'ont prié de publier ces entretiens, en faveur des pères qui ne pouvaient y assister.

Voilà qui est fait.

Est-il besoin d'avertir que six conférences, nécessairement restreintes par les conditions de temps et de lieu, ne sauraient constituer un traité d'éducation? Je sais mieux que personne ce qui leur manque pour cela.

Au reste, il n'est traités ni discours qui puissent par eux-mêmes opérer ce qui échappe aux procédés et aux formules, le développement d'une liberté.

Posé d'une façon générale, le problème de la formation de l'enfance est susceptible de solutions générales. Mais il se pose pour chaque famille avec des éléments particuliers qui le compliquent singulièrement, et qui, en exerçant la patience des parents, procurent leur mérite devant Dieu.

L'œuvre est délicate, et qui peut se vanter d'y réussir? Celui qui apporte ici quelques principes ne croit pas avoir travaillé à la rendre plus facile. Loin de là. Plus on entre dans les secrets de l'éducation, plus on en voit les difficultés grandir et augmenter la peine. Mais c'est précisément là le devoir, pour ceux qui ont charge d'enfants, de

connaître toute l'étendue de leur mission, afin d'être à même de la remplir.

FAIS CE QUE DOIS, *dit un vieux proverbe très français. Mais aussi et tout d'abord,* SACHE CE QUE DOIS, *et, quant au succès, laisse faire à Dieu.*

E. JULIEN.

Havre, 29 mai 1898, fête de la Pentecôte.

DU

BERCEAU A L'ÉCOLE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LES TENTATIONS DU BERCEAU

Et ecce Angeli accesserunt et ministrabant ei.

Et voici que les anges s'approchèrent pour le servir.

Évangile du 1er dimanche de Carême.
S. MATH., IV, 11.

Mesdames,

Quand on doit comme nous chercher à se faire une juste idée de l'éducation, il est naturel d'arrêter en commençant ses regards sur le berceau qui contient la précieuse matière de

l'éducation, l'enfant, de même que l'explorateur qui veut connaître le régime d'un fleuve en remonte le cours jusqu'à ce qu'il ait découvert la source d'où il descend.

C'est donc autour d'un berceau que je vous convie tout d'abord, mesdames. Entr'ouvrez vous-mêmes, qui le savez faire mieux que personne, les rideaux légers. Oh! la charmante chose qui se révèle à nos yeux! Cela semble s'épanouir comme un bouton de vie qui va fleurir : une lumière sort de deux petits astres jumeaux pour éclairer un visage où se dessine déjà l'ébauche d'une pensée, sous la forme d'un premier sourire : une harmonie bégaye au fond de ce ramage sans paroles... C'est beau comme l'aurore et l'espérance... Tout le monde subit le charme et passe en souriant.

Mais nous, plutôt, arrêtons-nous, et songeons! Ne faut-il voir en cet enfant qu'une fleur vivante, éclose au soleil de Dieu sur une tige quelconque du vieux tronc de l'humanité, pour l'éternelle consolation de ses douleurs? Ce

serait peu : le berceau renferme un mystère. D'où vient cet être d'un jour? Où va-t-il? Par quels chemins? Si vous le savez, dites-nous le mot de cette énigme vivante, la destinée de votre enfant : sa destinée pour le temps, sa destinée pour l'éternité.

Pour le temps? Il mourra donc? Cette fleur qui a la fraîcheur du matin connaîtra donc l'effeuillement du soir? Qui sait même si elle ira jusqu'à son plein épanouissement? si un ver rongeur ne se cache pas déjà dans cette merveille de grâce et de pureté? Le poison ne peut-il pas se dissimuler dans la limpidité de la source? Et de fait, la source de toute existence est une dérivation du grand courant de la vie, lequel roule combien d'impuretés, combien de germes de maladie et de mort, nous ne le savons que trop! Mon Dieu, quel sera le sort de cette nouvelle manifestation de la fécondité vitale? Mystère! mystère!

Et pour l'éternité? La question est plus redoutable encore, et plus incertaine encore la

réponse. Une vie immortelle s'agite en ces organes de chair : elle aspire à la vérité et au bien, autant dire qu'elle aspire à Dieu. Mais la route à parcourir est longue et semée d'obstacles : une lumière pour conduire cette intelligence sujette à s'éprendre pour l'erreur! Une force pour appuyer cette volonté, prompte à choir dans le mal! O cher petit enfant, qui dormez là sur la foi de votre inconscience, qui serez-vous plus tard? Irez-vous par le chemin de la vérité ou par le sentier de l'erreur? Irez-vous par la voie large du péché ou par la rude montée de la vertu? Serez-vous un homme utile à vous-même et à vos frères? Votre nom sera-t-il prononcé autour de vous avec respect? Ferez-vous la joie... ou la tristesse de votre mère, qui verse en ce moment sur vous des larmes de mélancolique effroi?

Mystère, encore et toujours mystère!

Et pourtant, mesdames, il faut répondre. Dieu, qui vous a donné cette chose vivante et gracieuse, a gardé pour lui le secret de sa

destinée, ou plutôt, il vous laisse, pour une bonne part, le soin de la préparer et de la faire. Ne vous en plaignez pas : Dieu vous associe à son œuvre. C'est en cela, surtout, que vous êtes les parents, les auteurs de votre enfant. Ce n'est rien pour vous d'avoir fourni l'argile où l'esprit divin a soufflé. A votre tour, créez, et donnez-nous un homme!

Voilà l'œuvre des œuvres, mesdames, et qui a nom l'éducation. Ce n'est pas un de ces pro blèmes qui attendent patiemment la solution que leur apporteront les événements : celui-là se résout en même temps qu'il se pose; il se pose et se résout en action. Et c'est sur de la vie, c'est sur de la chair qui vous tient encore aux entrailles, c'est sur une âme, c'est sur du bonheur humain, et du bonheur éternel aussi bien que temporel, que s'opère à tous les foyers la terrible et émouvante expérience de la création d'une destinée.

Ah! du moins, il faudrait s'entendre sur une chose capitale, le but de l'éducation, pour ne

pas livrer au hasard le développement de cette force vive, intelligente, libre, que la Providence a remise à votre garde. N'attendez pas, pour arrêter le plan de cette entreprise, que l'enfant ait grandi, que son âme ait pris conscience d'elle-même. Jouissez, si vous le voulez, des sourires et des caresses de celui que vous nommez votre ange, mais n'oubliez pas que l'ange vous échappe un peu tous les jours, et qu'il est temps de songer à l'enfant, au fils de l'homme.

Prenez garde surtout de vous laisser surprendre, auprès du berceau qui contient vos espérances, par les fatales idées qui passent aujourd'hui comme des oiseaux de mauvais augure dans l'atmosphère du monde. Jésus, qui s'appelle le Fils de l'homme, a voulu subir, à l'entrée de sa vie publique, l'épreuve des trois tentations : il a permis à Satan de le livrer à la fascination des mensonges courants. Lui qui venait faire l'éducation des enfants de l'humanité, il a consenti à laisser briller autour de sa

personne, en butte aux obsessions de Satan, le triple enchantement qui entraîne à leur perte ceux qui s'en laissent éblouir, faute d'avoir arrêté à l'avance leurs regards sur le véritable sens de la vie humaine. Elles voltigent encore, soyez-en sûres, et quelquefois à votre insu, autour des berceaux, les idées tentatrices qui hantèrent un moment la solitude du Sauveur au désert.

« Faites donc que ces cailloux se changent en pains, » dit le démon. Et combien de parents voudraient jeter dans le berceau de leurs enfants, avec la fortune, le pouvoir de transformer sans peine en plaisirs les pierres du chemin et la vie en un voyage de délices ! Tentation de l'existence facile et oisive !

« Je te donnerai tout cela, s'écrie Satan, en montrant à Jésus les royaumes de la terre, si tu te prosternes à mes pieds pour m'adorer ! » Et ne trouverait-on pas dans les rêves d'un père ou d'une mère, en adoration devant leur fils, quelque chose de cette folie des grandeurs

qui sacrifie tout aux égoïstes jouissances de l'ambition? Tentation de l'idolâtrie des honneurs!

« Précipite-toi du haut en bas, dit encore le Menteur à l'Homme-Dieu, qu'il a placé sur le pinacle du temple. Car il est écrit : Il a commandé à ses anges de te porter dans leurs mains de peur que ton pied ne se blesse à une pierre. » Ah! qu'il serait commode, n'est-ce pas, mesdames, de prendre à la lettre la parole de l'Esprit-Saint et de laisser tomber sur les ailes des anges de Dieu ces anges terrestres qui, pour être conduits, pour être formés, pour être capables de leur destinée, exigent tant de précaution, tant de soins, tant de dévouement, tant de sacrifices! Tentation encore, celle-là, tentation plus fréquente qu'on ne le croit, de l'imprévoyance en matière d'éducation, ou de confiance exagérée en la Providence divine!

Ecartons, mesdames, écartons des berceaux la triple tentation du hasard, de l'ambition, et des plaisirs. Jésus-Christ en a triomphé pour

en préserver ces petits qu'il a tant aimés... Retournons contre l'éternel tentateur les paroles du Maître tout-puissant, et c'est dans ces paroles mêmes que nous trouverons les principes, et comme les bases du système chrétien de l'éducation.

I

Tous les parents ne peuvent pas déposer dans le berceau d'un enfant, avec le premier baiser, une fortune qui soit le gage d'une vie heureuse, mais tous, pauvres comme riches, y laissent tomber le désir du bonheur. « Qu'il soit heureux! » Voilà le vœu qui l'accueille à son entrée dans le monde. Et là n'est pas, je me hâte de le dire, là n'est pas l'esprit tentateur. Le bonheur est dans l'ordre : comme il est de l'essence divine, il est l'essentielle aspiration de l'homme. L'homme est voué au bonheur de par sa nature : il faut qu'il y tende de toutes ses forces. S'il se trompe, ce n'est pas sur le but, c'est sur

le moyen d'y parvenir. C'est ici que l'attend l'erreur, que le surprend l'illusion, que le fascine la tentation.

Vouez donc, mesdames, vouez au bonheur l'enfant de vos rêves : mais n'en croyez pas le monde et Satan, qui vous crient que le bonheur est dans la possession des richesses, parce que les richesses font la vie facile, parce que l'argent opère des miracles et peut changer les pierres du désert en objets de plaisir.

Serait-il vrai que la fortune soit la condition de la félicité ? Alors il faudrait plaindre et ceux qui n'ont pas la fortune, et même ceux qui l'ont. Fonder les espérances d'une vie qui commence sur une base aussi variable que l'argent ! Quelle folie ! L'argent, mais ne voyons-nous pas de nos jours comme c'est chose fuyante et mobile ? Il court par le monde, comme sur des tables de jeu, au galop effréné du hasard et des affaires. Essayez de le retenir ; fermez vos coffres-forts ; quand vous le croyez en sûreté, la roue de la fortune a tourné, et vous voilà

les mains vides. Non, non, ne comptez pas sur votre or, si solide qu'il vous paraisse, pour assurer l'avenir temporel à vos fils. Autant vaudrait le verser dès maintenant aux petites mains de l'enfant au berceau ; vous savez le cas qu'il en ferait : il s'en servirait comme d'un hochet brillant, pour le jeter ensuite. Il aurait raison : son caprice serait une leçon pour vous qui vous apprendrait que l'argent peut être un plaisir d'un moment, mais le bonheur, non pas. Où est-il donc le bonheur et qui donc le procure à l'homme ?

Pour le savoir, écoutons la réponse du Sauveur à la tentation : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. »

Ainsi la vie humaine a deux aspects : la vie du corps que le pain nourrit, et la vie de l'âme que nourrit la parole de Dieu. Pain de la terre et parole du ciel sont également nécessaires au soutien de l'existence totale et plénière de l'homme. Mais de même que la nourriture a

pour but de conserver, d'exciter les forces vives de l'organisme humain, ainsi la parole de Dieu est pour alimenter l'activité spirituelle enveloppée dans cet organisme. Nul être ne se nourrit pour le plaisir : le plaisir est un appât, le but est l'action. Et si je ne craignais de fatiguer vos esprits à me suivre dans la contemplation de l'essence divine, — mais vraiment devant des intelligences éclairées par la foi cette crainte est plutôt vaine, — je vous dirais : Quelle est cette parole qui procède de la bouche de Dieu? Mesdames, c'est la vertu, c'est la vérité, c'est la vie, c'est l'action. En Dieu, penser, agir, parler, créer, c'est une seule et même chose. Dieu est l'éternel agent, l'acte pur, pour parler en théologien, et cela s'entend d'un être dont la pensée toujours pensante est une parole toujours parlante et un acte toujours agissant. Le Verbe fait homme l'a dit : « Mon père travaille toujours, et moi-même toujours je travaille (1) ».

(1) *Pater meus semper operatur et ego operor.*

Donc, mesdames, vivre de la parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est vivre de l'activité même de Dieu : c'est participer à ce besoin d'agir, qui est son essence, besoin éternellement satisfait par les opérations des trois personnes divines, dont la création entière est une sorte de reflet sensible.

Ah ! si votre enfant est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et l'amour vous l'affirme autant que la religion, ne sentez-vous pas que lui aussi il est né pour penser, pour aimer, pour agir en un mot ; car aimer, car penser, ce sont des actes de l'âme, force pensante et force aimante !

Et si vous voulez bien convenir avec moi, ou plutôt avec tout homme qui réfléchit, que le bonheur est la satisfaction de l'activité humaine, sous toutes ses formes, vous voyez maintenant qu'à moins de réduire l'éducation à des vœux stériles et vagues, l'éducation a pour premier principe d'exciter, en la réglant, l'activité humaine, en vue du bonheur présent et du bon-

heur futur. Avant toute autre préoccupation, ayez d'abord celle d'éveiller l'instinct d'agir qui dort au sommeil de l'enfant.

Jadis, on croyait ou du moins l'on disait que les fées, bonnes ou mauvaises, venaient autour des berceaux apporter au bout de leur baguette les qualités, bonnes ou mauvaises, qui devaient causer plus tard le bonheur ou le malheur de l'enfant devenu homme.

Charmante mythologie dont on berce encore les petits enfants! Mais charmante erreur, car s'il est vrai que l'enfant contient déjà l'homme comme le gland renferme le chêne, il n'est pas vrai que les aptitudes, les talents reçus, pour parler chrétien, se développent spontanément, et poussent tout seuls sans qu'il en coûte à l'enfant ou aux parents autre chose que de les regarder faire.

C'est la doctrine paresseuse et fataliste condamnée par l'Evangile et la parabole des talents, plus encore en l'exemple du maître. Il n'eût tenu qu'à lui de laisser agir les dons et les attributs

divins qui étaient emprisonnés, mais non paralysés, dans leur enveloppe mortelle. Il pouvait, lui, changer, sous chacun de ses pas, les pierres en pain, les épines en roses, les labeurs en repos, les douleurs en plaisirs. Il le pouvait, mais il ne l'a pas fait, sauf pour les autres. Pour lui-même, il a choisi le travail. Suivez-le, parents chrétiens, suivez-le en cela comme en tout le reste, non seulement pour ce qui vous concerne, mais encore pour ce qui concerne la première éducation de vos enfants.

Quels que soient les dons qu'ils tiennent du Ciel et de vous, ne laissez pas dormir en la terre de leur enfance ces talents précieux. Tout ce qui est en eux veut agir, veut vivre, veut se developper. A vous d'exciter cette mystérieuse croissance ; à vous d'activer encore l'activité innée, et cela en provoquant chez elle ce qui est la loi même de l'excitation, l'effort personnel et constant.

L'effort ! ne craignez donc ni le mot ni la chose. Eh quoi, ne voyez-vous pas que la vie

refuse ses joies à ceux qui ne les achètent pas avec leurs peines ? Et vous hésiteriez à préparer d'avance l'enfant que vous élevez à lutter contre la résistance des choses !

Et pourtant ces petits vous invitent à seconder leur énergie naissante, car ce qu'ils vous demandent, c'est bien plutôt de l'exciter encore que de la réprimer.

S'ils étaient nés pour vivre dans l'inertie, à quoi bon alors cette souplesse de membres qui se trahit dès les premiers jours par un perpétuel essai de mouvements ? A quoi bon cette curiosité des yeux qui semblent vouloir pénétrer le secret des objets qu'ils éclairent en les regardant ? A quoi bon cette agilité des mains qui cherchent à saisir et ont l'air de façonner tout ce qu'elles approchent et tout ce qu'elles touchent ?

Ne devinez-vous pas là une force, un élan, une vie qui ne trouvera son repos et son aliment que dans la dépense de soi, dans l'effort enfin ? N'entendez-vous pas ce que vous disent les

premiers gestes de cette admirable machine : Je veux vivre, je veux agir ?

Mais pardon d'appeler de ce nom ce qui est incomparablement supérieur à une machine, fût-elle vivante. Vous avez là, mesdames, dans le berceau, ou sur vos genoux, et plus tard sous vos regards attendris, bien mieux qu'une merveilleuse figurine de chair, d'os et de nerfs. Vous avez là, une âme, un esprit, une volonté, pour tout dire, un être intelligent et libre, un être moral fait pour comprendre, pour sentir et pour aimer, pour comprendre la vérité, pour sentir le beau et pour aimer le bien.

Et cette pensée dont vous suivez l'éveil avec une tendre sympathie, que veut-elle ? Saisir l'invisible vérité avec la même ardeur que tout à l'heure l'œil s'efforçait de saisir la réalité visible. Si la lumière est la joie des yeux, la vérité est le bonheur de l'esprit. Mais espérez-vous qu'il ne lui en coûte que la peine de regarder ? Encore faut il ouvrir les yeux pour voir ! Et qu'est-ce donc que les lenteurs de l'intelligence

enfantine, ses gestes, à elle aussi, ses tâtonnements, ses expériences toujours recommencées, ses erreurs même, qu'est-ce tout cela, sinon la preuve de l'effort et du travail !

Et cette sensibilité d'âme qui s'éprend de toutes choses à mesure que l'activité intellectuelle en fait la découverte, croyez-vous qu'elle n'ait pas besoin d'entrer en lutte contre la dureté ou la malice des choses ? Sans doute le cœur suit comme de lui-même l'objet qui le fascine ; l'amour glisse sur le rayon qui va des yeux à la beauté, le sentiment vole où la pensée ne fait que marcher. Mais si d'aimer est chose douce et facile et qui ne coûte pas, il importe cependant de ne pas se tromper sur l'objet que l'on aime. Aimer, c'est choisir ; et malheur à qui se jette sur le premier amour venu. Il n'est jamais trop tôt de bien diriger, fût-ce en la contrariant, la sensibilité de l'enfant.

Hélas ! si vous n'y mettez la main, à quel prix distinguera-t-il les saintes et durables affections des autres ? Regardez ses premiers

essais dans la recherche de ce qu'il faut prendre et de ce qu'il faut laisser en matière d'amitiés? Comme tout ce qui brille et tout ce qui flamboie attire son ignorance charmée, voyez-le donc tendre vers la flamme du foyer ses mains et ses regards. Si vous n'étiez là pour le retenir, il irait, comme ce demi-dieu enfant du paganisme, symbole de l'aveugle passion, se jeter au fond du lac dont le miroir limpide lui renvoie sa propre image... Et ne considérez-vous pas comme, en dépit de votre vigilance, le pauvre innocent, amoureux de tout ce qui se révèle à lui dans sa nouveauté, s'en va cogner du front à l'insensibilité des meubles et des murs?

C'est une éducation à faire. Eh bien, la ferez-vous en supprimant et l'effort et la lutte? Irez-vous jeter des roses sous les pas de cette divinité enfantine? La coucherez-vous parmi les délices; craindrez-vous pour elle le pli même d'une fleur? Mériterez-vous le reproche que l'on ne craint plus guère d'adresser aux mères françaises, d'avoir enveloppé les enfants de France

d'une tendresse parfois ridicule, toujours énervante ? La France, qui est une mère aussi, vous demande aujourd'hui, mesdames, des fils et des filles qui n'aient pas peur d'un effort physique ou d'un effort moral? Je sais bien que vous n'êtes pas seules responsables dans l'œuvre de l'éducation nationale ; nous vous prenons vos enfants bien avant qu'ils ne soient formés, et votre part est en apparence la moindre dans le résultat final. Pourtant elle est grande encore, parce que c'est vous, ô mères, qui donnez la première empreinte sur la cire neuve du jeune âge. Si vous l'avez donnée forte et vive, c'est pour toujours; molle et caressante à l'excès, c'est pour toujours aussi ! Il est dit dans la légende de la Grèce antique, que le fameux Achille avait été trempé, tout petit enfant, dans les eaux d'un fleuve qui avait la vertu de rendre invulnérables les corps qu'on y plongeait. Par malheur, la mère du héros qui le baignait ainsi, de ses mains le retenait par le talon, et c'est, comme vous savez, par le talon que le vainqueur

d'Hector fut blessé pour mourir. Ah! prenez garde, Mesdames, que nos fils devenus grands, ne se sentent pas quelque endroit trop vulnérable aux luttes de l'existence, et que, découragés, vaincus, blessés, ils ne se rappellent que c'est à cet endroit-là que la main maternelle, faute d'énergie et par excès de douceur, leur a laissé une incurable faiblesse !...

Toutefois, n'exagérons rien : ce n'est pas moi qui vous rejetterai, avec quelques réformateurs, dans l'excès contraire d'une pédagogie à la spartiate où risquerait de se briser la délicatesse de notre race. Je ne suis pas de ceux qui attribuent à certains exercices ou du corps ou de l'esprit une vertu magique qui tout d'un coup ferait passer dans le sang de la jeunesse je ne sais quelles aptitudes qui lui manquent : on croit trop aisément à l'efficacité des procédés en matière d'éducation. L'effort, soit, mais l'effort libre, aussi spontané que possible : l'effort des enfants, et non celui seul des maîtres et des parents : l'effort personnel, en un mot, parce que

seul l'effort personnel est efficace, et si j'ose dire *éducatif*.

J'en appelle encore, mesdames, à votre expérience maternelle, et je m'étonne que les faiseurs de méthodes scolaires et j'ajoute les sectateurs du portique et de la barre fixe aient oublié la manière dont eux-mêmes ont appris à marcher sous les yeux de leur mère ; il y a pourtant dans ce souvenir une belle et charmante leçon d'éducation. C'est la première, et plût au Ciel que toutes les autres fussent données et reçues de la même sorte, en vertu du même principe !

Il serait superflu de vous peindre, mesdames, une scène que vous connaissez si bien : cet enfant qui ne sait encore que se tenir debout, et que vous venez de laisser seul, sans appui, au milieu de l'appartement, en vous retirant un peu à l'écart, les bras ouverts pour attirer son amour et enhardir ses pas mal assurés et qui n'osent enjamber... Que va-t-il faire ? Rester ? il ne le peut : vos sourires, vos mains l'appellent. Son cœur est déjà arrivé où ses pieds

n'osent aller. Avancer ? nous en parlons à notre aise ; nous savons, nous, que l'espace n'est pas un obstacle, que le plancher nous portera, que nos jambes obéiront ; ou plutôt nous marchons, sans songer, où le désir nous mène. Mais lui, qui l'assure que cet intervalle où ses yeux se perdent n'est pas le vide où il va se précipiter ? Qui lui dit qu'il a le pouvoir, ayant le vouloir, et que rien ne va trahir sa résolution, s'il la prend, ni ses yeux, ni ses pieds, ni le sol... ? Encore, s'il en avait une fois fait l'expérience ! mais c'est son premier voyage. Encore, si on pouvait lui dire que le voyage est sans danger, qu'avant lui des générations de petits voyageurs l'ont essayé et en sont revenus ! Mais il ne saurait ce qu'on veut lui dire : il n'attend pas pour apprendre à marcher qu'il ait appris à parler. Allons, il faut oser, puisqu'on ne sait pas : c'est un coup d'audace, un saut dans l'inconnu que vous exigez de lui. Vous lui faites signe ; quelque chose a crié en lui : Confiance ! et le voilà qui se met en route, votre petit

Christophe Colomb, et il sait maintenant que la terre ne va pas manquer sous ses pas. Il savait déjà que le sein d'une mère récompenserait son audacieuse initiative.

Initiative, j'ai dit le mot et je m'y tiens, parce que c'est le mot qui résume et la méthode et la fin de toute éducation.

Provoquer l'énergie de l'enfant, en lui montrant le but à gagner, sans lui épargner la peine d'y arriver tout seul, l'aider certes, mais non le porter, le diriger, mais non le pousser, le placer en face des choses, qui sont pour lui l'inconnu, non sans lumières, non sans appui, mais lui ménager l'appui et les lumières de telle sorte qu'il lui reste à chercher en lui-même un supplément de force et d'intelligence pour affronter l'épreuve ; à son corps refuser les excès de fatigue et les témérités, mais accorder le libre jeu des muscles et les plaisirs de la récréation ; à son esprit préparer les leçons des mots et des choses, mais offrir le salutaire exercice de passer spontanément de ce qu'il

sait déjà à ce qu'il veut savoir, ainsi que l'oiseau saute de branche en branche ; à sa volonté indiquer le bien à faire et le mal à éviter, mais presser d'un doigt délicat sur le ressort intime de la liberté, pour lui laisser toute sa sensibilité exquise et ne pas le réduire à l'état d'un fer usé qui cède à la première impulsion venue ; en un mot suggérer l'idée et laisser faire à l'activité propre, ou si l'on veut, tendre l'arc pour ces petites mains trop faibles encore, mais leur laisser le soin de lancer la flèche : voilà, mesdames, autant qu'on peut exprimer en peu de mots une méthode qui embrasse des cas aussi divers, voilà ce qui s'appelle exciter, par l'effort, l'initiative individuelle.

Après cela, qu'il laisse le foyer de famille, avec ce don précieux de l'initiative, qu'il entre dans les écoles, qu'il s'en aille ensuite dans la mêlée de la vie réelle, et il le portera partout avec lui : il lui devra ses succès dans l'étude, sa situation dans le monde. Il saura ce qu'il veut, et il saura le vouloir, et il saura le faire.

Il rencontrera des difficultés et se heurtera à bien des obstacles; mais il n'en sera point étonné, et on ne l'entendra pas pousser avec des plaintes les vœux de la paresse et du découragement : O mon Dieu, ôtez-moi ces pierres de mon chemin, ou changez-les pour moi en pain de vie. Il fera mieux : à force de courage, il passera outre ; à force d'intelligente ardeur, il contraindra l'obstacle à s'aplanir, et les difficultés à servir ses intérêts. Mesdames, si l'on a pu dire que l'homme est fait à trois ans sur les genoux d'une mère, c'est l'homme dans la faiblesse ou au contraire dans la force probable de sa volonté. A vous l'honneur d'exciter chez l'enfant le premier élan de l'initiative qui fera l'homme. Mais à vous encore le devoir de contenir cette même initiative dans les bornes de la raison et de la vertu. Car ce n'est pas assez de faire une force, il faut créer une volonté.

II

Une fois éveillée, l'activité humaine ne s'endort plus. Elle est de sa nature conquérante et insatiable. C'est son droit, Dieu l'ayant placée au milieu de l'univers pour en faire le champ de ses travaux et le prix de ses fatigues, *ut operaretur !* En soi, et comme d'instinct, l'activité de l'homme ne se connaît pas de limites. Il faut que la dure expérience vienne lui apprendre qu'elle est bornée de toutes parts et que toute ambition ne lui est pas permise impunément.

Vous le savez, vous, mesdames, et c'est votre devoir d'institutrices de le faire savoir au plus tôt aux jeunes initiatives que vous déchaînez sur le monde. C'est votre rôle d'écarter du berceau la perfide tentation qui osa dire au Fils de l'Homme en lui révélant les royaumes de la terre : « Tout cela est à toi... *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me :* Tout cela est à toi

si tu te prosternes pour m'adorer. Oh ! certes, elle est abominable dans le cynisme de cette formule, l'ambition ici personnifiée, et pas une mère n'en voudrait faire la maxime de l'éducation. Au reste, on ne voit pas bien de nos jours comment la seule ambition pourrait par elle-même, et comme par magie, mener ses adorateurs au plus haut degré de la fortune ou des honneurs. Grâce à Dieu, pour être quelque chose aujourd'hui, ce n'est pas assez d'être *né ;* les situations et le rang ne sont plus un droit d'héritage, mais un droit de conquête, et si les circonstances et le moment sont des facteurs importants du succès, le mérite personnel en est le principal, et de quelque nom qu'ils s'appellent, de quelque gloire douteuse que leur front se couronne, les hommes qui émergent du sein de la société contemporaine sont presque tous les fils de leurs œuvres et les héritiers de leur travail.

Est-ce à dire que la tentation de Jésus au désert n'ait plus de sens et d'application pour

nous, et partant, plus de danger ? Hélas non ! Personne sans doute, pas même Satan, ne peut tout offrir en répétant son éternel *hæc omnia tibi dabo.* Mais quelqu'un peut encore dire à quelqu'un : « Je te promets telle place, tels honneurs, si tu veux me faire le sacrifice de ta conscience et de ta dignité : *si cadens adoraveris me* . » Et même en pleine médiocrité démocratique, où ne sont plus en jeu les « royaumes de la terre », mais seulement de petits honneurs, de petites places, de petites distinctions, de petits profits, il se trouve toujours un homme pour proposer une bassesse et un homme pour la faire. Ah ! mesdames, c'est de bonne heure qu'il faut préserver vos enfants de cette vulgaire idolâtrie de l'ambition. Il y a une noble ambition qui est fille de l'initiative : c'est celle-là que vous développerez avec l'énergie dans l'âme de ces petits. Celle-là, c'est l'ambition d'arriver, puisque cela s'appelle arriver. Mais c'est l'ambition honnête et loyale, qui répugne à l'emploi de tout moyen oblique, qui mérite ce

qu'elle convoite et qui conquiert ce qu'elle vise : c'est l'ambition qui ne se courbe pas devant les maîtres des faveurs publiques, et reste la tête haute dans un rang inférieur plutôt que de consentir à monter en se baissant... C'est à vous, mesdames, de jeter les premières assises de ces caractères inflexibles à la tentation des bassesses. Dès leurs premiers désirs, redressez leur ambition naturelle : surveillez-la pour la bien régler. Voyez-les, ces petits conquérants, qui veulent tout saisir, tout envahir, tout gouverner. Le monde est à eux, et le ciel même, où volontiers ils iraient chercher les étoiles. Laissez-les faire d'abord, ils apprendront bien vite que leur activité a pour première limite leur impuissance.

Mais ce serait peu de charger la nature de lui faire sa rude leçon de choses. Hâtez-vous de leur apprendre que pour obtenir il faut mériter, et que par conséquent la loi de l'initiative humaine est la justice. Donc, n'accordez rien, par caprice, même à une caresse, même à des

larmes. Les larmes qui supplient, les caresses qui quémandent, font à vos petits enfants des âmes mendiantes. Gardez-vous d'y céder, même pour des riens ; vous leur laissez prendre un pli funeste qui ne s'effacera plus.

Ce qui est à blâmer, à réprimer chez eux, ce n'est pas qu'ils aient envie de l'objet qui les flatte, c'est qu'ils le demandent d'une certaine façon, c'est qu'ils s'humilient, pour l'avoir, c'est qu'ils feignent pour vous une tendresse de circonstance et vous couvrent d'hypocrites baisers. Redressez-vous donc, en disant : « Tu l'auras, si tu le mérites », et du même coup se redresse avec la vôtre cette âme ardente, mais malléable. Renouvelez l'épreuve, aussi souvent qu'il sera nécessaire, et votre fils vous devra, à vous sa mère, l'attitude droite et ferme qui le préservera dans la vie des gestes dégradants et des démarches tortueuses.

Le sentiment des impossibilités matérielles, pour combattre l'esprit de chimères, le sentiment de la justice, pour ne rien demander qu'au

mérite personnel, voilà le double rail sur lequel vous pouvez sans crainte lancer la force conquérante que Dieu a mise dans vos enfants. Mais je ne suis pas encore rassuré sur les écarts possibles de cette force et de cette volonté, à moins que vous ne lui donniez pour guide et pour frein la force et la volonté de Dieu lui-même.

Vous entendez suffisamment ce que je veux dire : la volonté de Dieu est exprimée, elle parle, elle agit dans les lois de l'univers physique et en même temps dans les lois du monde moral. Toute activité émane de celle-là : toute activité doit s'y conformer. Si quelque créature se trouve avoir la liberté de ses mouvements, de cette liberté elle doit se faire une raison de plus de soumettre ses mouvements à l'auteur du mouvement. L'obéissance d'un être libre aura cela pour elle d'être une obéissance méritoire.

Parents chrétiens, songez-y. Vous disposez dans la volonté de votre fils d'une volonté indé-

pendante, pressée d'agir, mais encore incapable de chercher une voie et de suivre une ligne de conduite. Elle attend d'être aiguillée dans le sens de son bonheur. Allez-vous la laisser longtemps errante et incertaine, capricieuse et variable, en contradiction avec la volonté générale des choses qui est la volonté de Dieu? Faites-la donc entrer au plus tôt dans le concert des forces vivantes ou mortes qui gravitent autour de la force centrale et divine comme des satellites autour du soleil. Apprenez-lui de bonne heure à se soumettre à ce que Dieu veut : c'est toute l'éducation en une seule leçon.

Vous vous étonnez que ce naturel violent, semblable à celui d'un jeune prince que son précepteur a rendu fameux (1), s'emporte contre la pluie qui tombe? C'est que sa volonté n'a pas fait acte de soumission aux lois de la nature. Vous ne songez peut-être qu'à le gronder ou à le railler : pensez plutôt à l'instruire ; dites-lui que

(1) Le duc de Bourgogne, élève de Fénelon.

le Créateur a fait toutes choses selon des règles immuables, qu'il ne sert de rien de s'indigner contre elles ; qu'elles ne savent pas même si elles dérangent nos petits projets ; qu'elles sont aux ordres de Dieu, et non pas à nos caprices. Peu à peu montrez-lui que ces inflexibles lois se mettent au service de qui les accepte et les comprend ; qu'elles obéissent à leur tour à qui sait les asservir, pareilles au cheval qui subit le frein du cavalier ; que pour s'en rendre maître il ne faut pas s'irriter ou prendre peur, mais étudier, connaître, admirer, et qu'enfin il a fallu regarder l'éclair en ami pour le réduire à traîner nos chars et à éclairer nos demeures. Les exemples ne manquent pas pour prouver même au tout jeune enfant que la nature est devenue l'esclave de l'homme du jour où l'homme a conformé sa volonté aux lois de la nature.

Dire à l'enfant qui s'emporte contre la pluie : « Dieu le veut ainsi », c'est déjà l'accoutumer à comprendre d'avance la loi morale dont la formule suprême est également : « C'est Dieu qui

le veut. » Admirable pour refréner la tendance au mal, elle n'en est pas moins efficace pour exciter l'amour du bien.

C'est Dieu qui le veut, mon enfant. Ce n'est pas à vous, mères chrétiennes, qu'il faut dire l'effet de ces paroles sur le cœur des tout petits. Elles retentissent en eux comme un écho d'une voix déjà entendue, comme si leurs âmes s'étaient mêlées aux esprits célestes en attendant de venir à votre foyer apporter un coin du paradis.

C'est Dieu qui le veut, mon enfant. Et sur ces mots si simples, voilà que cette énergie volontaire, déjà jetée en avant dans une mauvaise direction, se sent ramenée en arrière, docile et apaisée. Quelle force de répression ! Quel miracle opéré par votre doigt levé ! Il est beau de dire à la mer emportée par ses furies d'enfant terrible : « Halte là ! tu n'iras pas plus loin. » Il est plus beau encore, mesdames, de calmer d'un geste et au nom de la volonté de Dieu, la tempête insensée qui éclate souvent à

l'improviste dans l'âme enfantine si prompte, elle aussi, à passer du rire à la colère.

C'est Dieu qui le veut, mon enfant ; il faut vouloir comme Dieu et avec Dieu. Tu ne sais pas encore la profonde sagesse de cette maxime ; mais crois-en là-dessus et ton père et ta mère. Ils comprennent pour toi que nulle volonté ne peut rien en dehors et à côté de la volonté divine, que nulle activité ne prévaut contre l'activité souveraine et universelle, que toute force assez téméraire pour s'isoler dans la résistance retombe lourdement sur elle-même et se blesse de ses propres mains, vaincue et impuissante. Tu sais déjà que c'est folie de se révolter contre les lois de la nature ; que c'est sagesse de s'y conformer, et qu'ainsi l'homme multiplie sa propre énergie par toutes les énergies de l'univers. Comprends donc que par la soumission à l'ordre divin, tu entres dans les plans de la Providence, tu en secondes la réalisation, tu donnes un coup de main à son œuvre, tu es le collaborateur de Dieu. Or, qui travaille avec Dieu

voit Dieu travailler avec lui. Quel honneur d'abord et puis quelle assurance de succès ! Toi aussi, enfant, fils de l'homme, tu mériteras le nom de prophète du Très-Haut, car on te verra marcher devant sa face pour préparer ses voies. *Et tu puer, propheta altissimi.* Toi aussi, tu entendras la promesse adressée à l'Homme-Dieu : « Je te donnerai pour héritage le nations de la terre » ; car, en un sens, la terre est à toi ; tu en es le maître puisque tes désirs soumis à la loi divine ne t'en font pas l'esclave. Satan peut bien venir et te transporter d'un mouvement d'orgueil sur le sommet d'une montagne et te montrer les richesse du monde : « Tout cela est à toi, si tu m'adores. » — « Tout cela est à moi », lui répondras-tu, parce que tout cela est au Dieu que je sers. Dieu m'a donné le droit d'en tirer tout le parti que je pourrai selon mes forces et selon sa volonté : je n'ai que faire de puissance et d'honneurs qu'il me faudrait ramasser aux pieds d'une idole de chair, d'or ou de boue. Je n'adore que mon Dieu et mon Sei-

gneur, c'est à lui seul que j'obéis et devant lui seul que je m'incline. *Dominum tuum adorabis et illi soli servies.*

Et maintenant, mesdames, ne vous effrayez plus des mystères qui planent sur les berceaux! Vous avez écarté les deux tentations de la vie facile et de l'ambition vaine, qui menaçaient votre enfant, la tentation de la vie facile par l'éveil de l'énergie native, la tentation de l'ambition vaine par l'orientation de l'activité libre vers l'auteur de toute activité. Vous pouvez sans terreur envisager la troisième. Au point de vue du berceau, la destinée de l'homme est figurée par le Messie que Satan a placé sur le pinacle du Temple en l'invitant à se jeter à bas, sous prétexte qu'il peut compter sur la protection des Anges : « *Mitte te deorsum*, laisse-toi aller. » Ce gouffre, cet immense espace qui donne le vertige, c'est la vie. Si l'enfant qui vient de naître pouvait en sonder la profondeur, il refuserait d'y descendre et remonterait vers les cieux.

L'éducation, dans son point de départ, est un acte de foi en la bonté de Dieu qui n'a pu jeter l'homme dans les hasards de l'espace et du temps sans avoir pourvu à sa traversée. C'est d'un tel acte de foi, parents chrétiens, qu'est né votre enfant ; c'est un tel acte de foi qui l'élève, qui le nourrit, qui le livre aux luttes de l'existence. Ne vous reprochez pas votre confiance en Dieu comme un sentiment d'imprévoyance et de paresseuse sécurité. Nous avons vu qu'abandonner son fils à la conduite de son Créateur ce n'était pas le condamner à l'inertie, mais tout au contraire le plonger dans la vie et dans l'activité.

Désormais, parents chrétiens, vous n'avez plus rien à craindre pour ce fils de vos soins que vous avez déjà armé d'initiative personnelle et de soumission aux lois divines. C'est là en effet la forte paire d'ailes qui le soutiendra au-dessus de l'abîme et lui permettra de traverser la vie sans s'y précipiter. Quand l'aigle voit ses petits impatients battre de l'aile sur le bord de

son aire, elle sent que l'heure est venue de les livrer aux vents et à l'espace : elle se met à voler devant eux, et bientôt, provoqués par leur mère, les aiglons prendront l'essor.

Laissez les vôtres tomber pour ainsi dire de vos bras sur la terre. Abandonnez-les à leur destinée : ce n'est pas tenter Dieu. Les anges seront là pour les servir, comme ils sont venus, dit notre Évangile, pour servir le fils de l'Homme vainqueur des tentations diaboliques. *Et ecce Angeli accesserunt et ministrabant ei.*

Au surplus, mesdames, vous n'en avez pas fini après cette première étape de l'éducation maternelle. Bien loin de vous dire que votre tâche est terminée et que le reste ne vous regarde pas, c'est désormais que j'entrerai dans le vif de vos devoirs et au cœur même de votre mission.

La mère de Moïse, contrainte d'exposer son fils sur le Nil, avait pris soin d'enduire de bitume et de poix la corbeille d'osier qui devait lui servir d'esquif. Et quand la fille de Pharaon,

accourue aux vagissements de l'innocente victime, envoya chercher une femme pour le nourrir, ce fut sa mère qui se présenta, sa mère qui était restée non loin de là pour attendre l'événement.

Cette mère qui ne peut se résoudre à laisser son fils descendre tout seul au fil de l'eau le fleuve de la vie, c'est la mère chrétienne, c'est vous, mesdames. « Prenez-le donc, ce cher fils, vous dit la Providence, figurée dans le Livre sacré par la fille de Pharaon, prenez-le, et élevez-le pour moi : et je vous donnerai votre récompense (1). »

(1) *Accipe puerum istum et nutri mihi, et eyo dabo tibi mercedem tuam.* (Exode, II, 9.)

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'ÉDUCATION EST UNE TRANSFIGURATION

Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.

Celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

Évangile du 2e dimanche de Carême.

S. MATH., XVII, 5.

Mesdames,

C'est Dieu le Père qui parle ainsi en montrant du haut des cieux le Fils qu'il a envoyé sur la terre pour servir aux enfants des hommes de précepteur, de frère et de modèle. Jusqu'ici le vêtement d'humanité dans lequel la divinité s'était comme enveloppée n'en laissait rien

percer au dehors. L'homme paraissait seul aux regards : le Dieu ne se laissait que deviner. Aujourd'hui sur le Thabor, en présence des trois disciples choisis, le Dieu éclate comme le soleil de midi, et ce qui reste de l'homme est baigné dans une blancheur de neige. C'est l'heure de la Transfiguration, et comme si le Père attendait ce moment pour reconnaître solennellement son Fils à la face de l'univers, c'est l'heure où tombe du ciel sur la montagne, avec un torrent de lumière, la sublime déclaration de la divine paternité : « Celui-là est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. »

Pères et mères, dont la paternité découle comme de source de la paternité de Dieu, à vous aussi il arrive plus d'une fois de laisser tomber sur votre enfant un de ces regards de complaisance qui sont familiers à l'amour. C'est le jour où vient de se révéler tout à coup quelqu'un des divins aspects de la vie enfermés dans l'inconscience et dans la faiblesse du premier âge ; le jour où, par exemple, une syllabe, un

mot, une phrase ont résonné dans sa bouche comme l'écho d'une pensée éclose dans son esprit ; le jour où, sans appui comme sans encombre, le hardi conquérant de l'espace que je vous peignais récemment a fait son premier voyage à travers la chambre ; le jour où, par la lecture, il a su donner une âme à des lettres jusque-là mortes pour lui, où, par l'écriture, il a pu prêter un corps aux conceptions de l'esprit, en fixant sur le papier ces formes volages, pareilles aux papillons diaprés que la main du savant épingle sur les murs ; et ainsi, de progrès en progrès, de transformation en transformation, jusqu'au jour où lui-même, ayant parcouru la série des étapes qui vont de l'enfant à l'homme, se sentant arrivé au terme de cette sorte d'ascension, et désormais établi dans la plénitude des facultés, de l'âge et de la volonté, s'en ira, à son tour, et dans la mesure humaine, mais à l'exemple du Christ, le premier Transfiguré, accomplir sa tâche personnelle et sa mission sociale dans le monde.

Ce jour-là, parents chrétiens, c'est le jour, ou jamais, de bénir le fils de vos sollicitudes avec les mots de la divine formule : « Le voilà, mon enfant bien-aimé ; j'en ai fait un homme et je me suis complu à sa formation. »

Une suite de transfigurations successives, telle se présente donc, à la lumière de notre Évangile, l'éducation. Il me serait facile d'appuyer la justification de ce point de vue sur une loi générale qui semble bien régir l'universalité des êtres : la loi du changement, ou le passage d'une forme à l'autre. « La figure de ce monde passe, » *præterit figura hujus mundi,* avait déjà dit l'Esprit Saint avant que la science eût démontré que tout ce qui vit se transforme incessamment, qu'une matière nouvelle remplace la matière bien vite usée, et qu'enfin grandir, se développer, vivre en un mot, c'est se transfigurer.

Quelque chose pourtant, il faut le dire, même parmi ces changements, demeure. C'est, d'un nom savant : le type ; d'un nom populaire :

l'idéal, suivant lequel s'accomplit la transfiguration. Jetez une graine en terre et laissez-la faire : pourvu que Dieu lui prête la rosée du ciel, elle n'a rien à vous demander ; elle renferme en soi le modèle, le type de l'espèce dont elle relève ; c'est, comme peinte en raccourci dans son germe, la plante future. Et voyez-la ; petit à petit, elle déploie, elle déroule tout le tableau, d'abord tige et racine, et puis la feuille, et puis la fleur, et puis le fruit ; et tout cela, avec des couleurs et des nuances, avec des proportions et des courbes, avec des harmonies et des grâces prévues à l'avance, à l'avance déterminées. Quel artiste, quel créateur, que cet idéal vivant dans la semence ! Quelle merveille il sait produire ! Quelle différence entre la graine obscure et inerte, et la plante envolée et splendide ! Tout a changé sous l'action de l'idéal, qui de l'humble racine a su faire une fleur. Voilà, mesdames, une transfiguration qui se passe tous les jours sous vos yeux ; que dis-je ? nous allons assister tout à l'heure, avec

le retour de l'idéal printanier, à la grande transfiguration de la nature.

Je veux vous faire voir dans l'affaire de l'éducation quelque chose de semblable à ce qui se passe dans l'œuvre du renouvellement des choses créées. Cela est évident pour l'éducation physique ; le corps de l'enfant contient le corps de l'homme ; nous recevons en naissant le portrait achevé de l'homme que nous serons plus tard, et, sauf de légères modifications que l'hygiène et l'exercice y peuvent apporter (ce sont là comme des retouches sur un cliché), nous n'avons qu'à laisser travailler les années, il faut que le type soit réalisé tel quel. Vous avez beau vous tourmenter, a dit précisément le maître de la vie, qui d'entre vous peut ajouter une seule coudée à sa taille ?

Il n'en va pas de même de l'âme : sa destinée n'est pas enroulée préalablement dans un germe fatal de l'évolution duquel on la voie sortir toute faite. Principe actif et intelligent, l'âme humaine trouve en soi la raison de son activité et la con

science de son idéal. Si donc elle se transforme, elle aussi, elle sait comment, elle sait pourquoi, en vertu de quel pouvoir, en vertu de quelles idées. De ses transfigurations la cause c'est son activité ; la loi, c'est l'idéal qu'elle se fait ; le mode, c'est un travail intime et personnel. On a pu dire avec raison que « chacun est le peintre et le sculpteur de sa vie ».

L'avenir de votre enfant dépend donc, mesdames, de l'idéal intérieur suivant lequel son âme ne cesse de se transfigurer. Or, trois choses concourent à la formation de cet idéal : les influences du dehors, le naturel et les passions. Il vous appartient de surveiller ces trois auxiliaires de la transfiguration naturelle qui s'appelle l'éducation.

I

L'éducation serait une œuvre relativement aisée, s'il suffisait de composer à loisir un idéal

et de le jeter tout préparé dans l'âme de l'enfant, préparée elle-même à le recevoir. Malheureusement l'âme de l'enfant n'est pas une page absolument blanche, ou, comme l'on a dit, une table rase, sur laquelle la main des parents ou du maître n'ait qu'à laisser courir le crayon pour y dessiner les contours de l'homme qu'il s'agit de former.

L'âme de votre fils, mesdames, apporte du ciel d'où elle descend sa forme individuelle et comme sa mesure propre qui est son caractère distinctif; et en vertu duquel vous la trouverez ou plus ou moins capable de l'idéal que vous rêvez pour elle. Et puis, du fait de son union avec l'organisme corporel, elle contracte, avant toute autre influence, certaines manières d'être, certaines tendances, certaines passions avec lesquelles il vous faudra compter. Et puis encore, elle hérite également de vous les germes des vertus et des vices, comme de la maladie et de la santé, charriés dans les veines de son corps par un sang qui a passé, avant d'arriver

jusqu'à lui, par tant de générations. Et puis enfin, n'est-ce rien que l'influence du milieu, c'est-à-dire le foyer, la ville, la société parmi lesquels doit se développer cette activité vivante ? Elle n'est pas fermée, croyez-le bien, au monde qui l'entoure. Elle a des sens, ces portes de la vie, par où elle communique avec les choses ; mais en même temps les choses pénètrent chez elle, et envahissent son être, et y laissent à tout le moins des images et des impressions dont les traces seront peut-être ineffaçables. Vous constatez sans peine sur le visage de vos enfants l'effet sensible de l'air qui pâlit ou brunit leur teint, sur leur santé l'action du climat qui la fortifie ou bien l'étiole. Ce que vous en voyez n'est rien auprès des fortes mais invisibles empreintes que laissent dans l'âme enfantine les spectacles, les exemples, les gestes, les paroles, en un mot la vie qui se joue autour d'eux. Regardez dans leurs yeux limpides se peindre comme dans un miroir les objets environnants. Et jugez par là du tableau mou-

vant que le monde dans lequel ils plongent brosse à l'aventure sur le fond impressionnable de leur esprit. Que de coups de pinceau il a déjà reçus avant que vous puissiez vous-même y tracer le premier linéament de votre idéal !

Connaissez donc et surveillez d'abord les influences, le naturel et les passions qui devancent, par une sorte de transfiguration spontanée, la transfiguration définitive et volontaire, sans peut-être cesser jamais de la contrarier.

Trois cercles concentriques nous enveloppent: la société, la cité et la famille. A des degrés divers, l'enfant subit la tyrannie de cette triple zone, et, si l'on n'y prend garde, il en sera le prisonnier et la victime. Il y a pour chaque époque une atmosphère générale d'idées et de mœurs qui se respire comme l'air, et, sans vouloir médire de notre temps, je ne crois pas que l'atmosphère en soit des plus saines pour la respiration morale de l'enfance et de la jeunesse. L'autorité, de quelque nom qu'elle s'appelle, religion ou pouvoir, découronnée du respect et

désarmée du moyen de l'imposer, la vérité en proie aux sophismes, et la raison ne sachant plus que faire de ses titres périmés, les vieilles vertus reléguées dans les vieux livres, la probité rare et dépaysée, les bases de l'édifice social ébranlées, l'anarchie des esprits prélude de l'anarchie des volontés, en quelques traits, voilà le triste coucher de soleil du dix-neuvième siècle. Ai-je besoin de dire qu'il n'est pas bon d'y mener les jeunes esprits ; cachez-leur ce lamentable crépuscule tout rempli de vapeurs viciées. Si vous leur montrez un horizon, tournez-les vers l'aurore des temps prochains, et faites-la leur voir aussi radieuse que vous pourrez. Ne craignez pas de les tenir momentanément à l'écart de la vie contemporaine, à l'écart des théâtres, à l'écart des scandales du jour, à l'écart du fait-divers, à l'écart enfin du journal qui fait pénétrer jusque dans le sanctuaire du foyer non seulement les parfums amollissants du vice mondain, mais aussi les odeurs du ruisseau. Élevez vos enfants sur la montagne au sommet

pur et serein où Jésus se transfigura : prenez avec vous quelques disciples du Maître, les prophètes, c'est-à-dire les grands esprits qui représentent le plus noblement l'humanité. Elle a produit assez de beaux caractères, assez de beaux génies pour fournir à vos enfants un salutaire et magnifique entourage. Vous pouvez dans le passé, à pleines mains, et dans le présent, avec précaution, moissonner assez de hautes idées, assez de hauts exemples pour en nourrir leurs âmes et les fortifier contre les influences délétères du siècle. L'histoire anecdotique, les histoires, comme disent les enfants, les emportent loin de leur temps et de ses misères, et les placent, ravis et charmés, au sein d'un monde aussi réel pour eux que le nôtre, mais d'un monde où tout est lumière et vie, où tout est grandeur et simplicité ! « C'est mon homme que Plutarque », disait Montaigne. Vous avez mieux que Plutarque, mesdames, si vous avez la vie des saints. Les voilà, les vrais grands hommes ; la voilà, la légende dorée qui trans-

porte les âmes entre ciel et terre, comme sur un nouveau Thabor, où la rencontre de la nature et de la grâce, de l'homme et de Dieu transfigure jusqu'à la ressemblance divine la face de l'humanité.

La cité est le point de contact de la société avec l'enfant. Tout ce qui travaille en bien ou en mal la société, ici, dans la ville, prend figure, parole et vie. Cela s'affiche sur les murs, si c'est la corruption ; cela chante dans la rue, si c'est l'anarchie ; cela grouille dans le ruisseau, si c'est l'alcoolisme. Essayez donc d'empêcher ces yeux éveillés de voir, et ces oreilles d'entendre, et ces imaginations de rêver ! Encore, si l'on pouvait espérer que l'excès de licence provoquât le dégoût salutaire ! Hélas ! est-ce bien là un remède, et croyez-vous que les Spartiates fussent si bien inspirés de montrer à leurs enfants des ilotes pris de boisson pour les éloigner de l'ivrognerie ? Le beau spectacle, en effet, et l'agréable image à suspendre dans l'esprit du jeune âge, comme un repoussoir à

son idéal de transfiguration ! Donc, autant que vous le pourrez, retenez auprès de vous, et le plus longtemps possible, les anges de votre foyer, de peur qu'ils ne souillent les ailes de leur innocence aux éclaboussures de la civilisation. Mais votre maison elle-même est-elle donc sans péril ? Les païens ne respectaient pas toujours les vertus domestiques qui devraient être assises à tous les foyers chrétiens. Mais du moins, ils respectaient l'enfance, et, en sa faveur, ils cachaient soigneusement leurs vices. On ne saurait trop se surveiller devant ces témoins délicats. A quel âge faut-il les considérer comme des témoins ? Je ne sais : personne ne le peut dire au juste, mais si les images qui se peignent en eux-mêmes à leur insu, si les paroles qu'ils entendent sans les comprendre, si les impressions que laissent les objets sur leurs sens, sont de véritables semences qui doivent se développer et plus tard jaillir comme une sourde végétation, avec leur signification découverte et par conséquent leur effet dange-

reux, dites-moi quel est l'âge où l'enfant a commencé d'ouvrir les yeux, a commencé d'entendre, a commencé de sentir, et je vous dirai « : Il est temps, il est temps, respect à votre enfant (1) ! »

Ah ! si l'on savait mieux de quelle merveilleuse plasticité jouit, dès ses premiers jours, cette nature vierge encore de toute impression, oserait-on la confier si légèrement à des femmes indiscrètes et déréglées ? C'est Fénelon qui vous le dit, et si vous voulez entrer dans sa pensée, écoutez jusqu'où poussait la précaution un grand saint qui fut un grand psychologue : « Craignez dit saint Thomas, craignez pour la chair encore tendre des petits enfants le regard venimeux de certaines personnes. »

C'est pourquoi, ô mères, élevez vous-mêmes vos enfants et dès le premier souffle pour ainsi dire de leur existence. Que les premiers sou-

(1) C'est un ancien qui a écrit ces beaux vers :
Maxima debetur puero reverentia ; si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.
JUVÉNAL.

rires sur lesquels leurs lèvres voudront se modeler soient vos sourires, à vous ; que les premiers sons de voix qui enchanteront leurs oreilles et seront leur première leçon de langage, soient les accents de votre voix, à vous ; que les premiers baisers, que les premières caresses, destinés à leur faire connaître quelque chose de plus doux que le berceau, soient les caresses d'une mère ! S'il existe des regards, une voix, des gestes dont la force pétrit l'âme des petits enfants, il faut que ce soient les gestes, la voix et les regards d'une mère. Qui donc, si ce n'est une mère, est digne d'assister à la première transfiguration, sur le petit Thabor d'un berceau ?

II

Au delà et plus avant que l'influence du milieu, vous trouvez chez l'enfant le naturel ou le fond de naissance. Obstacle ou secours, vous

vous heurtez là comme à un roc. Vous ne pouvez rien sans lui soit pour l'améliorer, soit pour le réduire. C'est une terre qui vous dit : « Demandez-moi des productions qui soient en rapport avec ma nature ; mais n'espérez pas que je rende des fruits pour lesquels l'on ne m'a pas faite. »

C'est une pente sur laquelle s'en va couler toute une vie. Vous pouvez canaliser le fleuve, l'empêcher d'être le torrent ; mais arrêter son cours, non pas !

Sans métaphore, cette âme qui vient de tomber entre vos mains, a son caractère inné, qui n'est pas susceptible de toute espèce de culture ; apte à recevoir celle-ci, il sera rebelle à celle-là. « Chaque esprit, pour citer quelqu'un d'autorisé, l'auteur de l'*Émile*, chaque esprit a sa forme propre selon laquelle il a besoin d'être gouverné ; et il importe au succès des soins qu'on prend qu'il soit gouverné par cette forme et non par une autre. »

Vous épierez donc la nature, et pour cela, vous la laisserez agir quelque temps sans con-

trarier ses opérations. C'est par la phase de liberté que commence l'éducation, puisqu'aussi bien, c'est à la liberté qu'elle doit aboutir.

Liberté aux premières saillies de l'enfant! On peut, je l'espère, revendiquer cette liberté-là sans faire de révolution.

C'est déjà, si je ne me trompe, une coutume depuis longtemps abolie que celle d'emprisonner dans le maillot les petits membres qui veulent se mouvoir à l'aise. Si les parents s'en félicitent, les enfants plus encore, à qui vous rendez la souplesse et la grâce de leurs mouvements. Pourquoi donc, quand on a libéré les jambes, tenir encore les âmes emmaillotées en comprimant leurs premiers désirs, fussent-ils mal réglés et même incommodants ? Si vous ne laissez lever le germe du caractère, comment saurez-vous à quelle nature vous avez affaire, et par conséquent quelle direction lui donner; à quel tempérament moral vous avez à pourvoir, et par conséquent quel régime lui imposer ?

Saviez-vous qu'autrefois — car j'aime à

croire qu'il n'en est plus ainsi — les nourrices de village avaient imaginé, pour apaiser l'activité désordonnée et tracassière de leurs nourissons, un moyen aussi infaillible que barbare ? Elles suspendaient à un gros clou, comme un paquet de hardes, le maillot et... l'enfant. Vous jugez, mesdames, du supplice enduré par le pauvre petit crucifié ! Ce dont vous ne pouvez pas juger, c'est la torture où mettraient les années enfantines, débordantes de vie, les mères qu'on verrait éprises de je ne sais quel idéal d'éducation, dont le mot d'ordre serait : « la compression quand même », au point de refouler leurs moindres saillies, de fermer la bouche à leurs moindres désirs, de frapper de terreur jusqu'à leurs regards, d'étouffer jusqu'à leurs soupirs, et de suspendre enfin au clou d'une perpétuelle contrainte ces petites âmes palpitantes d'un perpétuel effroi.

« Vous voulez donc gâter les enfants ? » Nullement. Ce n'est pas gâter les enfants que de réclamer la liberté des âmes de deux, trois ou

quatre ans. Non, ce n'est pas gâter les enfants que de dire « : Épanouis-toi devant ta mère, ô cher enfantelet ! Montre sans crainte les premiers traits de ta future physionomie morale ; ris, pleure, saute, trépigne ; ne te cache pas de celle qui t'a porté dans son sein, qui te nourrit de son lait et de son cœur. Je te connais déjà, et je t'aime avec tes qualités que j'entrevois, et même avec tes défauts que je surveille. Quand il en sera temps, je réformerai ton naturel d'une main d'autant plus ferme dans le traitement qu'elle sera plus sûre d'avoir mis le doigt sur le point faible. »

Et quand donc sera-t-il temps de commencer la réforme de cette petite nature, heureuse jusqu'ici de vivre sans contrainte, et, pour ainsi dire, de se transfigurer toute seule ?

Quand les passions auront donné le premier signe de vie, il sera temps de passer de la surveillance à l'action. Que ce mot de passion ne vous effraye pas, mesdames ; les passions sont les inclinations naturelles de l'homme ; elles

sont bonnes et salutaires en soi. Elles sont les aspirations diverses de l'être vers la vie, et plongent dans le fond commun des ressources vitales ainsi que de fortes racines qui pompent le suc nourricier dont elles sauront faire les fleurs de la pensée et les fruits de la vertu. Avant d'être perverties, (et par malheur elles en arrivent là si souvent que leur nom seul signifie perversité,) elles sont les divines puissances de l'âme, qui, à l'image de Dieu, aime passionnément le bien, le beau et le vrai. Et même détournées de ce triple et unique but, c'est-à-dire détournées de Dieu, elles gardent encore quelque chose de divin, étant, comme dit Augustin, des contrefaçons des divins attributs, et toujours redoutables instruments, elles n'en inspirent qu'un plus vif regret de voir ainsi les trésors célestes gaspillés à des œuvres de corruption et de mort.

Les passions de vos enfants sont entre vos mains, à vous, éducateurs du foyer. Il dépend de vous que ces admirables dons du Père qui

est aux cieux ne deviennent pas en se gâtant des armes fatales, d'autant plus dangereuses que le pauvre jeune homme qui les a reçues n'a pas le pouvoir de les jeter loin de lui. Il dépend de vous que les passions, dès leur éveil dans le cœur de votre enfant, soient immédiatement des ouvrières de vertu ou des tisseuses de mauvaises actions.

Ce sont les passions, bonnes ou non, qui sont les plus actives travailleuses dans l'œuvre de transformation qui va de la septième à la seizième année. Elles sont l'attrait ; elles sont l'amour, car toutes se ramènent là. Elles sont le désir, elles sont l'élan, elles sont l'action. Elles règnent, à cet âge, sur tout le domaine moral : corps et âme, tout leur obéit. La seule puissance intellectuelle qui pourrait balancer leur influence, l'imagination se met à leur service ; elle se charge d'embellir l'objet qui les attire, et par là redouble leur énergie.

Que faire, mesdames, en face de ces redoutables forces ? Les nier ? impossible. Les igno-

rer ? Dieu nous en garde. Reste à les combattre ou à leur lâcher les rênes. Voyons.

III

Jeter la bride sur le cou des passions, c'est précisément ce qu'on nomme *gâter les enfants.* L'un est né avec une tendance à la mollesse ou à la volupté, l'autre avec un penchant à l'orgueil : celui-ci avec un caractère porté à la violence ; celui-là à la paresse. Vous vous en êtes aperçus depuis quelque temps déjà ; il faudrait y songer, chercher les moyens de bien diriger les premières pousses, de réprimer, ici, d'aider, là, de redresser ailleurs. Mais, dit-on, il sera toujours temps d'en venir là : en attendant, ayons la paix. Laissons aller et passons la main. Et puis, ces passions ne sont pas si méchantes. Cette mollesse, c'est douceur, c'est sensibilité d'âme ; c'est besoin d'aimer et d'être

aimé. Qui sait? ce que vous appelez nature molle est l'étoffe d'un homme aimable.

Et l'orgueil? c'est un présage de grandeur d'âme; s'il est insolent avec vous, avec les domestiques, c'est excès d'une qualité: il a déjà conscience de sa situation et de sa valeur; plus tard, la raison et le monde adouciront les angles de sa haute personnalité. Et si ce petit homme a des colères terribles, à faire trembler pour les autres et pour lui, sans doute, c'est fâcheux et cela fait du bruit, mais cela fait plus de bruit encore de lui opposer quelque résistance, et puis, au fond, il a bon cœur: c'est un lion!

Y a-t-il des mères qui mettent au service de leur faiblesse de tels raisonnements dignes de la comédie? Je veux croire qu'il n'y en a plus et que Mgr Dupanloup ne la rencontrerait pas à présent cette jeune femme à qui l'on demandait ce qu'elle faisait toute la journée, et qui répondait: « Moi, je m'occupe à gâter mes enfants ».

En ce cas elle ne devait pas être très occu-

pée, car pour gâter les enfants, il n'y a qu'à laisser faire leur penchant. Non, mères trop tendres, ce n'est pas vous qui corrompez vos enfants (corruption, tel est le sens de ce mot si doux et si câlin en apparence, la gâterie) : ce sont leurs propres passions, que vous regardez croître sans opposition ni direction. Vous avez raison, ces tendances ont quelque chose de noble et de grand parfois et souvent d'aimable. Mais, attendez, abandonnées sans règle au hasard et au caprice, elles feront horreur à tout le monde, à vous-même et à leur malheureuse victime.

Oui l'orgueil n'est pas sans un air de grandeur, mais laissez-le s'emparer de votre petit héros : flattez entre temps sa manie, écoutez-le avec complaisance : présentez-le comme un de ces petits prodiges qui ont le mot pour tous et sur tout ; que le silence se fasse quand il parle et que la compagnie se pâme tout haut d'admiration, et tout bas de pitié. Cet orgueil qui aurait pu être noblesse d'âme et signe de belle

ambition, va dégénérer en sotte vanité. Le sentiment exalté de son mérite développera jusqu'à un monstrueux égoïsme le sentiment de ce qui lui est dû, et si la vie le trompe, et si le travail lui fait défaut, et si le succès, partant, lui manque, que lui restera-t-il de ses triomphes d'enfant que le souvenir amer d'une éducation mal commencée et d'une faiblesse qui l'a perdu? Un homme toujours rempli de son moi toujours vide, un mécontent, sinon un désespéré, un inutile, sinon un sot, voilà ce que devient, à l'école de l'orgueil, votre idole de cinq ans. Aimez-vous pour un fils cette transfiguration à rebours ?

La colère est une source d'énergie qui bouillonne devant l'obstacle ; mais il faut la contenir à tout prix. Qui ne connaît le portrait célèbre, tracé par Saint-Simon, de ce duc de Bourgogne qui, « dès l'âge de sept ans, était dur, colère jusqu'au dernier emportement contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des

heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ? » Ne le contrariez donc pas, ce jeune prince ; ne lui donnez pas pour précepteur cet admirable Fénelon, livrez-le à sa nature, à la flatterie des courtisans, à l'espoir de la couronne, à l'orgueil du pouvoir, mais tremblez pour la France s'il monte un jour sur le trône. Enfant, il a battu la vitre à cause de la pluie, roi, il battra la mer à cause de la tempête (1). Vous savez au contraire quel prince accompli la grâce savante de l'illustre précepteur fit sortir du petit monstre royal. C'est celui qui vécut assez pour laisser le royaume inconsolable de sa mort, celui dont Voltaire lui-même a pu dire :

Sous son règne, la France eût été trop heureuse !

Je veux bien que votre enfant, mesdames, ne soit ni prince, ni fougueux jusqu'à ce degré.

(1) Allusion à ce fou de Xerxès qui fit battre et charger de chaînes le Pont-Euxin.

Il n'est pas prince : soit, et je ne veux pas même essayer un rapprochement que vous ne prendriez peut-être pas au sérieux entre la responsabilité de l'héritier du trône de France et celle du futur citoyen qui aura sa part, et qui sait ? une grande part dans les destinées de son pays. Il me suffit qu'il soit homme, et que bientôt il ait à se tailler dans les affaires, dans l'industrie, dans la réalité en un mot, un morceau de royauté. Car enfin, qu'est-ce que réussir ici-bas, si ce n'est l'emporter sur les hommes et sur les choses, les hommes qui luttent sur le même terrain que vous, les choses qui ne se laissent pas manier sans résistance ? Eh bien, laissez ce futur roi s'emporter à loisir contre le moindre obstacle, briser tout ce qui s'oppose à son caprice, et semer autour de sa personne le vacarme et la terreur. Ce n'est rien, tant qu'il vous plaira de le souffrir. Mais vienne le moment pour l'enfant terrible de se mesurer avec la vie. Oh ! celle-là n'est pas une mère tendre et indulgente : elle oppose un cœur et un front d'ai-

rain aux petites impatiences des petits hommes. Elle aime l'énergie, mais unie au sang-froid. Le pauvre enfant, comme il doit souffrir ! vous l'avez accoutumé à tout vous arracher à force de cris et d'impétuosité. Vous avez tout cédé, excepté l'impossible, et c'est l'impossible qu'il voulait. Vous avez cru en faire une volonté ; vous en avez fait une tyrannie, c'est-à-dire la chose la plus faible et la plus impuissante. Il peut crier maintenant ; il peut s'emporter contre la vie marâtre qui ne l'entend pas et ne se dérange pas. Le voilà le beau dominateur du foyer ! Venez le voir aux prises avec les difficultés et les embarras de sa position, s'il a pu s'en faire une. Il n'en peut mais, parce que la colère, en lui retirant la maîtrise sur soi, lui ôte la maîtrise sur les événements. Vous l'avez livré à sa passion ; le voilà tel que la passion vous le rend à sa manière transfiguré.

Mais, voici peut-être une mère plus heureuse qui peut en toute sécurité se reposer sur le naturel paisible, aimable, caressant de son fils.

C'est une eau limpide dont la transparence frémit au moindre souffle : seulement elle dort, et on ne sait jamais ce qui se cache au fond d'une eau dormante. En attendant, on le laisse tranquille en sa stagnation, cet enfant d'aspect si doux, d'âme si tendre. Quel danger y voyez-vous ? Il aime toutes les délicatesses et tout le confort de l'existence : et, comme il est de complexion fine, il réclame des soins, des prévenances, des attentions qui risquent d'efféminer encore plus cet efféminé de naissance. Il attire les caresses, et il les rend, et comme il les reçoit de toutes mains, sa pureté native ne tarde pas à en être ternie. Au reste, à ce régime, son âme ne peut manquer de s'amollir ; comme rien ne remue dans cette organisation qui ne sait que sentir, la volonté ne se forme pas, l'intelligence se perd dans les nuages du sentiment, et si quelque chose semble passer dans cet esprit immobile, c'est le rêve, semblable à une légère vapeur sur un marais. Laissez le rêve se condenser en idées, et les idées en action ; lais-

sez l'oisiveté chère à ces natures-là, faire son triste métier de pourvoyeuse du vice. Mettez-y le temps, si vous voulez : pourvu que vous ne jetiez pas à la traverse de sa nonchalance le travail et la piété, qui d'ailleurs sont incompatibles avec elle, je veux qu'à dix-huit ans chez ce fils de tant de délicatesse, la tendresse de cœur et la mollesse de corps soient devenues la corruption de l'un comme de l'autre. Qui donc aura précipité la chute sur la pente fatale ? Un livre, ou un mauvais ami : peu importe.

Voulez-vous, ô mères, la prévenir à temps ? Regardez au visage. Le visage est le reflet de l'âme. Bien mieux chez l'enfant, il est comme la glace sans tain qui protège sans voiler : on peut tout lire au travers. Voyez comme il exprime bien, dans le jeune âge, les plus légers changements de la conscience : un rien le transfigure : joie ou douleur, crainte ou espoir, fièvre ou abattement, il dit tout parce qu'il ressent tout et ne sait pas se composer.

Regardez au visage. Un jour vous aperce-

vez, non sans surprise, passant sur la face de votre enfant, une ombre fugitive, un rapide frisson : le sens vous en échappe, et vous inquiète comme une énigme. On dirait une de ces bulles d'air qui sortent d'un fond marécageux et vont crever à la surface de l'eau stagnante. Bientôt, ce n'est plus une ombre seule, c'est un nuage ; ce n'est plus un simple frisson, c'est un pli, c'est un masque où s'est moulée peu à peu la physionomie intime de l'âme... Qu'il savait bien ce que signifient les changements d'une figure enfantine, ce père qui disait à son fils partant pour une longue absence : Rapporte-moi le même visage ! Il n'y a pas de transformation morale qui ne soit une transfiguration.

Avez-vous lu la sombre page de l'*Enfer* du Dante où est peinte la métamorphose d'un damné en serpent ? « Le serpent, dit le poète florentin, s'élança sur le malheureux et l'enlaça tout entier. Jamais le lierre ne se noua aussi fortement à l'arbre que l'horrible bête ne s'enroula au corps de cet homme. Le serpent et

lui se fondirent comme s'ils eussent été une cire chaude. Et les compagnons de la victime regardaient et s'écriaient : « Hélas ! mon pauvre Agnel, comme tu changes ! Comme tu changes ! Et en effet, les deux têtes déjà n'en faisaient qu'une, et les traits se confondaient dans une seule figure, où les deux êtres étaient perdus en un, et cette forme nouvelle se traînait à pas lents. L'âme était devenue serpent, et son hideux associé lui disait : « Je veux que tu rampes comme moi par ce sentier. »

« Comme tu changes ! comme tu changes ! » Combien de fois ces tristes et désespérantes paroles pourront tomber des lèvres d'une mère avant que sa molle complaisance ait fait d'un enfant sans énergie un jeune voluptueux.

IV

Flattez donc les passions, et voilà le Thabor où elles vous conduisent. Il faut donc combattre ?

Combattre, qu'est-ce à dire ? pour détruire ou pour soumettre ? Pour soumettre, car on ne détruit pas la nature, on la soumet, je vous le disais, en suivant ses indications, quitte à corriger ses voies, quand elles tournent mal.

Une direction, un but, un idéal, voilà ce que réclament les passions naissantes de vos enfants. Oui, mesdames, il en est de ces petits comme des sauvageons : ils attendent d'être greffés, et la greffe, c'est l'idéal que leur apporte l'éducation. Mais comme la greffe perfectionne la nature en se rapprochant d'elle, ainsi vous ne transformerez les passions que par les passions.

Je veux un idéal à servir d'objet aux inclinations dont je surprends l'énergie dans ces jeunes âmes, mais je le veux vivant, senti, passionné ; je veux qu'il vienne du cœur et qu'il y retourne. Où le trouver ? Dans la passion même qu'il s'agit de régler.

Il est ardent, ce jeune homme, avide de gloire et d'honneurs.

Saisissez-le par son ambition, et montrez-lui là-bas de grandes choses à faire, de grandes luttes à courir. Il est emporté, cet enfant, mais sa vivacité part d'un riche naturel. N'opposez pas colère à colère de peur de briser la pointe de cette énergie qui peut devenir une volonté. Ne frappez pas, ou frappez au cœur, par un mot, par un silence parfois plus éloquent, par une attitude, par une patience toujours victorieuse, entendez-vous, de l'emportement.

Je ne sais plus de qui l'on a dit que c'était un homme à conduire « avec la main dans son cœur ». Cela est vrai de tous les enfants. L'origine des passions étant dans le cœur, c'est au cœur qu'il faut les capter comme des sources vives que l'on mène où l'on veut. Il n'est pas jusqu'à cet affreux sentiment de jalousie qui ne soit réductible à l'affection. Seulement, il faut s'y prendre de bonne heure. Saint Augustin a vu un enfant jaloux : il ne savait pas encore parler, dit-il, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec

lui (1). Guérissez l'envie par l'émulation ; elle est la plus noble et la plus supportable manière de se préférer aux autres, puisque cette préférence doit être basée sur le mérite et non sur un aveugle amour-propre.

Car je veux encore que l'idéal transfigurant soit aussi *désintéressé* qu'il se peut. Je ne crois guère à la puissance d'un idéal pur de tout intérêt personnel. Je sais que les théoriciens de la morale sans obligation ni sanction reprochent à l'Évangile de gâter le sublime de ses préceptes et de ses conseils par l'appât grossier d'une bienheureuse éternité. Mais il me suffit que le ciel se gagne par le sacrifice, c'est-à-dire, en somme, par la préférence donnée au bonheur futur sur un bonheur actuel, quand ils se trouvent en désaccord ; je n'en demande pas

(1) J'ai vu, s'il m'est permis de me citer moi-même en témoignage, un tout jeune enfant qui hésitait à prendre le biberon que lui présentait sa nourrice. Celle-ci, pour le décider, fit mine de l'offrir à un autre. Aussitôt, le petit récalcitrant d obéir ! Était-il envieux de naissance ? Je ne sais, mais je sais bien qu'il ne pouvait manquer de le devenir.

davantage à l'homme et à l'enfant. Éloigner le but des pensées et des actes, c'est assez pour les agrandir, pour les détacher de l'intérêt mesquin et vil du moment. Donnez aux petits enfants la vision du lointain : accoutumez-les à jeter leurs désirs et leurs efforts par delà le profit et le plaisir du jour, plus haut que les satisfactions du lendemain, plus haut même que l'avenir temporel. Ce ne sont pas là des flèches perdues ; le fussent-elles, que l'élan de l'âme ne le serait pas : elle en demeurerait à tout jamais élevée au-dessus des âmes communes.

Par conséquent, aussi bien que désintéressé, je veux mon idéal vaste et transcendant. L'amour filial, l'honneur de la famille ? Certes, la pierre du foyer est sacrée, mais c'est une base trop étroite pour que l'homme y dresse la tente de son parfait bonheur. L'amour de la patrie, alors ? Oui, là aussi, sur le sol du pays transfiguré par la gloire des aïeux, il est bon de se sentir unis : *bonum est nos hic esse.* Mais enfin tout l'homme n'est pas dans les limites d'une

patrie, fût-elle la France, et par delà les frontières pour la défense desquelles il est prêt à donner son sang, le patriote doit porter encore sa pensée et son cœur, puisqu'après tout, il faut bien qu'il les dépasse pour regarder le ciel où réside l'idéal vivant.

Je l'ai nommé, l'idéal qui transfigure l'enfant. Point de passion qui ne puisse trouver là, en Dieu, son objet, son contentement et sa plénitude de jouissance. Chacun de ses attributs correspond à chacune de nos aspirations ; et pour les résumer toutes en une, la passion de l'infini qui est le tourment de tous nos rêves et le supplice de tous nos plaisirs, où donc trouve-t-elle son repos et son apaisement ? Dans l'Infini en personne, Dieu. Il s'est pour ainsi dire peint en miniature dans le médaillon vivant qu'est votre enfant, mesdames, et cet enfant travaille de son mieux à développer pendant les années de son enfance et de sa jeunesse la divine ébauche. S'il s'y prend mal, à vous de l'aider et de diriger en sa main le pinceau qui tremble, inhabile et mal

assuré. La faute originelle, celle d'Adam, les défauts héréditaires, les vôtres, le naturel plus ou moins éloigné du type divin, tout cela peut avoir terni dans son âme la figure de Dieu. Il faut que Dieu se montre à nouveau, mais cette fois, sous forme humaine, et si j'ose dire, en chair et en os. Il faut qu'il descende à nouveau, plus près, plus sensible, plus visible, pour dire : « Me voilà ; reproduisez mes traits ; faites-moi vivre en vous, et vous serez ce que j'ai voulu de vous, des hommes transfigurés en Dieu. »

Ce Dieu dont l'idéale beauté s'est rendue présente et sensible à l'humanité des enfants et des hommes, c'est Jésus-Christ. C'est celui que le Père nous présente, dans nos Évangiles, comme notre modèle et notre idéal d'éducation : *Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui ; ipsum audite*. Écoutez-le, copiez-le.

Parents chrétiens, donnez Jésus pour idéal à reproduire à vos petits enfants, et laissez faire au modèle et au peintre. Mettez Jésus dans leur cœur comme vous placez son image

sur leur poitrine. Parlez-leur de Jésus comme les mères chrétiennes de jadis ; montrez-leur sans cesse Jésus, non seulement le petit Jésus de Noël, douce vision au-dessus des berceaux, mais Jésus grandissant avec eux, pour être le consolateur de leurs peines et le soutien de leurs efforts, le Jésus des Sacrements, de l'Eucharistie, et non seulement le Messie attendu de la première communion, mais de la fréquente communion, en un mot, le Jésus de la grâce. La grâce, voilà le vrai principe, l'idéal et l'auteur de la transfiguration. La grâce, c'est, en un sens, la divine figure se reproduisant d'elle-même dans l'âme qui en est pleine. Il suffit que l'âme obéisse à la grâce avec la docilité de la toile qui boit les couleurs qu'il plaît à l'artiste de lui appliquer.

Mais si l'enfant résiste ? Eh bien, c'est encore la grâce qui soumettra la volonté rebelle. Et si la nature, et si les passions, et si les influences effacent, détruisent, brouillent le portrait, encore et toujours la grâce, jamais lassée,

recommencera l'œuvre interrompue. Et si votre fils, au galop de ses dix-huit ans, court aux abîmes du mal en attendant ceux de l'enfer ? Il n'est pas perdu, s'il peut encore rencontrer, avant le saut fatal, la grâce éplorée, lui apparaissant telle que le visage du Sauveur sur le linge de Véronique, soit dans les larmes d'une mère, soit dans la parole amie d'un prêtre. Un éclair suffit à la grâce pour opérer la suprême transfiguration, et même pour un Augustin, une Monique pourra dire la parole de l'amour consolé et satisfait : « Le voilà, celui que j'ai tant aimé ; je peux le regarder avec quelque complaisance. »

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'ÉDUCATION EST UNE RÉVÉLATION

Locutus est mutus.
Et le muet se mit à parler.
Évangile du 3e dimanche de carême.
SAINT LUC, XI.

Mesdames,

Ce n'est pas sur le miracle qui est raconté dans l'Evangile, dont j'ai tiré les paroles de mon texte, que je veux attirer votre attention· J'ai à vous signaler un autre miracle auprès duquel nous passons tous les jours sans étonnement. Que de fois « un muet s'est mis à parler » devant nous, et nous n'y avons pas

songé. C'est l'enfant que je veux dire, l'enfant qui venu au monde sans parole (*infans*, c'est le sens étymologique de son nom), sent un jour sa langue déliée, et entend sa propre pensée dans le son de sa voix qui articule des mots et puis des phrases. Peut-être avez-vous laissé passer cette merveille sans un autre sentiment que l'extase de l'amour maternel qui jouit de lui-même et n'en veut pas savoir davantage. Essayons d'approfondir la cause de ce ravissement.

Bien avant qu'il eût l'usage de la parole, vous avez deviné chez votre enfant quelque chose qui ressemblait à des pensées, à des désirs, à des intentions. Son âme ne savait pas dire, mais son âme savait déjà vouloir et aimer. Elle vibrait déjà comme un instrument que l'artiste essaie d'accorder, par notes détachées, sans lien et sans harmonie. Les regards, les gestes, les mouvements de son corps étaient déjà un langage que vous aimiez à traduire, mais le pauvre petit semblait souffrir de n'en

pouvoir exprimer davantage et tout parlait en lui, excepté lui.

Enfin, un jour il a parlé : l'idée jusque-là prisonnière s'est envolée sur l'aile d'un mot. Comment ? par quelle série d'efforts et d'heureuses rencontres ? Il serait trop long de l'expliquer ici. Certes, ô mères, vous avez travaillé à ce miracle : votre parole, à vous, vos leçons, ont fourni et l'objet et le nom. Mais le don même de la parole, c'est à Dieu qu'il le doit : c'est Dieu qui a fait parler ce muet de naissance, pour l'éternelle admiration de ceux qui ont voulu scruter les mystères du langage humain. *Locutus est mutus et admiratæ sunt turbæ.*

Et maintenant il est un homme, votre charmant transfiguré, il parle ; donc il se comprend, car la pensée sans parole était comme ne pensant pas ; il parle, donc il vous comprend, car hier encore il ne savait pas si vous lui parliez, si même nous pensiez : vous étiez, lui pour vous, vous pour lui, comme deux étrangers qui ne connaissent pas la langue l'un de l'autre.

Il parle, donc il peut apprendre et retenir. Apprendre, car la parole est le seul mode d'instruction, parce qu'elle est le seul mode de communication entre les esprits qui savent et les esprits qui ignorent ; retenir, car sans les noms qui les désignent, les fixent et les rangent, les choses n'existent pas pour nous au delà de l'instant fugitif de leur contact avec les sens.

Ce n'est pas assez dire que la parole est un enseignement pour lui, la parole est une révélation. La parole, écrite comme parlée, car c'est une seule et même chose, lui révèle tout ce qu'elle contient d'expérience en elle accumulée par tous les hommes, par tous les siècles qui l'ont transmise jusqu'à sa venue au monde. Ce qu'il lui faudrait apprendre à force de temps et de peines, ce qu'une seule vie d'ailleurs ne suffirait pas à lui apprendre, un mot le lui dit, le lui révèle. Se figure-t-on un misérable enfant obligé de recommencer dans sa personne, en une fois, toute l'éducation de l'humanité ? Autant

le condamner tout de suite à l'état sauvage ou à la mort. Mais le langage a gardé le dépòt, et chaque génération nouvelle le prend tel que sa devancière l'a laissé pour le transmettre à son tour, encore augmenté, à celle qui suivra. L'éducation est donc une sorte de révélation continue et progressive. C'est le miracle permanent de l'assistance divine sur sa créature ; car il n'est pas vrai que Dieu, du haut de son éternité, ait précipité l'homme, nu, isolé, pleurant sur le rivage du temps ; il lui a donné pour le nourrir l'amour d'un père et d'une mère, et pour l'instruire la pensée et la parole, ou plutôt la société dont la parole et la pensée sont le ciment.

Il n'est pas vrai qu'il l'ait, grâce à la mort, enfermé entre un berceau et une tombe ; ou, du moins, il a relié si étroitement entre eux les berceaux et les tombes que la chaîne de vie se continue, anneau par anneau, pour joindre par le présent aux temps les plus reculés l'avenir le plus lointain.

Chaque famille est un chaînon par qui se fait la transmission de la science de la vie. Et dans chaque famille, c'est l'enfant qui représente cette humanité comme un flot représente l'océan. Et de même que Dieu a envoyé sa parole pour révéler à un peuple élu ce qui devait servir à l'éducation de tous les autres, ainsi, parents chrétiens, qui tenez la place de Dieu, c'est à votre parole que revient l'honneur de révéler à vos enfants ce que vous avez appris de vos pères. L'éducation est donc une révélation, comme la Révélation proprement dite fut une véritable éducation. Elle a sa méthode qui est la méthode même de Dieu : tour à tour méthode d'autorité pour imposer la loi et l'obéissance, méthode des sanctions pour récompenser et pour punir, méthode d'inspiration ou prophétique, pour annoncer à l'avance les leçons de l'expérience. Législateurs, juges et prophètes, voilà, parents chrétiens, ce que vous devez être.

I

En éducation, la méthode d'autorité consiste à imposer la loi sans avoir à en donner les raisons.

Avec l'enfant, c'est la méthode nécessaire. S'il fallait attendre que sa raison pût distinguer le vrai, sa conscience le bien, quand pourrait-on commencer sa première éducation ?

Encore s'il naissait bon, et que sa vertu naturelle grandît avec lui ! Mais l'enfant ne naît pas bon, n'en déplaise à Rousseau. Puisqu'il naît de l'homme et de la femme, il a le vice originel, sans compter les infirmités particulières qu'il reçoit, avec la vie, de ses parents pécheurs eux-mêmes. A défaut d'une autre, n'eût-il que la faiblesse de son âge, de ses organes et de son esprit, qui pourrait s'étonner que l'éducation se fît d'abord pour lui d'autorité ?

Au surplus notre temps a, là-dessus, des idées plus saines, sinon plus chrétiennes, que le siècle de l'*Émile ;* et pour ne pas vous fatiguer à l'exposé d'une théorie qui veut que l'enfant parcoure en raccourci les phases de l'évolution, je me borne à vous citer les paroles d'un homme qui a beaucoup observé, en dehors de tout parti pris philosophique ou religieux : « L'enfant apporte en naissant, dit Leplay, des ferments d'indiscipline et de révolte. Dans les sociétés les plus prospères, la venue des enfants est, à vrai dire, une invasion de petits barbares. Dès que les parents tardent à les dompter par l'éducation, la décadence devient imminente. »

Donc, parents chrétiens, soyez les maîtres, les législateurs. Dieu a commandé à vos enfants de vous obéir : *Obedite parentĭbus vestris.* Vous êtes pères de par Dieu et comme Dieu : *omnis paternitas a Deo.* Ordonnez comme Dieu, que vos ordres se justifient par eux-mêmes : *judicia Domini vera, justificata per semetipsa.*

Votre autorité est absolue, même quand elle

se trompe, hélas ! Du moins, qu'elle soit aussi éclairée que possible. Connaissez, étudiez ces jeunes mais déjà complexes natures. Connaissez la vôtre aussi ; vous connaîtrez par elle les défauts de vos enfants qui sont vos défauts, après tout, et non les leurs.

Tout s'apprend de nos jours et tout s'enseigne. Point de profession qui n'exige un apprentissage ; point de carrière qui ne veuille des compétences. Qui voudrait confier sa santé à un médecin qui n'aurait pas étudié la médecine, ses affaires à un avocat qui ne saurait pas le droit ? Mais vous, pauvres petits, votre éducation, mille fois plus précieuse que votre vie, est remise au hasard de la sagesse naturelle de parents qui n'ont, là-dessus, que les souvenirs des leçons et des exemples de leur propre éducation. Et pour vous élever pourtant, il faudrait connaître à la fois la science des corps et la science des âmes, car c'est en vain que l'on vous aime, si l'on ne sait pas ce qui convient à votre corps et à votre âme !

Et cependant qu'arrive-t-il ? Faute de principes, on suit la mode et on change avec elle. Et l'enfant ballotté d'un régime à l'autre ne sait ce qu'on veut de lui, si bien que son naturel, faute d'unité dirigeante, pousse dans tous les sens des reconnaissances inutiles, et d'où il ne rapporte que l'ennui et le découragement. Mieux vaudrait un système imparfait, mais suivi qu'une série d'expériences discordantes. Le pire des gouvernements est celui qui ne sait pas ce qu'il veut.

Par-dessus tout, que l'accord règne entre le père et la mère pour commander, pour être obéis. L'enfant ne doit pas savoir si le code moderne a distingué entre l'autorité paternelle et l'autorité maternelle. Pour lui, il n'y en a qu'une en deux personnes, et s'il distingue, s'il existe une nuance pour les yeux de son cœur entre l'affection qui le porte vers l'une et l'affection qui le porte vers l'autre, il n'en met pas, il n'en doit pas mettre dans l'obéissance qui le soumet à toutes les deux. D'où vient donc qu'il a senti

que le pouvoir était quelquefois en désaccord avec lui-même ? que la loi avait ses heures, ses jours, ses endroits, intraitable dans le cabinet de son père, accommodante dans la chambre de sa mère, défense en deçà du corridor, permission au delà, de sorte que sa volonté à lui se pose et s'affirme entre deux autres volontés, et que sa voix commence à compter, et que pareil à l'opposition politique dans les assemblées, — image exacte de certains gouvernements domestiques — il dépend de lui, en se portant soit à droite, soit à gauche, d'affermir ou de renverser l'autorité existante ? D'où vient cela, mesdames ? du manque de principes et du manque d'entente au foyer !

Si la dignité de cette chaire le permettait (... mais pourquoi pas, si c'est pour vous mettre en garde contre les inconvénients du hasard en matière d'éducation ?), je vous lirai donc, à ce sujet, une page d'un pédagogue étranger (1) :

(1) Ritcher, cité par Spencer dans son ouvrage de l'*Éducation*.

« Si les variations secrètes d'un grand nombre de pères de famille étaient mises au jour, arrangées en plan d'études, cataloguées pour servir à l'éducation morale des enfants, elles composeraient un ensemble dans le genre de celui-ci : A la première heure : « La morale » pure doit être enseignée à l'enfant, soit par » moi, soit par ceux qui ont charge de lui. » — A la deuxième heure : « La morale mixte ou la » morale de l'utilité pour soi-même. » — A la troisième heure : « Ne voyez-vous pas que votre » père fait ainsi ? » A la quatrième heure : « Vous » êtes petit, et cela ne convient qu'aux grandes » personnes. » — A la cinquième heure : « La » grande affaire est que vous réussissiez dans » le monde et deveniez quelque chose dans » l'État. » — A la sixième heure : « Ce sont les » choses éternelles et non les temporaires qui » déterminent le mérite de l'homme. » A la septième heure : « Donc, supportez l'injustice » et ayez patience. » — A la huitième heure : « Mais défendez-vous bravement si l'on vous

» attaque. » — A la neuvième heure : « Cher » enfant, ne faites pas de bruit. » — A la dixième » heure : Un petit garçon ne doit pas rester im» mobile comme cela. » — A la onzième heure : « Il vaut mieux obéir à vos parents. » — A la douzième heure : « Et faire votre éducation vous-même. » Ainsi, à toute heure, le père, par les variations de ses principes, cache ce qu'ils ont d'insoutenable et d'incomplet. Quant à sa femme, elle n'est ni semblable à lui, ni même à cet arlequin qui parut sur la scène avec une liasse de papiers sous chaque bras, et qui répondit à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait sous le bras droit : « des ordres », et à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait sous le bras gauche : « des contre-ordres ». Mais la mère ne pourrait être mieux comparée qu'au géant Briarée, à cent bras, ayant une liasse de papiers sous chaque bras. »

Donnez-nous donc un système d'éducation qui ait tout prévu.

Je vous le donnerais si j'en avais un. Mais

encore faut-il ne pas trop croire à la vertu des systèmes. Le nom seul dont nous baptisons les théories nous jette souvent dans une confiance trop exagérée. Quand nous avons dit, les uns : Monarchie ; les autres : République, nous nous imaginons que ces deux grands mots par le seul prestige de l'idée qu'ils renferment, vont agir et changer la face du monde et le cœur des hommes. Hélas ! quand on travaille sur de la matière vivante, sur de la liberté humaine, on s'aperçoit bien vite qu'il faut compter avec la résistance des éternelles faiblesses de l'humanité. Tout système pédagogique a l'inconvénient des systèmes politiques : celui de tout prévoir, de tout régler, de tout administrer. En soi, un système est une idée centrale qui ramène à elle tous les cas particuliers pour les y plier au risque de les forcer. Que devient alors la liberté que je réclamais naguère au nom de la transfiguration idéale de l'enfant ? Le sujet du pouvoir ou de l'éducation systématique est pris dans un réseau de défenses et de

prescriptions qui presque toutes tendent à restreindre l'activité ; car à quoi servirait un système s'il n'était pour ranger, pour classer, pour *ordonner ?* (1) Il n'est pas besoin de théorie centralisatrice pour dire à l'enfant : « Allez,

(1) A quoi mènent ces solennelles défenses, ces graves préceptes qui dépassent le but, ou mieux ne l'atteignent pas ? car le but n'est pas de supprimer la manifestation de la tendance mauvaise, mais de corriger la tendance elle-même. Elles mènent les enfants à la fausseté, à la ruse. Qui ne connaît l'histoire du petit garçon qui, oublié à table, s'avisa de demander du sel pour manger, disait-il, la viande qu'on voudrait bien lui donner ! C'était se tirer d'affaire avec plus d'esprit que de franchise. Et que penser de cette petite fille qui, ayant mangé de tous les plats, hormis d'un seul qu'elle aimait beaucoup, s'avisa de faire, en avançant son doigt, la revue des plats disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : « J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça, » mais qui affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avait point mangé, que quelqu'un s'en apercevant lui dit : « Et de cela, en avez-vous mangé ? — Oh ! non ! reprit doucement la petite gourmande en baissant les yeux. — « Je n'ajouterai rien, continue l'auteur de l'*Émile*, auquel j'emprunte ce récit. Comparez : ce tour-ci est une ruse de fille, l'autre est une ruse de garçon. Ruse innocente ; mais est-il aussi innocent le *Code des familles* qui contient des préceptes auxquels l'enfant se verra obligé, s'il ne veut pas mourir de faim, d'échapper par un détour ? »

épanouissez-vous. Voilà deux chemins : le bon par ici, le mauvais par là ; prenez le bon.

Pères et mères, imitez le Père céleste. Le Père céleste a pour famille l'humanité des siècles passés et à venir, et sa loi tient en dix articles. Et la voilà, toute tracée en quelques lignes, la moins systématique de toutes les éducations. Car de quoi s'agit-il enfin ? Il s'agit de mettre à la portée des petits la loi des grands, en mesurant le précepte sur l'intelligence et la volonté de celui qui doit l'observer. Le Décalogue est écrit au cœur des enfants, mais en tout petits caractères ; il s'agit de les y découvrir et de les y développer.

Vous pouvez vous en fier à la divine pédagogie.

Pesez le Décalogue ; éprouvez-le dans ses rapports avec l'essence de l'homme, avec l'histoire, avec l'expérience, et vous vous écrierez que le Décalogue sort des entrailles mêmes de l'humanité. S'il est proclamé sur le Sinaï, c'est qu'il y est monté avec Moïse. S'il éclate dans

l'orage parmi les éclairs et le tonnerre, s'il est gravé sur la pierre et sur l'airain, c'est qu'il doit s'imposer par la terreur à une race de tête dure et de cœur charnel. Mais, soyez tranquilles, il est naturel, il est humain, il est paternel. Et s'il se perdait encore, par impossible, dans les révolutions et dans l'idolâtrie du veau d'or, les débris s'en retrouveraient dans les ruines des consciences et de la civilisation. L'humanité écrit elle-même à son insu, dans ses aspirations, dans ses vertus et jusque dans ses crimes, l'impérissable Décalogue.

Vous aussi, pères et mères, vous devez, en quelque manière, apporter toute faite du Sinaï la loi du foyer qui est la même que la loi de l'humanité.

II

Dieu ne s'est pas contenté de mettre la Loi sous les yeux du peuple-enfant dont il faisait lui-

même l'éducation. Il a fait luire en lettres de feu devant ses pas la perspective des récompenses et des châtiments prochains. Il l'a soumis au régime des sanctions immédiates. Heureux quand il était fidèle, malheureux quand il était prévaricateur, Dieu tenait son élève par la chaîne grossière, si l'on veut, mais tenace des prospérités terrestres. L'éducation peut, sans crainte de s'égarer, suivre dans cette voie la Révélation.

La première des récompenses, le premier des châtiments dont vous disposez, mesdames, c'est la joie ou c'est la tristesse que vous laissez voir à vos enfants, selon qu'ils ont bien ou mal agi.

Vous êtes l'autorité, la loi, parce que vous êtes la paternité. En ce sens, à l'exemple de Dieu lui-même, vous êtes la règle vivante et aimante. En Dieu, la loi et l'amour c'est tout un. S'il commande, c'est parce qu'il aime, et ses commandements sont amour : *plenitudo legis dilectio*. Essayez de distinguer entre la volonté

du Père et l'amour du Père! Essayez de manquer à la volonté du Père sans manquer à l'amour du Père. Vous transgressez la loi, donc vous avez offensé le Père. Vous avez contristé son cœur. Au contraire, obéir à la loi, c'est aimer l'amour, c'est réjouir le cœur du Père.

Il est dit dans l'Ecriture que Dieu se réjouit, que Dieu s'afflige. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces expressions trop humaines pour s'appliquer à Dieu. Mais c'est pour votre instruction, parents chrétiens, qu'elles sont dites. Que de fois ne s'est-il pas lui-même appelé de ce beau nom de Père! Que de fois ne s'est-il pas comparé à une mère, à une mère qui caresse son enfant, le porte sur ses genoux, l'élève jusqu'à son sein et entoure de consolations sa petitesse et sa grâce? « Une mère peut oublier ses enfants, moi jamais, » s'écrie-t-il!

Il fait plus : père, mère, il vous compare à lui-même. « N'oubliez pas, dit-il aux enfants, votre père et votre mère, de peur que Dieu ne

vous oublie. Ce que vous bénissez, il le bénit ; ce que vous maudissez, il le maudit. Quand le père est heureux par ses enfants, cela fait les maisons fortes ; quand la mère est affligée par la faute de ses enfants, cela ruine les maisons de fond en comble ». Non, parents chrétiens, Dieu ne veut pas que votre joie ou votre tristesse soit sans effet sur l'éducation de vos enfants.

Vous avez là, dans votre cœur, une grande et précieuse puissance ; c'est votre approbation seule ou votre blâme.

On a vu un million d'hommes marcher à la mort des batailles pour entendre tomber des lèvres d'un seul homme, d'un maître, d'un empereur, ces mots : « Je suis content de vous ». Que ne devrait pas faire un fils pour mériter de son père ou de sa mère cette suprême récompense ?

Hélas ! si ce genre de satisfaction est au contraire le moindre souci de certains enfants, à qui la faute ? Sans doute, pour une part, au

naturel peu tendre, peu soumis. Mais qui sait si la faute n'en est pas aussi à la maladroite prodigalité de compliments et de reproches qui se distribuent dans les familles? Trésor de joie, trésor de colère, puisque Dieu les appelle ainsi, vous devez en user avec discrétion, sagesse et justice.

Imaginez, si vous le pouvez, ce que peuvent tout d'abord sur un jeune enfant, en dépit de sa mauvaise nature, le visage de sa mère, le son de sa voix, la caresse ou la brusquerie de son geste? La vie de ce petit être est pour ainsi dire suspendue à cette changeante apparition qui se penche sur son berceau d'abord, sur ses joies ensuite et sur ses premiers pas. Le père, lui, qui apparaît moins souvent, le père tient dans la sérénité ou dans le nuage de sa physionomie la paix ou la terreur. Quand le pauvre enfant a fait une faute, d'instinct, il se cache pour se dérober au visage de son père, et volontiers il dirait comme le peuple hébreu, après ses infidélités : « Oh!

que Dieu ne se montre pas à moi, de crainte que je n'en meure ! »

Comment se fait-il que le sourire de la mère et la gravité du père deviennent sitôt, pour l'enfant, plus familiers et plus indifférents que le rayon de soleil ou la majesté du firmament? L'accoutumance y est pour quelque chose. Mais aussi, n'en doutez pas, l'espèce de hasard qui préside aux changements qui vont du sourire à la sévérité, de la gravité à la douceur, et auxquels l'innocent ne comprend rien, pas plus qu'aux variations atmosphériques qui tantôt lui voilent, tantôt lui découvrent le ciel. Voulez-vous par un sourire, accordé ou refusé, rester les maîtres de votre petit sujet ? Il faut que sa conscience en éveil ait senti entre votre joie et le sentiment qu'il a bien agi, entre votre chagrin et le sentiment qu'il a mal agi une intime et profonde correspondance.

La conscience de l'enfant ne sait pas encore regarder en elle-même ; pour s'examiner, il lui faut un miroir, et ce miroir, c'est le visage

d'un père ou d'une mère. Là, quand il a mal fait, il se voit en laid, c'est-à-dire en tristesse : et là aussi, quand il a bien fait, il se voit en beau, c'est-à-dire en joie.

Miroirs de vos enfants, soyez attentives, mesdames, à réfléchir avec une exquise netteté les rayons et les ombres de ces physionomies morales qui s'ébauchent devant vous et par vous.

Si les règles qui déterminent la distribution de ces premières notes si décisives sont votre humeur, le moment, l'heure, le jour, le temps, dites-moi comment votre élève, car il s'agit d'élever, s'y pourra reconnaître et y conformer sa conduite ? Et si surtout, ce qui serait mille fois plus funeste encore, si je ne sais quelle préférence instinctive pour un enfant, je ne sais quel aveugle amour que je ne voudrais pas qualifier de maternel, vous portait vers une idole, au point de remplacer auprès de lui la vigilance par le culte, l'autorité par l'adoration, la tendresse par la passion, au point de lui prodiguer sans relâche, et sans distinc-

tion de mérite ou de démérite, caresses, sourires, baisers, au point, hélas ! faut-il le dire, de vouloir obtenir la récompense de votre faiblesse, et d'en venir à mendier sourires, baisers et caresses d'un petit être qui n'a rien à vous rendre et qui a tout à recevoir de vous !... Que penser de ce renversement des rôles ! Si vous avez été, mesdames, je ne dis pas les victimes mais seulement les témoins de ce que je viens de vous décrire, vous savez trop combien ces jeunes tyrans font payer cher les témoignages de satisfaction qu'ils veulent bien quelquefois donner à leurs petites, oh combien petites mères !

Restez donc, parents chrétiens, restez les maîtres de vos grâces, et ne les répandez pas à tort et à travers même sur l'âge le plus tendre et le plus inconscient. A plus forte raison ménagez les signes de votre mécontentement. La joie, après tout, même gaspillée, est saine et féconde. La tristesse des parents est le deuil des petits.

La joie des parents est comme la grâce de Dieu; elle pénètre le cœur et le dilate : elle éclaire et réchauffe, et tout s'anime sous son regard. Mais la tristesse, à moins d'être l'exact reflet dans la conscience de la mère du mal qui a obscurci la conscience de l'enfant, la tristesse est un scandale pour lui. Que diriez-vous d'une mère qui, voyant par terre son petit enfant tombé par mégarde, le ramasse avec rudesse, et en guise de consolation, lui administre une longue philippique ? D'un père qui, fatigué d'une journée de labeur, impose de sa grosse voix le silence et l'immobilité à un enfant, pour qui c'est vivre de jaser et de courir ? Je ne sais si l'amour de mon sujet ne me porte pas à mon insu à quelque exagération, mais je crois voir, à certains foyers, de pauvres petits habiter sous un ciel brumeux, traversé de temps à autre par un violent orage, et j'en ai pitié, et je les plains, et, au nom de leur développement, au nom de la justice et de la liberté je demande pour eux de la lumière et de l'azur !

Et cependant, l'heureuse répartition de la joie et de la tristesse dans l'atmosphère du foyer, ne suffit pas pour mener à bonne fin l'éducation. Des récompenses et des châtiments d'un ordre moins idéal sont malheureusement nécessaires. Des récompenses je n'ai rien à dire : il n'est pas besoin de les prêcher aujourd'hui : il est aisé de remplir là-dessus tout son devoir. Parlons des châtiments. Il est écrit : celui qui ne sait pas recourir à la verge, n'aime pas son fils. Et vous savez, mesdames, que la sagesse des nations a été longtemps d'accord ici avec la sagesse de Dieu.

Mais faut-il entendre ici au sens matériel la verge de l'Écriture, et recourir bravement aux châtiments corporels, aux coups ? Y a-t-il un moment dans la vie enfantine où les mauvaises tendances se montrent sans que la conscience y voie encore assez clair pour en juger, et sans que la volonté y puisse rien encore pour la réprimer ? Je le crois, et s'il faut infliger une peine sensible, c'est à ce moment-là. Le fouet est pour

l'animal, et je veux bien qu'il y ait un âge où l'animal se cabre dans l'enfant. Mais passé cet âge, — et sauf exception il vient de bonne heure et s'en va de même, peut-être de quatre à cinq ans, — traitez l'enfant en enfant, en être de raison et de cœur, et laissez le fouet et la verge et les coups à la bête qui ne peut pas comprendre d'autre moyen de correction. Élevez alors votre code pénal à la dignité du coupable.

Le plus redoutable écueil des autorités absolues, c'est l'arbitraire. Les vieilles monarchies y ont fait naufrage. Et s'il était vrai, comme on le dit, que la monarchie du foyer est morte aussi, c'est l'arbitraire qui l'aurait tuée ; car je ne crois pas qu'elle ait péri, faute d'avoir gardé la tradition des châtiments corporels.

Le caprice dans le choix des punitions, voilà le danger de l'autorité paternelle. On est la force en face de la faiblesse ; on est le pouvoir toujours le même devant l'indiscipline toujours la même ; on punit aujourd'hui, et demain, il faut punir encore. Si les moyens de transgres-

ser la loi sont nombreux, les moyens de la venger sont peu variés. Et puis les châtiments s'usent d'eux-mêmes. Il n'y a pas de colonies lointaines pour les petits récidivistes de la famille. Et c'est séance tenante, sans forme de procès, qu'il faut juger, condamner et exécuter.

Et quand on a privé les tout petits de leurs jouets, les plus grands d'une partie de plaisir, quand on a infligé aux plus jeunes les tortures d'un Tantale friand devant lequel un dessert perpétuellement servi fuit perpétuellement, quel supplice nouveau voulez-vous inventer? Pour moi, je n'en chercherai pas d'autres.

J'appelle ces punitions-là des punitions artificielles, parce qu'elles n'ont avec la faute commise qu'un rapport factice et arbitraire. Et ne serait-ce pas de là que viendrait leur peu d'efficacité?

Quelle impression peut faire sur l'imagination d'un enfant qui va céder à un penchant de sa nature, toujours accompagné d'un attrait, la

perspective d'un châtiment probable, mais indéfini, variable avec l'humeur des parents ou des maîtres ? D'un côté un plaisir réel, présent ; de l'autre une crainte encore éloignée, et peut-être balancée par l'espoir du pardon toujours possible. Et tout au fond du cœur, car on ne sait pas jusqu'où va la clairvoyance instinctive de ces petits génies de l'indépendance, la conviction de lasser, d'épuiser, de réduire à l'impuissance l'autorité à court d'expédients, à bout d'artifices. Et voici pis encore : à force de faillir d'une part, à force de punir de l'autre, il s'élève entre le pouvoir et l'obéissance, entre le gouvernement et le sujet, entre les parents et les enfants un véritable antagonisme, où surnage à peine, parmi les réconciliations intermittentes, la douce et sainte piété filiale. Et quelle maison malheureuse que celle qui est en train de devenir une maison de correction, divisée contre elle-même, et en proie aux ennemis domestiques, et quels ennemis, vos enfants ! *Inimici hominis domestici ejus.* Et, si l'ordre est

sauvegardé, ne vous reposez pas sur la paix actuelle que vous assurent la sévérité et la constance de la répression. Attendez qu'il ait grandi, cet obéissant que la crainte du châtiment a retenu jusqu'ici ; il va vous quitter : l'heure est venue de faire essai de la liberté. Le voilà loin de la tutelle familiale. Plus rien à craindre. Adieu les chaînes de la peur et les contraintes de la surveillance ! Or, voici les tentations, nouvelles et d'autant plus attrayantes. Où trouvera-t-il la force d'y résister, s'il n'a reçu d'autre éducation que celle des sanctions artificielles ?

Y a-t-il donc, mesdames, des sanctions naturelles, des récompenses et des châtiments qui se distribuent pour ainsi dire tout seuls, qui reviennent par un choc en retour de l'acte à l'agent, de l'effet à la cause, de l'évènement à la conscience ?

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il existe une expérience qui sort des faits, qui à elle seule est une récompense ou un châtiment, partant, une

leçon. Quand l'enfant s'est brûlé le doigt à la flamme, avez-vous besoin de lui interdire de s'approcher du feu ? Pourquoi ne ferait-il pas un semblable apprentissage du bien et du mal par les conséquences heureuses ou malheureuses qui en résultent, du moins toutes les fois que cela est possible, sans danger ? Pourquoi ne pas imiter la nature qui, sans laisser impunie une seule transgression des lois physiques, ne se met pas en peine de punir elle-même et laisse aux choses le soin de se venger ?

Votre enfant vous a offensé, père ou mère ? Quelle est la punition naturelle de cette offense ? Le pain sec, s'il en est encore ? Non, mais votre attitude de père et de mère offensés, attitude qui lui soit à son tour une offense, c'est-à-dire une peine. Il est peu soigneux, dites-vous. Laissez-lui le mal, c'est-à-dire le châtiment de refaire l'ordre où il a mis le désordre. Il est toujours en retard : sortez sans lui. Il est colère : laissez-le seul, abandonné à sa colère, et à son impuis-

sance : il verra que la colère se punit elle-même et ne mène à rien. Il est égoïste et ne rend de services qu'à soi : traitez-le comme il traite les autres. Il est paresseux : mesurez-lui les agréments de la vie sur son travail. Il est indiscipliné : privez-le des avantages et des privilèges que la société procure à ceux qui en subissent la discipline. *Raisonnez-le*, comme on dit, mais seulement après qu'il a pu recevoir et comprendre la leçon des choses offensées.

Ainsi, peu à peu, le devoir lui apparaît, non plus sous l'aspect d'une autorité grincheuse, la menace à la bouche et le doigt levé, mais sous la figure d'une raison supérieure, douce et forte, qui récompense infailliblement la bonne volonté, et infailliblement punit la désobéissance.

Parents chrétiens, faites que cette raison supérieure et divine, il la voie, il la sente, il l'aime en vous ; faites que, vos paroles étant d'accord avec sa jeune expérience, à mesure que l'ordre

éternel de Dieu se découvre à lui, il en aperçoive dans votre conduite à son égard, dans le sourire de votre joie, dans le regard de votre tristesse, en un mot dans le partage des récompenses et des châtiments, la véritable, la vivante, la redoutée personnification.

Plus j'avance dans le plan de la pédagogie de Dieu, plus je reconnais que vous tenez la place de Dieu auprès de vos enfants. Vous êtes les gardiens d'une loi sainte, mais non les gardiens muets d'une loi morte. C'est peu pour vous de la connaître, de la représenter. Vous en êtes les interprètes autorisés, les commentateurs pour le présent et pour l'avenir. La loi que vous révélez au nom de Dieu à vos enfants se montre à eux comme la loi de toute leur vie : c'est une loi prophétique, avec une longue perspective sur l'avenir incertain. A vous de révéler avec la loi ses futures applications ; à vous de prophétiser. Vous n'êtes pas seulement les législateurs et les juges, vous êtes les prophètes de l'enfance.

III

Oui, il faut des prophètes aux petits enfants, comme il en a fallu au peuple de Dieu. Les prophètes de l'ancienne loi furent, vous le savez, mesdames, les voyants, les guetteurs de nuit, les sentinelles avancées de l'avenir. Ils furent, auprès de cette nation d'enfants sans expérience, les inspirés de Dieu, les sublimes pédagogues, les pères et mères, qui écartaient du chemin les pierres d'achoppement, rappelaient à ces hommes de chair et de sang, à ces cœurs de peu de foi et de terrestre idéal, les promesses des hautes destinées, indiquaient le sens des prospérités et des revers, expliquaient le mystère des vues providentielles, et traçaient à l'avance trait pour trait la divine personne du Messie libérateur, l'Homme-Dieu.

Nos petits enfants sont pareils au peuple de la Révélation ; tout ce qui leur arrive au début

de leur voyage dans la vie leur arrive en figure de ce qui sera plus tard la réalité : *omnia in figuris*. Que savent-ils ? Rien. Que peuvent-ils ? Rien. Que veulent-ils ? Quelque chose qu'ils ne connaissent pas. Ils veulent vivre, mais c'est un instinct qui en les poussant à la vie ne leur a pas montré le but de la vie. Écartez-vous un moment, mères, par la pensée de cet être que vous êtes chargées de conduire, et laissez-le, toujours par la pensée, chercher sa voie. Pauvre petit, tremblons pour lui. Il va donc tout seul vers l'inconnu. Tout ce qu'il rencontre est nouveau pour lui. Ce qu'il voit est-il bon, ou méchant ? Faut-il approcher ? Faut-il fuir ? Doit-il poser son pied tremblant sur cette surface brillante et qui remue ? ou sur ce sol qu est ferme, mais si dur ? Sait-il, lui, de la terre ou de l'eau laquelle est faite pour le porter ? Doit-il se fier à cet objet qui lui sourit, et s'écarter d'un autre d'aspect menaçant ? Mais je parle de menaces et de sourires. Sait-il seulement qu'il y a des êtres qu'il faut craindre et

des êtres qu'il peut aimer? Chacun de ses pas est une question de vie ou de mort. Qu'il fasse son expérience! dit-on. Mais ne voyez-vous pas qu'il en peut mourir? Je veux qu'un enfant ne fasse pas tout seul le tour de la demeure paternelle sans jouer son existence. Et ce tableau n'est qu'une pâle copie des dangers mille fois plus nombreux qui attendent l'âme du jeune explorateur.

L'homme en venant au monde se trouve placé en présence du redoutable sphinx qui lui propose l'énigme de la vie en lui disant: Devine, ou tu seras dévoré!

Combien d'enfants seraient dévorés dès leur premier souffle, si Dieu ne leur avait donné pour représenter sa providence les prophètes du foyer!

Et quand je dis prophètes, je ne dis pas seulement que vous êtes là pour faire partager à vos enfants le bénéfice de votre expérience acquise. Je dis que vous êtes inspirés. Dieu, en vous déléguant son autorité, vous délègue aussi ses lu-

mières. Car ce n'est pas assez, pour conduire ces nouveaux venus de l'existence, d'avoir passé soi-même par le chemin qu'ils doivent parcourir. Bien des choses ont changé, le temps, les caractères, les conditions, le milieu et l'inconnu toujours divers qui plane sur toute destinée. Comment tout prévoir au flambeau de la raison même expérimentée d'un père ?

Si je ne me trompe, c'est au cœur de la mère que Dieu a mis principalement le don prophétique, la divination, le pressentiment. Les anciens, plus près que nous de la nature, pensaient que les femmes possédaient cette seconde vue qui leur permet de voir où les hommes ne voient pas encore ou ne voient plus. C'est du cœur féminin surtout qu'il est vrai de dire qu'il a des raisons que la raison ne connaît pas. Est-ce délicatesse d'organisation qui vous rend sensibles aux moindres impressions des choses, moins attentives à raisonner, et plus occupées à sentir ? Toujours est-il, mesdames, que votre instinct vous dirige souvent

mieux et vous mène plus loin que les orgueilleux raisonnements de l'intelligence virile. Vous avez le don des larmes, et les larmes qui brouillent les yeux du corps, éclairent quelquefois, lumineuses qu'elles sont, les yeux de l'âme. Car, ainsi que l'a dit un poète :

Dans la pauvre âme humaine
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Servez-vous, mesdames, de cette divine inspiration dans la première éducation de vos enfants.

Jeunes, ils sont naturellement portés à vous croire sur parole et à s'en fier à vos prophéties. Gardez à leurs yeux ce privilège et pour cela, n'en faites pas un vil et banal usage ; ne le prostituez pas à de vaines et de ridicules prédictions dont l'enfant lui-même ne tardera pas à rire, aux dépens de votre infaillibilité.

Soyez des prophètes de bonheur encore plus que de malheur. Et surtout, au milieu des al-

ternatives de joies et de deuils dont vous leur montrerez que l'avenir est fait, tracez-leur le portrait idéal d'un homme qui sera selon le cœur de Dieu et selon votre cœur, qui sera le messie attendu de votre foyer, qui sortira de votre enfant comme la fleur de la tige, qui sera la consolation de votre vieillesse et votre titre à la récompense du ciel. Soyez les prophètes de celui que vous rêvez, et soyez sûres que, la grâce aidant, il apparaîtra, après le temps accompli, homme et chrétien, pour votre honneur devant Dieu et devant l'humanité.

En attendant, peignez à l'enfant, vous le devez, les dangers qui l'attendent dans la vie. Mettez-le en garde contre les traîtres et les ennemis de toute sorte. Mais, de grâce, n'abusez pas de sa crédulité. Vous ne savez pas de quelle vivacité d'émotion est susceptible cet être tout ingénu, perdu dans la nuit de son ignorance, étranger à toutes choses étrangères pour lui. Rassurez-le plutôt que de l'effrayer. Une porte qui s'ouvre, un mur derrière lequel il se passe

quelque chose, en voilà assez pour le jeter dans une horrible épouvante. Ne jetez pas sur ces inévitables frayeurs je n'ose dire quels impossibles fantômes qui traînent depuis des siècles dans les contes de nourrice. Faux prophètes, malheur à vous! On ne vous croira plus, quand plus tard, pour des malheurs vraisemblables, pour des ennemis réels, vous crierez de toutes vos forces: Sauve-toi, mon enfant, sauve-toi.

Apprenez des prophètes d'Israël l'emploi des figures, des images, des apologues. Il est remarquable que Dieu n'ait pas envoyé à son peuple des philosophes chargés de traités pédants, des théologiens lourds de science. Il a choisi des hommes de grand cœur, d'imagination colorée, d'éloquence hardie ayant le don de faire vivre la morale dans l'intérêt du récit. Et quand l'Homme-Dieu en personne devint à son tour le maître d'école du genre humain, il n'a pas été prendre à l'académie d'Athènes ou sur le Forum romain la profondeur des pensées et la mâle beauté du langage, il a parlé aux

hommes comme à des enfants, en paraboles !

Voilà vos modèles, mesdames, et vous n'avez qu'à suivre les prophètes et le Messie. Reprenez pour votre compte les divins apologues, trop négligés, selon moi, dans l'éducation des enfants. Ajoutez-y les fables, paraboles de morale humaine. Mais prenez garde : ayez soin d'expliquer, et dans notre admirable La Fontaine, prophète lui aussi mais hors de l'idéal, choisissez ce qui peut convenir au jeune âge. Ne craignez pas que la raison tarde à pousser dans ce parterre de la fiction. Je voudrais savoir quelle est la femme distinguée à qui j'emprunte les paroles que voici : « Les enfants, dit-elle, élevés à lire Peau-d'Ane, la Barbe-Bleue et les fables ont plus d'imagination et de vraie raison que tous ces pauvres enfants élevés aujourd'hui à lire de petits traités pédants. » Voyez donc comme ils aiment la poésie. Je n'oserais pas dire que le poète est un enfant, mais je suis sûr que l'enfant est un poète, parce qu'il mêle la vie, sa vie propre, ses désirs, ses pensées, son âme à

tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il touche. Oh ! le gracieux créateur de mots et d'images. La vie déborde de lui, comme d'un vase trop plein, et elle se répand sur ses pas, laissant après lui une traînée de lumière et un parfum de grâce.

N'éteignez pas cette vie ; ne soufflez pas sur cette lumière, sous le prétexte très moderne de lui inspirer de bonne heure l'esprit scientifique. Comme si l'esprit scientifique bien entendu n'était pas aussi un esprit prophétique. Savoir vraiment, c'est prévoir. Et le vrai savant aussi est un prophète, qui, pour avoir saisi le secret de la nature, prédit à coup sûr ce qu'elle fera, par ce qu'elle a fait, et semble lui commander comme Dieu lui-même.

Cet esprit prophétique qui ne meurt jamais et qui demeure le fond de la vie, a un nom. Il s'appelle foi, acte de confiance dans la bonté de Dieu qui assure l'avenir de l'humanité. C'est lui, en dernière analyse, qui est l'âme de toute vérité, l'âme de toute espérance, l'âme de toute vertu.

Nécessaire à la traversée de la vie présente, l'acte de confiance en Dieu, la foi humaine n'est plus suffisante au suprême passage de ce monde-ci dans l'autre. Alors il ne s'agit plus seulement de passer un pont ou un fleuve dont on voit les deux rives. Il faut, alors, arrivé au sommet de la vie comme au sommet d'une montagne, ayant le vide immense et sans fond à ses pieds, et au loin, tout au loin, la lueur incertaine d'un firmament invisible, ouvrir son aile et s'élancer. Oh ! alors, à moi les prophètes ! Donnez-moi les preuves de cette vie future que nulle science ne peut me démontrer. Je redeviens, à l'entrée de cette seconde existence, l'enfant qui veut vivre, mais ne sait pas s'il vivra !

Donnez-moi la foi, la foi surnaturelle que saint Paul définit, la démonstration de l'invisible : *fides argumentum non apparentium.* — Donnez-moi l'espoir aussi que mon âme est faite pour voler à travers ce gouffre et que quelqu'un l'attend là-bas. — *Sperandarum subs-*

tantia rerum. Donnez-moi surtout l'élan du cœur, l'amour filial pour quelqu'un là-haut, qui serait père, qui serait mère : *major autem horum est caritas*. Parlez, parlez, prophètes !

Les prophètes ont parlé, vous le savez, mesdames ; et le plus grand de tous et le dernier, Jésus-Christ, a parlé ; Jésus-Christ est mort, Jésus-Christ est ressuscité, pour nous donner l'assurance de l'éternité. L'Église parle encore tous les jours, et sa voix, et ses sacrements continuent la parole et la grâce du souverain prophète. Mais vous parlez aussi, parents chrétiens. Il vous appartient d'être en même temps que les prophètes de la vie présente, les premiers prophètes de la vie future. Vous qui représentez Dieu-père, Dieu-mère auprès de ces existences précieuses, soyez la loi qui commande, soyez la loi qui punit, soyez la loi qui prophétise, pour la terre, mais ne vous en tenez pas là. Pendant que vous les avez dans vos bras, tandis que vous leur montrez la route, tandis que vous les conduisez comme par la main,

poussez plus loin que l'horizon terrestre : montrez-leur, par delà, la paternité de Dieu qui vous les a donnés et qui vous demandera compte de la vôtre. Jetez-vous avec eux dans les bras du « Père qui est aux cieux ». C'est de lui, toujours Père, que vous attendrez la grâce qui fait les législateurs, les juges, les prophètes du foyer ; et c'est en lui qu'un jour, pères, mères et enfants, tous fils devant l'éternel Père, vous irez jouir du bonheur suprême, objet de l'éducation divine et humaine qui est la Révélation.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

ÉDUCATION ET VOCATION

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam quam Filius hominis dabit vobis.

Travaillez pour une nourriture qui n'est pas d'un jour, mais qui donne la vie éternelle et que vous apportera le Fils de l'homme.

S. Jean, vi, 27.

Mesdames,

Les Juifs, que le Sauveur avait nourris à la journée de la multiplication des pains, avaient pris goût à la parole d'un prédicateur qui pourvoyait aux repas de son famélique audi-

toire, et ils allaient à sa suite, attendant un nouveau miracle de sa bonté toute-puissante. Mais lui, qui voyait le fond charnel de leurs cœurs, se retourna pour leur dire : Allez travailler pour gagner une nourriture qui ne fait pas vivre un jour, mais toute l'éternité : et c'est la nourriture que vous apportera le Fils de l'homme : *Operamini cibum non qui perit sed qui permanet in vitam æternam quam filius hominis dabit vobis.*

Il vous plairait sans doute, à vous aussi, mesdames, qui cherchez sur les pas de Notre-Seigneur le meilleur système d'éducation, le vrai viatique de vos enfants, que le miracle s'accomplît encore en leur faveur, et que la Providence les fît asseoir tous les jours sur l'herbe et la mousse au banquet d'une existence toute préparée, sans qu'il vous en coûtât autre chose que de les servir et de rendre grâces. S'il en est ainsi, ou à peu près, quant à la nourriture des corps, bien que celle-là aussi soit le fruit du travail, il n'en va pas de même de la

nourriture des âmes, qui est proprement l'éducation. C'est ici, mesdames, c'est ici que l'éducateur divin se retourne vers votre insouciance pour vous crier : « La vie corporelle s'entretient au jour le jour, et le pain quotidien y peut suffire : ne vous en inquiétez pas. Le Père céleste qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, saura bien ne pas laisser les vôtres au besoin. Mais il y a en eux une vie plus précieuse qu'il vous faut entretenir, c'est la vie éternelle qui, commencée avec le baptême, se consommera dans le Ciel. Travaillez à leur donner le viatique de l'éternité. »

C'est donc pour sa vocation au Ciel qu'il faut élever l'enfant. On dit souvent d'un enfant qu'il a besoin d'être *formé* : il y a donc une forme idéale vers laquelle tend l'éducation, et cette forme est conçue par l'éducateur, et c'est elle qu'il doit avoir devant les yeux comme un modèle à reproduire. C'est elle qui détermine les procédés, les règles dont il se sert pour amener son élève à sa pleine formation. Où prend-il

cet idéal qu'il s'agit de réaliser ? Dans l'enfant, sans doute, non dans l'enfant tel qu'il est, mais dans l'enfant tel qu'il doit être un jour, le jour où l'éducateur aura fini sa mission, le jour où l'ébauche sera achevée, où l'homme sera formé.

L'éducation regarde en avant, vers l'avenir, vers un but. Et ce but et cet avenir la dominent comme l'édifice qu'il porte dans sa tête domine l'architecte et dirige le crayon dans sa main.

Et cette idée dominante de l'éducation, c'est la destinée, la vocation de l'enfant. Telle sera donc la vocation, telle l'éducation. Et cela revient à se demander : pour qui faut-il élever les enfants ? Les uns disent : Elevez-les pour la terre ; c'est sur la terre qu'est leur destinée. Les autres : Elevez-les pour le Ciel ; c'est au Ciel qu'est leur vocation. D'autres : Elevez-les pour les élever, sans autre pensée que de les rendre capables d'une destinée qu'ils se tailleront eux-mêmes dans la vie.

Je viens vous dire, mesdames, avec le Sauveur : C'est pour le Ciel que vous devez former

vos enfants ; c'est leur vocation éternelle qui commande leur éducation.

Quelle est la vocation ou la destinée de tout homme venant au monde ?

Est-ce un être de hasard qu'une puissance créatrice a laissé tomber assez à l'étourdie entre des mains quelconques pour être mené à l'aventure ? Alors, l'éducation est une affaire de hasard, elle aussi. Il ne s'agit plus que d'élever l'enfant au jour le jour, comme on le nourrit, en se conformant au plan tout indiqué par la nature ou par la coutume, de même que vous suivez, mesdames, dans un travail de broderie le canevas qui conduit votre aiguille et vos doigts, et laisse libre votre pensée. Mais, grâce à Dieu, il a cet enfant, sans en rien savoir, il a sa destinée, et sa destinée est l'immortalité. Dieu ne l'a pas fait pour vivre un jour comme ces éphémères qui se jouent dans les rayons d'un soleil et meurent avec lui. Dieu l'a créé pour vivre éternellement. Mères chrétiennes, vous le croyez par le cœur autant que par la

foi : l'âme qui fait sourdre en ce berceau ce petit filet d'existence est une source de vie qui jaillira jusque dans l'éternité. Le cristal si frêle qui le contient peut, hélas ! se briser entre vos mains, pourtant si doucement maternelles, mais ne pleurez pas ; plus durable qu'un parfum, le vie qui s'en échappe s'est envolée dans le Ciel où Dieu l'appelait, dans le Ciel, but de la vie, dans le Ciel, où s'accomplit sa vocation. Je vous parlais, au début de ces conférences, du mystère qui plane sur les berceaux ; la foi nous l'éclaircit. L'enfant qui vous vient de Dieu doit retourner à Dieu. Dieu vous le prête pour un temps, à charge pour vous de l'élever jusqu'à Dieu.

Je ne sais, après cela, ce qui doit vous étonner davantage, ou la grandeur de votre mission, ou la dignité de celui qui en fait l'objet. Parents qui représentez Dieu lui-même, vous le représentez dans sa féconde puissance, dans son amour créateur ; vous faites plus encore : vous continuez l'œuvre commencée par lui ;

vous entrez dans sa pensée et dans son dessein ; vous développez la divine ébauche ; vous réalisez l'idée divine. Educateurs, vous êtes les continuateurs de Dieu. Devez-vous en prendre peur et vous troubler en mettant la main à l'ouvrage ? Non, mesdames, cette grandeur est une force, cette mission est une assurance ; Dieu n'impose pas le devoir sans la grâce de l'accomplir. Je tremblerais plutôt pour les mères qui n'auraient pas une assez haute idée de leur fonction, pour les mères qui ne verraient leur enfant qu'avec les yeux de la chair et de l'amour, si beau, si grand que cela soit de contempler et de faire grandir un être qui est la fleur de votre sang et le fruit de vos entrailles ; pour les mères enfin qui mettraient toute leur fierté dans l'honneur, si légitime qu'il soit, d'élever un homme pour l'humanité. Je ne crains pas pour les autres, pour celles qui croient n'avoir rien fait que par Dieu et pour Dieu, et qui retrouvent dans ce sentiment de foi le cri sublime de la mère du genre humain,

mettant au monde son premier-né : *Possedi hominem per Deum :* Dieu m'a donné un fils et je le donne à Dieu !

Et si votre dignité est sublime, mesdames, que dire de la dignité de l'enfant ? Si Dieu vous fait si grandes à cause de lui, qu'il est grand par lui-même ce petit être ! Il est sorti de Dieu, mais pour rentrer en Dieu. Il porte en lui sa destinée, et c'est sa destinée qui est sa grandeur. Je ne vous dirai pas : « Amour à l'enfant, mais honneur à l'enfant à cause de Dieu qui l'a créé pour lui. Respect à l'enfant à cause de sa vocation. »

Je sais bien qu'il faut aimer pour élever, et j'aurai l'occasion d'y revenir, mais je sais aussi qu'il faut respecter ce qu'on élève. Et qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'il faut regarder dans l'éducation autre chose que l'éducation même ; et dans celui qui en est le sujet un autre que lui-même. Ah ! si l'on arrête ses yeux et sa pensée sur cette faiblesse qui vous décourage, sur cette ignorance qui vous arrête, sur cette

rébellion qui vous entrave, comment ne pas manquer trop souvent à la dignité de l'enfant, en manquant aussi à la sienne propre ? Qu'est-ce qu'un enfant, au regard du moraliste qui le saisit pour ainsi dire au vol, sans pénétrer le secret de sa destinée ? Je n'en finirais pas si je voulais vous rapporter tout le mal qu'on a dit des enfants ; et quant au bien qu'on en a dit, peut-être n'est-il pas plus fondé en raison que le mal, et n'est-il pas mieux en rapport avec la dignité de sa nature. Gentillesses ou malices d'enfant, ce n'est point par là que je veux le voir, l'admirer, le respecter. On se fatigue de ses gentillesses, on souffre de ses malices, et il est des gens qui préfèrent sous ce double rapport les petits chats aux petits enfants. Eh ! sans doute que l'on s'amuse en passant des grâces enfantines, que la mère y goûte une joie contemplative ; mais ce n'est pas en jouant avec l'enfant qu'on l'élève, c'est à force de respect, à force de sérieux, qu'on imprime en lui le sérieux et le respect commandés par sa vocation.

Votre tâche est facile heureusement à vous, mesdames, qui êtes des mères de foi catholique, c'est-à-dire de religieux respect pour l'âme de vos enfants. A peine ont-ils passé dans vos bras dès leur arrivée au monde que vous avez hâte de les voir lavés de la tache originelle ; et vite au baptême ! d'où ils vous reviennent régénérés dans la grâce, frères de Jésus-Christ et véritablement fils de Dieu. N'est-ce pas avec un sentiment de respect que vous les recevez au retour, et le baiser que vous imprimez sur leur front, qui doit porter la couronne des élus, ne doit-il pas avoir pour vos lèvres émues la mystique saveur de celui que le vieux père du jeune Origène déposait pieusement sur la poitrine de son fils ? Dieu était là, il le savait, et vous le savez aussi, mesdames, Dieu est là, et c'est son Esprit qui anime comme une seconde âme ces membres si chers. Dites-lui, si vous le voulez, à ce petit enfant Dieu : « Je t'adore ! » On peut bien vous le permettre à ce point de vue.

Il grandit, et la grâce avec lui. La prière lui

est naturelle et ses petites mains semblent faites pour être jointes devant les anges qui accompagnent sa prière. Les premiers noms qui forment ses lèvres à la douceur du langage sont, en même temps que les vôtres, celui de Jésus, ceux de Marie, de Joseph, une céleste famille dont il est aussi.

Heureux âge, s'il pouvait durer ! Mais voici l'âge de la raison. C'est l'âge des défauts qui, pareils aux mauvaises herbes, lèvent avant le bon grain.

C'est l'âge où l'enfance devient moins aimable, où la naïve piété des premières années s'effeuille comme une fleur flétrie, où l'ange dépouille ses ailes pour être l'enfant sans idéal, sans autre vie que celle du corps. Qu'il est difficile alors de voir en lui ce qu'il se montrait la veille encore, le familier du paradis !

Vous avez vu cet enfant se pencher sur l'eau mouvante d'un ruisseau, et ne pas pouvoir reconnaître son image troublée par le trouble de l'eau. Il en est de même de celui que votre foi

vous faisait voir pur, beau, radieux d'un rayon du ciel : le flot de ses huit ans qui le porte en ce moment est trop agité, et votre chérubin n'est plus qu'une forme confuse qui flotte au gré du courant.

Cette crise de la septième ou de la huitième année vous déroute : cet enfant n'est plus lui-même ; s'il a plus de raison, il s'en sert pour avoir plus de raisonnements, et partant d'indépendance ; s'il est par moments plus affectueux, par moments aussi il est plus indifférent ; si déjà chez lui l'obéissance a plus de mérite, combien plus intolérable est la désobéissance ! S'il a plus de volonté, sa volonté ne sait encore où se fixer, et elle tourne à toutes les sautes de vent de sa sensibilité toujours si vive et si changeante.

Cette âme est un chaos d'où sortent des colères subites, des silences inexpliqués, des bouffées d'orgueilleuse révolte, des appels d'humble tendresse. Quel est l'esprit d'en haut, quel est le souffle divin qui passera là-dessus

pour y remettre l'ordre, la paix, l'harmonie et la beauté?

Vous avez vu déchirée par les mains rageuses de vos tout petits une image quelconque, portrait ou tableau, qui les avait d'abord amusés. Et vous, doucement grondeuse, en recueillant les morceaux, en les rapprochant minutieusement, vous avez reconstitué l'image.

Dites-moi, ne voudriez-vous pas faire quelque chose de semblable pour réaliser, avec les traits informes que vous offre la nature, l'idéal que vous avez entrevu? Oui, sans doute ; et donc ne méprisez pas, ne dédaignez pas ce qui est la matière d'un chef-d'œuvre. Mais travaillez cette fois, avec Dieu lui-même, à sauver le travail de Dieu.

Je n'ai pas besoin de vous dire, à vous, mesdames, comment vous ferez l'œuvre de Dieu ; c'est par la grâce, la grâce de la prière, devenue pour l'enfant non plus un doux ramage d'oiseau, non plus un refrain à bercer son âme pour la transporter au pays des anges, mais la

parole articulée et vivante de l'homme à son Créateur ; la grâce des sacrements qui entretient la vie de l'âme, la conserve, la guérit, et l'accroît sans cesse. L'éducation par la grâce, voilà, je le sais, l'éducation qui règne au foyer de toutes les familles chrétiennes, et je ferais injure à votre foi d'y insister davantage.

Permettez-moi seulement de réclamer encore ici le respect de l'enfant livré à la grâce. La grâce, c'est l'Esprit de Dieu qui travaille dans l'âme enfantine, dans l'âme adolescente, dans l'âme adulte, dans l'âme humaine enfin, à quelque âge qu'on la prenne. Respect à la grâce, mesdames. Oh ! je sais bien que vous en estimez le prix, que vous en appréciez les effets, que vous lui abandonnez les volontés de vos enfants.

Avez-vous regardé à l'œuvre cette grâce divine dont vous sentez si bien toute la force éducative ?

Elle n'opère pas chez les enfants par coups de foudre ; elle n'entraîne pas ces petits sur le chemin de Damas ; elle va doucement, posé-

ment, n'avance que peu à peu, ne se rebute pas, prête à recommencer sans cesse. En un mot la grâce est patiente. Et patients, le sommes-nous dans l'éducation ? Je ne parle pas de ces mouvements de vivacité qui sont fugitifs et ne troublent pas le fond de l'âme. Mais cette agitation de l'esprit qui s'inquiète devant l'inutilité de quelques procédés, de quelques corrections, de quelques prières même et même de quelques confessions ! Mais ce découragement devant les progrès de l'âge qui ne suivent pas les progrès de la piété et de la sagesse ! Mais ce désir mal réglé de transformer d'un seul coup une nature rebelle, une intelligence paresseuse, une volonté indisciplinée, des passions qui lèvent la tête, tout cela c'est impatience, et tout cela est manque de respect à la grâce qui est la patience même. Avec quelle respectueuse longanimité Dieu ne nous traite-t-il pas ? On dirait qu'au lieu de nous conduire, il nous attend. Mais, mon Dieu, pressez-nous davantage puisque vous le pouvez sans nous faire violence. Quand

vous devriez nous traîner un peu, faites-nous marcher plus vite.

— Non, madame, Dieu n'est pas un père agité, une mère nerveuse ; il sait attendre parce qu'il sait où il mène. Lui, qui s'est comparé à une nourrice, me pardonnera de le comparer à celle qui conduit des enfants à travers la campagne ; elle ne les retient pas par la main, elle leur laisse quelque liberté ; ils vont, ils viennent, ils retournent sur leurs pas, ils s'arrêtent pour cueillir une fleur ; l'un tombe sur l'herbe : elle court à lui, le relève, et comme il veut encore marcher seul, elle cède. Un autre va de l'avant et risque de s'égarer. Elle a l'œil sur lui, mais ne le rappelle pas sitôt.

Pourquoi donc, ô mère qui êtes si tendrement intelligente sur la liberté des ébats nécessaires au développement du corps, l'êtes-vous moins sur la liberté d'action que réclame le progrès de l'âme ? Car le respect de la grâce nous ramène au respect de la liberté de l'enfant.

Cependant, de même que la grâce semble

quelquefois forcer la nature, les parents peuvent, quand il le faut, prêter à la grâce le coup de main nécessaire à son action.

C'est l'âge où le jeune homme va sortir de l'enfant ; les occasions dangereuses le sollicitent ; attrait redoutable qui le captive et l'entraîne ! Si vous ne le sauvez, il est perdu. Ni vos prières, ni les siennes peut-être, ni les sacrements même n'y peuvent rien : il est écrit que celui qui aime le danger y périra ! Laissez donc tomber votre enfant dans les flammes, et jetez-vous à genoux et demandez un miracle ! Le miracle ne se fera pas. Commencez par empêcher l'enfant de tomber dans les flammes. Il y a pour son âme aussi des flammes d'où vous ne la retirerez pas saine et sauve : à tout prix il faut l'empêcher de s'y jeter. Avez-vous autorité pour cela ? Oui, vous avez pour cela, parents chrétiens, plus d'autorité que le prêtre. Le prêtre dit : « Mon enfant, il y a péril de ce côté, n'y allez pas. » Vous, mesdames, vous avez le droit de dire : « — Le danger est là, tu n'iras pas ! Mais

le danger n'est pas si grand et je saurai, avec la grâce de Dieu, m'en préserver. — Tu n'iras pas. — Mais je ne veux pas offenser Dieu ni perdre mon âme. — Tu n'iras pas. — Eh ! que faites-vous de ma liberté et du respect qui lui est dû ? — Tu n'iras pas. »

Voilà votre pouvoir, et voilà votre devoir. Du devoir qui vous incombe de mener l'enfant au bout de sa vocation, jusqu'à son salut éternel, découle pour vous le pouvoir de faire violence à sa liberté. J'ai lu dans un livre trop oublié aujourd'hui, le *Télémaque*, écrit par ce doux et profond génie auquel il faut toujours revenir en matière d'éducation, une scène qui met en action cette loi suprême, que le salut éternel justifie tout.

Le fils d'Ulysse est attaché au rivage de l'île de Calypso par une passion tyrannique qui lui fait oublier son père, son Ithaque, sa gloire et le but de son odyssée. Mentor, qui est la sagesse faite homme, perd son éloquence et sa tendresse à lui rappeler son devoir. Que faire pour sauver

le jeune homme ? Le voilà sur un rocher dont le pied est baigné par la vague : le vaisseau préparé pour le départ est à quelque distance, prêt à mettre à la voile. Allons, il faut en finir : et tout à coup Mentor de jeter violemment Télémaque à la mer, et de s'y précipiter avec lui. — Par cet attentat à la liberté de son fils, il la lui rendait pleine et entière. C'est la vocation céleste qui justifie les coups d'état dans le gouvernement des enfants.

II

C'est saint Bernard, je crois, qui avait coutume, à propos des événements journaliers et des résolutions à prendre, de se poser cette question : « Qu'en faut-il penser au regard de l'éternité ? » Cette maxime d'un saint devrait être la maxime de toute mère chrétienne dès les premières années de l'éducation dans la famille. Mais je vois paraître un autre point de

vue que j'ai écarté jusqu'ici, le point de vue de la terre et de la vocation temporelle. Quel cas en faut-il faire, et doit-on le subordonner au point de vue du ciel, à la vocation éternelle?

Tout en nous créant pour le ciel, la Providence nous a soumis à l'épreuve d'un passage sur la terre, que nous appelons un établissement. Passage ou non, il faut y songer et nous y songeons en effet, souvent même bien avant l'heure. Qui ne connaît les rêves que forme auprès d'un berceau l'heureuse mère qui avec la même chanson berce le sommeil de son futur grand homme et les espérances de son orgueil maternel ? Que de parents n'attendent pas toujours que l'enfant marche seul pour lui ouvrir en imagination devant ses pas ce qu'ils nomment déjà une carrière !

Rêverie bien innocente sans doute, mais qui a son danger : c'est de rétrécir l'horizon et de faire perdre de vue la principale destinée de l'homme. Même au regard du temps, même au regard de la société, que vous demande-t-on,

pères et mères ? Un homme d'abord. Quand elle aura des hommes, la société saura bien leur trouver un emploi. Faire un homme, c'est le but de toute éducation digne de ce nom. Et quand on vous demande ce que fera tel de vos enfants, votre réponse suppose toujours qu'avant d'exercer une profession particulière, il exercera toujours celle d'honnête homme, et sous cette expression populaire un peu vague se trouve précisément l'idée qu'en venant au monde l'homme a dans le monde une première vocation à suivre, à remplir : c'est la vocation d'homme. C'est donc à celle-là que vous devez le préparer tout d'abord.

Et comment ? Où prendre le modèle ? Où le chercher ? A quelle hauteur se faut-il placer ? Faut-il descendre des cieux où nous étions tout à l'heure et quitter le point de vue de l'éternité pour nous mettre au point de vue du temps ?

Nous voulions un élu du ciel : nous ne demandons plus qu'un citoyen de la terre. Ce qui convenait à l'un ne convient plus sans doute à

l'autre. Autre but, autre chemin ; autre vocation, autre éducation ?

Non, mesdames, et votre foi vous l'a dit avant mon discours, il n'y a pas deux éducations, une pour faire un chrétien, une pour faire un homme, mais une seule pour les deux.

On cherche un modèle. J'en connais un, qui vient du ciel précisément, qui s'est fait petit enfant, qui a emprunté toutes les faiblesses de l'humanité, toutes ses misères, au péché près, pour mieux montrer par contraste toutes ses grandeurs et toutes ses vertus, qui a vécu d'une vie semblable à la nôtre, qui a été l'homme idéal et en même temps l'homme réel, qui a représenté tous les hommes dans sa personne, les a tous embrassés dans sa pensée, tous enveloppés dans son amour, tous rachetés dans sa mort, tous ressuscités dans sa résurrection ; cet homme, c'est Jésus-Christ : *Ecce homo, ecce homo !*

Voulez-vous élever un enfant jusqu'à l'homme ? élevez-le jusqu'à celui-là ! *In mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (Eph., IV, 13.)

Nous n'en connaissons pas d'autre, nous, croyants et catholiques. Mais il paraît que nous n'avons pas la vraie notion de l'humanité. On travaille aujourd'hui à faire des hommes qui ne soient pas des chétiens, c'est-à-dire des hommes du Christ : *Christiani !*

Un homme, cela est aujourd'hui un composé de morale humaine, de devoirs humains, de pensées humaines, en un mot un fruit d'humaine éducation. Inutile d'aller chercher dans le ciel, et dans je ne sais quelle céleste vocation, une étincelle divine pour animer la statue.

Erreur, mesdames, que j'aurais plaisir à réfuter devant ceux qui croient pouvoir se passer de divin pour faire de l'humain, et ne savent pas que le temporel est fait de l'éternel, parce que l'homme est créé de Dieu et pour Dieu.

En vérité, ils sont plus logiques ceux qui disent à l'enfant : « Va, suis ton instinct ; tu n'es qu'un parvenu dans la hiérarchie animale, mais tu ne ne diffères pas sensiblement de tes anciens compagnons d'animalité ; tu meurs

comme eux. Profite seulement de ta supériorité pour jouir plus qu'eux. Mais pas plus qu'eux ne regarde au delà de la mort, au delà de l'heure présente, au delà de la minute qui s'appelle plaisir ou douleur ! »

Mais quand on croit à l'homme différent par essence de la bête, quand on croit à un esprit qui saisit le vrai immuable dans les apparences changeantes, à une volonté qui aspire au bien catégorique parmi les multiples objets qui la sollicitent, à un amour qui dégage le beau idéal des formes sensibles, quand on croit à l'homme enfin, il faut, pour le concevoir et pour le réaliser, prendre mesure sur l'éternité.

Quoi ! vous prétendez vous passer de Dieu pour faire un être pensant ? Je vous défie d'enfermer cette pensée dans les limites de la durée et de l'espace. Ne saurait-il dire, votre élève, que cette simple phrase : « Je suis », il vous échappe, il dépasse votre point de vue. Je vous accorde que quand il dit : « Je », il exprime un

être borné temporaire et actuel ; mais quand il dit : « Je suis », il affirme de son moi quelque chose qui n'a point de bornes, qui n'a point de date, qui n'a pas de lieu : l'idée éternelle, adéquate à Dieu seul, l'être ! « Je suis », laissez-moi ces deux petits mots, et d'un enfant je vous fais un homme capable de l'éternité

Quoi ! vous prétendez vous passer de Dieu, et vous nous promettez un être de volonté, et de volonté réglée par le devoir ? Je vous défie de nommer le devoir à l'enfant sans le jeter par ce seul mot hors du cadre étroit de la famille, de la société, de l'humanité même. Vous avez, pour calculer les distances et compter vos pas sur la terre, créé l'unité de mesure, le mètre, et pour la soustraire au caprice et aux variations, vous l'avez prise à même l'immensité du globe terrestre. Mais l'unité morale, la mesure du bien et du mal, où la prenez-vous ? La règle veut être universelle : il faut que l'enfant à qui vous la proposez ne puisse pas vous dire, avec cette profondeur d'instinct qui est, pour moi,

la vraie révélation de Dieu en lui : « Vous m'imposez ce qui n'est pas imposé à tous. » Vous l'entendez ; il conçoit le devoir éternel, immuable, sans acception de personne, le même sous tous les méridiens, le même dans tous les siècles : le devoir, la dette de tout le monde et de tous les temps ; le devoir, la traite que de toute éternité Dieu a tirée de tous les hommes qui viendront en ce monde, et que tous les hommes doivent payer à l'échéance !

Vous voyez donc bien qu'élever un homme, c'est le mettre au point de vue de l'éternité, au point de vue chétien.

Mais j'arrive enfin à la vocation particulière, c'est-à-dire à la destinée temporelle de chaque homme en sa qualité de membre de la société. L'enfant n'appartient pas seulement au ciel comme élu, à l'humanité comme homme ; il appartient à une patrie comme citoyen, à un corps social comme organe ayant sa fonction propre et individuelle.

Ce n'est pas, j'imagine, dans le ciel que nous

irons chercher la clef du mystère qui nous cache encore la vocation de l'enfant que nous élevons. Il est temps de descendre des hauteurs de l'éternité et d'abaisser les yeux vers la terre, vers le monde où s'exercera l'activité à laquelle il s'agit de trouver un emploi. A force de regarder l'étoile de la destinée céleste, nous mériterions le sort de l'astrologue qui pensait lire au-dessus de sa tête. Cherchons la vocation où elle est, ici-bas. Cherchons donc : je veux bien laisser pour un moment le point de vue de l'éternité.

Je m'arrête sur deux considérations : les carrières qui se présentent au choix, et les aptitudes de celui qui veut en choisir une. Il semble que le problème est très simple ; telle profession répondant infailliblement à tels goûts, voilà, mon enfant, la vocation cherchée.

Jetons un coup d'œil sur les occupations des hommes. La liste des métiers est longue, mais on peut la parcourir, soit en feuilletant au doigt les pages d'un annuaire, soit même

en suivant les rues d'une grande ville telle que la vôtre. Si c'est là connaître les fonctions sociales, il sera facile de promener le jeune homme à travers la cité, en lui disant : « Regarde et choisis. » N'est-ce pas à peu près ce qui se passe, et n'est-ce pas pour cela que le jeune homme s'arrête à de si malheureux choix ?

Regardons d'un peu plus haut, ne fût-ce que de la côte voisine. Qu'est-ce qu'une grande ville, qu'un pays tout entier, au point de vue des professions ? C'est un immense atelier, dont les ouvriers travaillent séparément, mais pour un même but : chacun a l'air de ne penser qu'à son ouvrage, qu'à son profit, mais la division du travail n'est qu'apparente ; tous sont menés par un bien général, auquel est lié le bien de chacun : c'est le bien social auquel ils concourent tous, en travaillant chacun pour soi. Tel est l'effet de l'organisation des sociétés modernes : la solidarité des efforts dans l'apparente rivalité des fonctions. Donc, consi-

dérer les professions isolément, sur la plaque dorée des maisons de commerce, ou sur l'enseigne éclatante des boutiques, c'est pousser un peu trop loin la méthode naïve de l'enfant, qui ne jugeant qu'avec les yeux, rencontre à chaque pas une vocation, et, par suite, en change à chaque pas : général après une revue, prêtre à la messe, et une fois par an archevêque et cardinal.

C'est dans leurs rapports entre elles, et dans leurs rapports avec les conditions générales de l'existence, qu'il faut envisager les professions. Si elles se tiennent, elles s'entr'aident, mais quelquefois aussi elles se gênent, elles s'encombrent, suivant le mot à la mode. Si elles sont trop sur un point donné, sachez-le, afin de ne pas ajouter à l'encombrement. Nuire au bien public, c'est nuire à soi-même; de sorte que la valeur individuelle d'une carrière est subordonnée, avant toute autre considération, à sa valeur sociale, dans un moment donné. C'est déjà, si je ne me trompe,

un point de vue assez élevé ; et nous voilà loin de l'idée qu'une vocation, même terrestre, se ramasse à terre.

Et maintenant l'enfant ou le jeune homme avec ses goûts, ses préférences, ses aptitudes, ses talents, ses dispositions naturelles ou acquises, voilà sans doute le second terme de l'équation, et il est, ce me semble, facile à établir. Oui, si ses goûts sont exclusifs, ce qui est rare; oui, si ses aptitudes se réduisent à une, ce qui est encore plus rare; oui, si ses talents répondent à ses préférences, ce qui n'arrive pas toujours. Plus même son éducation d'homme a été parfaite, plus il est propre à divers états, et plus le choix est difficile. Elevons-nous plus haut, jusqu'au caractère. Il y a dans les professions, et surtout dans celles qui vous regardent, vous et vos enfants, autre chose que la profession : il y a un esprit, qui est l'âme de la profession. On sait ce qu'on entend par l'esprit de corps ; chacun des membres en est animé, et s'il n'y a plus de règle-

ments qui interdisent à tout venant l'entrée d'une corporation, c'est déjà une sorte d'exclusion que de n'en avoir pas l'esprit, et comme le caractère. Encore une considération qui nous élève au-dessus des calculs ordinaires : nous montons peu à peu. Suivez-moi encore, de grâce, mesdames, jusqu'où j'en veux venir.

Votre fils a sa personnalité morale, mélange de qualités et de défauts, de force et de faiblesse ; quelle qu'elle soit, elle a ses endroits vulnérables, et malheur à elle, si la carrière où elle se dirige l'expose à être attaquée par ces endroits-là ! La conscience avertit les enfants comme aussi les parents ; mais écoute-t-on la conscience quand il s'agit de se faire une position sociale ? Est-ce que le salut éternel serait lié par hasard à ce métier terrestre, qui de sa nature n'est pas un métier de perdition ? Est-ce qu'il n'est pas déjà trop difficile de trouver sa place dans l'atelier universel, pour se préoccuper encore d'une question de conscience, d'une question de péché, d'une question

de salut ? Est-ce que, vraiment, si ce jeune homme veut courir la carrière militaire, je dois me mettre en peine de savoir s'il est assez trempé d'énergie, d'ardeur au travail, de sentiment du devoir, pour traverser intact la tentation de l'oisiveté et les autres ? Et si cette question suprême de l'aptitude de conscience est souvent malaisée à résoudre, est-ce que, en revanche, à côté et au-dessus des préparations si laborieuses de l'école et des examens, devront encore se placer dans l'estime des parents, et dans l'intérêt de tous, la préparation morale, l'exercice des vertus particulières à la vocation ? Poser ces questions devant cet auditoire, c'est les résoudre.

Nous voilà loin, mesdames, des petites considérations qui font de certaines vocations une sorte de loterie. Nous sommes en pleine conscience, et nous ne pouvons pas monter plus haut. De nouveau, nous sommes replacés au point de vue de l'éternité, rien qu'en nous plaçant au point de vue du salut. Et c'est tou-

jours la vocation à Dieu qui, en dominant la vocation à l'homme, domine encore la vocation particulière de l'homme à une fonction sociale.

Le ciel, en haut, et sa place au ciel marquée ; la terre, en bas, et un état qui doit le conduire sûrement au ciel; et, pour l'aider à passer dans l'un en attendant l'autre, des aptitudes naturelles dont Dieu sait le compte et l'emploi, et puis des grâces pour suppléer à ce qui manque à la nature, d'abord la grâce d'une bonne éducation, et la grâce d'un état, et les grâces de cet état, qui suivent la première, et toutes se réunissant, s'associant, se rattachant à la grâce initiale de la prédestination : voilà, mesdames, la carrière tracée à l'avance de votre enfant depuis son arrivée au monde, jusqu'à sa rentrée dans le sein de Dieu d'où il sortit.

Il y a donc, de par la Providence divine pour chaque homme et sa destinée ici-bas, une prédestination subordonnée à la prédestination éternelle. En langage de foi, la vocation est

un appel de Dieu. Le tout est de le bien entendre. Quand le jeune Samuel eût été réveillé trois fois par la voix du Seigneur, il comprit enfin que celui qui l'appelait n'était pas le grand-prêtre Héli, mais le Seigneur lui-même, et il s'écria : « Parlez, mon Dieu, parlez; votre serviteur écoute... »

Vous seriez trop heureuses, mesdames, si vos enfants se réveillaient une nuit à l'appel de Dieu leur indiquant leur vocation. Il leur parle pourtant dans le sommeil de leur insouciance, et ils répondent à leur manière en manifestant les instinctives préférences de leur naturel. Il leur parle dans les objets qui les entourent, dans le monde où ils vivent, dans la famille où ils grandissent, dans le rang social où ils sont placés, dans les occasions que sa Providence dispose, dans des rencontres qui décident d'une vocation en traversant l'âme d'un éclair rapide. Il leur parle, et ils écoutent; mais, comme le jeune Samuel, c'est à vous, parents chrétiens, à vous, leurs mères, qu'ils vont

s'adresser en vous disant : « Qui m'appelle, et que faut-il que je fasse ? » Ah ! c'est à vous surtout, mères chrétiennes, à vous d'écouter vos enfants, et d'écouter le Dieu qui les prédestine à leur vocation.

Ecoutez bien l'appel de leurs aptitudes, de leur caractère, de leur conscience : écoutez Dieu parler en eux, et ne vous interposez pas, vous, vos préférences, vos goûts, vos rêves, entre eux et Dieu... Ne vous opposez pas surtout à l'appel entendu de la grâce... Si la grâce d'une vocation sacerdotale souffle sur un fils, si la grâce d'une vocation religieuse souffle sur une fille, ne consultez pas votre joie ou votre chagrin : votre chagrin et votre joie n'y feront rien. Laissez souffler la grâce, et comme Marie, l'humble servante, dites l'*Angelus* de la soumission. Dieu ne peut pas soumettre à votre approbation les secrets des prédestinations divines. Quand il appelle, il sait pourquoi ; quand il refuse, il sait pourquoi aussi. Ce qu'il vous demande, c'est de lui tenir des âmes prêtes à

l'entendre, prêtes à recevoir l'attrait... Elevez-les vers le ciel, le plus haut que vous pourrez ; regardez vers leur vocation céleste, et réglez sur elle leur éducation : Dieu se charge de leur trouver en retour une vocation terrestre qui sera, pour eux et pour vous, l'honneur ici-bas, le salut au ciel.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'ÉDUCATION EST UNE RÉDEMPTION

Est Pater meus qui glorificat me.
C'est mon Père qui me glorifie.
S. Jean, viii, v, 54.

Mesdames,

Quand le Fils de Dieu se donne le témoignage devant les Juifs d'être sans péché et de dire la vérité, il a soin d'ajouter qu'il ne cherche pas sa propre gloire, que sa gloire n'est rien, et que d'ailleurs il a son Père qui se charge de le glorifier. *Est Pater meus qui glorificat me.* C'est le Père qui l'a envoyé ; c'est au nom du Père qu'il fait ses œuvres, et l'œuvre principale, la

Rédemption du monde. C'est en qualité de Fils qu'il est venu, à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, et de même qu'il concilie en sa personne la filiation divine et la filiation humaine, il travaille à changer, par son Esprit, tous les enfants des hommes en enfants de Dieu. « Voyez, s'écrie le même saint Jean, quel amour nous a donné le Père (en nous donnant son Fils), puisque nous voilà fils de Dieu et de nom et de fait. *Vide qualem caritatem dedit nobis Pater ut filii Dei nominemur et simus.* » (I, Joan. III, 1.)

Une adoption spirituelle, par le Père, de tous ceux qui sont unis au Fils dans la grâce ou l'amour, voilà, mesdames, ce qu'est la Rédemption. La voilà telle que l'Eglise, unie à Jésus-Christ son époux, la continue à travers les âges au bénéfice des âmes qui participent à ses sacrements. L'Eglise est la mère universelle de la famille de Dieu sur la terre, qui élève les hommes à la dignité d'enfants du Père qui est aux cieux. Elle rachète tout ce qu'elle peut

affilier à son divin époux. Et cette divine éducation est une rédemption.

C'est une rédemption aussi, par filiation, que toute éducation humaine, quelle qu'elle soit, de père à fils, de maître à élève, d'homme à homme enfin.

Le monde peut être considéré dans son ensemble comme une immense hiérarchie d'êtres qui aspirent à monter de degré en degré, depuis la pierre qui confine à la plante, depuis la plante qui touche l'animal, depuis l'animal qui s'approche de l'homme, jusqu'à l'homme même qui tend à Dieu. Il n'est pas besoin de pousser cette considération jusqu'à la fameuse hypothèse d'un créateur évolutionniste faisant sortir graduellement d'une féconde unité primordiale toute la diversité actuelle des choses, de sorte que l'être le plus perfectionné de la création soit le fils, à quelque génération que l'on voudra, du plus rudimentaire des ancêtres. Il suffit que dans l'aspiration même inconsciente de l'univers, dans le cœur des choses, si j'ose

ainsi dire, Dieu ait placé ce que le Psalmiste appelle énergiquement des forces d'ascension : *ascensiones in corde disposuit.* S'il faut être savant ou philosophe pour entendre dans la nature cette espèce de battement d'ailes qui porte tous les êtres toujours plus haut, c'est assez d'être un homme pour le saisir dans l'humanité.

Tout ce qui vient au monde y vient faible, petit, presque mourant ; mais si peu qu'il ait de vie, il aspire à en vivre davantage, si peu qu'il ait de force, il en veut plus avoir, si peu qu'il ait de liberté, il en demande encore plus.

C'est dans le règne humain que l'être naît le plus bas et veut monter le plus haut. Mais ce n'est pas tout d'aspirer à s'élever : il faut quelqu'un qui élève, quelqu'un qui descende vers l'inférieur pour le faire remonter avec lui. Ce quelqu'un, c'est celui qui aime, c'est celui qui a pitié, c'est celui qui délivre. C'est le père, c'est la mère ; ils ont donné le commencement de vie, le commencement de liberté ; ils veulent

en donner la suite et la plénitude. L'amour seul peut finir ce que l'amour a commencé. Il en est de la famille comme de l'humanité. Elle ne se sauve que par l'amour. L'éducation est une rédemption par l'amour du père et de la mère qui élève l'enfant de la mort à la vie, de l'esclavage à la liberté.

I

Celui qui aime tend à élever jusqu'à soi ce qu'il aime ; il veut l'égalité, ou mieux encore, la ressemblance. Où il ne la trouve pas, il la crée. Seulement, comme il ne dépend pas toujours de lui de faire franchir tout d'un coup à celui qu'il aime l'intervalle qui le sépare de lui, il consent à descendre, il se fait l'égal de son inférieur.

Témoin l'Homme-Dieu qui a été tout d'abord l'Enfant-Dieu pour être de niveau avec les derniers venus des enfants des hommes. Petit

Sauveur pour petits enfants! En même temps que son Père le reconnaissait pour le fils de ses éternelles complaisances, l'humanité elle-même pouvait l'aimer comme un frère.

C'est le sentiment d'une lointaine ressemblance avec elle qui provoque chez tout homme la sympathie pour l'enfance si souvent chantée par les interprètes de la bonté humaine, les poètes. On revient à l'enfant comme on remonte le cours de ses années : on s'y arrête avec une douce mélancolie. On revoit en lui ce qu'on était, on se compare ; on se regrette parfois, mais il est toujours bon de se contempler un instant dans ce miroir de grâce, et on s'en retourne meilleur peut-être, un rayon dans l'âme, une bonne pensée au cœur, comme si l'on venait d'entendre la parole du Sauveur : « En vérité, si tu ne deviens semblable à l'un de ces petits, tu n'entreras point dans le royaume des cieux .»

Vous n'avez pas besoin, pères et mères, qu'on vous dise devant le berceau qui contient

la chair de votre chair, et l'os de vos os : « Voilà celui qui vous ressemble. » — L'amour vous le crie tout seul, et c'est cet amour qui vous fait père et qui vous fait mère ; c'est lui qui de cet enfant, pour ainsi dire reconnu par lui, fait un fils ! Véritable adoption qui change en une filiation d'amour la filiation de la chair, seconde et plus haute paternité, qui, ne pouvant se reproduire tout d'un coup, pleine et entière dans cet être encore si chétif, veut du moins se rapprocher de sa faiblesse, se rendre semblable à lui et le prendre où il en est pour le porter petit à petit jusqu'à la dignité de fils égal au père !

Il a grand besoin que vous descendiez jusqu'à lui, ce nouveau-né, pour l'appeler de la mort à la vie. Est-ce une vie véritable qui anime l'enfant à son entrée dans le monde ? Ne dirait-on pas plutôt une mort commencée ? Ce qu'on en peut deviner laisse dans le doute et l'on n'ose prononcer si c'est un crépuscule de vie ou un crépuscule de mort. L'amour

n'hésite pas et il tranche la question : il croit à la vie, et, en y croyant, il la donne. Ainsi a procédé le Fils de Dieu : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et jusqu'à l'abondance ! »

Voilà aussi le miracle du premier regard d'amour que le père et la mère laissent tomber sur l'enfant : ce regard fait un fils de cette chose sans nom, sans lendemain, sans appui. Tu es aimé, pauvre petit, donc tu vivras. Tu es aimé, donc tu as des semblables qui auront pitié de ta nudité, de ta misère. Qu'on ne vienne plus reprocher au Créateur de t'avoir jeté sur la terre dans l'état le plus déplorable, le moins armé, pour ta défense et ta conservation, de tous les animaux, incapable d'avancer la main pour te nourrir, impuissant à repousser le moindre ennemi, ne sachant que pleurer et te lamenter ! Qu'un ingrat de poète ne se plaise plus à comparer ton sort à celui d'un naufragé que la mer rejette sur le rivage désert sans ressources et sans espoir. Pourquoi ce noir tableau ? Tu es aimé : donc tu n'es pas seul. On

vient au-devant de toi, on te recueille, on t'habille, on te nourrit, on te réchauffe, on t'adopte ; tu es l'enfant, tu es le fils ! Et l'amour, qui te reconnaît pour sien, se fait enfant avec toi pour mieux suivre et mieux seconder en toi les progrès de la vie.

Ecoutez une histoire de l'Ecriture :

« La Sunamite, ayant perdu son fils, s'alla jeter aux pieds du prophète Elisée sur la montagne du Carmel. Et le prophète donna son bâton à son serviteur, et lui dit d'aller devant et de poser son bâton sur le visage de l'enfant. Ce qu'ayant fait, le serviteur revint et dit : « L'en- » fant n'est pas ressuscité ! » Alors Elisée entra dans la maison de la Sunamite, et s'enferma dans la chambre de l'enfant. Et il monta sur le lit, et il se coucha sur l'enfant, et il mit la bouche sur sa bouche, les yeux sur ses yeux, les mains sur ses mains, et il se faisait tout petit pour réchauffer le corps de l'enfant. Et celui-ci bâilla sept fois, et rouvrit les yeux. »

Mesdames, dites-moi si ce touchant miracle

n'est pas le symbole de la première éducation de vos tout petits? Se faire tout petit avec eux, régler sa marche sur leurs pas, voir avec leurs regards, bégayer leur langue, mesurer ses désirs sur leurs propres désirs, n'avoir avec eux qu'un cœur, qu'un souffle, qu'une pensée, les nourrir de son lait peut-être, à coup sûr de son amour, voilà la merveille que toute mère renouvelle chaque fois qu'elle conduit un fils de l'âge du berceau à l'âge de l'école. Ce n'est pas son fils qui lui ressemble : c'est elle qui ressemble à son fils, pour mieux le comprendre, pour mieux l'aimer, pour mieux l'élever. Le cœur d'une mère retrouve d'instinct le beau secret de toute rédemption, de toute délivrance; elle se met à la place de celui qu'elle veut racheter, qu'elle veut délivrer! Tel Dieu le Fils substituant sa personne à l'homme déchu, et poussant la ressemblance jusqu'à se revêtir des misères de l'homme, et jusqu'à goûter au calice amer de la mort.

Bienheureuse ressemblance, mesdames, avec

le Sauveur qui se cache sous la figure de vos petits enfants ! Quel motif puissant pour vous de ne pas confier à des mains mercenaires les soins si doux et presque divins que réclame une vie si chère et encore si mal assurée ! Du moins suivez de tout près les progrès de cette admirable croissance, afin qu'en s'élevant, l'enfant se sente élevé par vous et que sa ressemblance avec vous soit l'effet de votre ressemblance avec lui.

Car votre récompense, parents chrétiens, est que l'enfant monte vers vous dans la mesure où vous êtes descendus vers lui. Vous l'avez traité en fils, c'est-à-dire, en un autre vous-mêmes ; il vous traite en père et en mère, c'est-à-dire, en des êtres aimés auxquels il se sent pareil, auxquels il se sent uni. Il grandit, ce fils ; que dis-je ? il est déjà grand, du jour qu'il vous connaît et vous aime. Il est votre fils, il ne peut l'être davantage ; l'amour le rend égal à vous, comme en Dieu le Fils est égal au Père. Qu'importent l'âge et la taille et les talents ? Il ne

s'agit ici que d'amour, et l'amour c'est l'égalité même. Demandez à celui qui aime de quelle taille est l'objet aimé : — Juste aussi haut que mon cœur ! répond-il par la bouche d'un héros du drame shakespearien. Demandez au père quelle différence existe entre son fils et lui : Aucune : il est fils juste autant que je suis père, et je suis père juste autant qu'il est fils. Demandez à la mère, demandez-vous à vous-mêmes, mesdames, ce qui distingue de vous ce fils de votre amour. Mais on n'interroge pas une mère, une mère ne s'interroge pas elle-même sur la tendresse qui l'unit à son enfant. Lui, c'est elle ; elle, c'est lui. Elle se regarde vivre dans cette miniature de sa vie ; dans cette voix qui répète la sienne, elle entend l'écho de sa propre voix ; dans ces yeux ravis de tout voir par elle et avec elle, elle aperçoit un reflet de ses yeux à elle, ravis de voir tout en lui et par lui ; dans ce cœur que fait battre le plaisir de sa présence, elle sent battre son cœur.

Ce n'est pas assez dire : lui, c'est plus qu'elle,

car elle aime son enfant bien plus que soi-même ; elle *tient* plus à la vie de son enfant qu'à la sienne. L'amour maternel est l'amour de la vie donnée, accrue, épanouie. Il faut que le fils vive et que, dans l'alternative, périsse plutôt la mère. L'histoire est pleine de ces sublimes holocaustes du cœur des mères, et si elle n'en compte pas un plus grand nombre, c'est que Dieu n'a pas accepté tous ceux qui lui furent offerts. Que si, pour arracher à la mort ces petites proies dont elle est, hélas ! trop friande, il ne fallait que vous jeter dans la gueule du monstre, comme cette femme de Florence dans celle du lion qui avait aux dents son nouveau-né, mères qui m'entendez, qui surtout entendez le cri de la tendresse maternelle, vous savez bien que vous n'hésiteriez pas. Lui, cependant, que fait-il pour celle qui l'aime tant ? Il n'a que la peine de vivre, on n'exige de lui que cela ; il grandit, et on est heureux, il fait son devoir ! Il marche déjà : on lui en sait gré ! Il commence à parler : qu'il est charmant ! Il rend les caresses qu'on lui donne :

oh ! le bon cœur ! Il se laisse aimer enfin et veut bien sourire à l'amour qui le fait éclore et fleurir, comme la plante au soleil ; et le plus reconnaissant des deux, ce n'est pas lui, c'est sa mère. Un écrivain l'a dit qui parlait en père plus qu'en poète :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

ÉMILE AUGIER.

Ingrats, comment le seraient-ils ? Ils demandent la vie, et votre récompense, à vous, c'est de la leur donner de plus en plus abondante, en les aimant de plus en plus abondamment. A mesure qu'ils grandissent, ils ont un plus grand besoin de votre amour. La croissance est une maladie, ne l'oublions pas, croissance de corps ou croissance d'esprit. Ce n'est pas seulement une nourriture que veut cet âge, ce sont des soins, ce ne sont pas seulement des leçons qu'il

faut à cette intelligence en train de s'ouvrir, c'est un régime bien ordonné. L'éducation est une hygiène appliquée avec les délicatesses de l'affection. Plus la croissance est lente et pénible, plus il faut aimer. Voyez ce que vous êtes capables de faire, mesdames, pour adoucir à ce frêle organisme de douze ans les épreuves des transitions physiques ; songez donc au douloureux travail de l'âme qui grandit et souffre aussi de grandir ! De l'instruction, certes, des études, et pour parler la langue du jour, des lumières, des lumières ! C'est la vie de l'intelligence, et vous ne sauriez lui en trop donner. Mais je demande mieux encore ; donnez à cette âme du soleil, et encore du soleil, je veux dire une lumière qui éclaire mais qui réchauffe, une science qui instruit, mais qui élève, une éducation qui parle au cœur en même temps qu'à l'esprit. L'amour seul appelle à la vie, disions-nous : si c'est vivre que savoir, l'amour est encore le meilleur des maîtres. C'est en l'aimant qu'on enseigne l'enfance ; c'est en aimant qu'elle

apprend. Hors de là, elle ne saura que lettre morte et vaines connaissances. Heureux les petits qui ont commencé à vivre de la vie de l'esprit sur les genoux d'une mère ! Plus tard, ils puiseront ailleurs ce qu'on nomme la science, mais leur science restera toujours traversée et comme poétisée par le rayon d'amour qui échauffa leurs premières études.

II

L'amour du père et de la mère qui appelle les enfants à la vie et les rachète de la mort, les rachète aussi de l'esclavage et en fait des fils de la liberté.

La Rédemption par le Fils de Dieu nous a faits libres, dans la maison du père de famille, de la liberté des enfants. C'est par cette image que saint Paul aime à se représenter le salut des âmes. De la condition d'esclave à la dignité

de fils, voilà le grand pas que l'humanité franchit en recevant la filiation divine.

Les petits enfants sont des esclaves que délivre, pour ainsi dire, la grâce humaine de l'adoption paternelle et maternelle. L'amour est le souverain libérateur : il n'impose d'autre loi que lui-même ; il dit à l'objet aimé : « Je t'élève jusqu'à moi, je t'émancipe. Hors de moi, contre moi, si tu veux, tu peux vivre et agir : tu es libre. » C'est que l'amour veut être aimé librement et pour lui-même ; c'est que, suivant le beau mot de saint Augustin, l'amour n'a qu'une formule : *Ama et fac quod vis : Aime, et fais ce que tu voudras.* Profonde et admirable liberté qui n'est tout à fait réalisée qu'en Dieu seul ! Le Fils est aimé du Père qu'il aime, et le Fils, libre de faire ce qu'il veut, ne sait vouloir autrement que le Père : la volonté de son Père, dit-il, est sa nourriture.

L'amour du père et de la mère émancipe de la sorte : l'enfant n'est plus l'esclave qui obéit par crainte et parce qu'on le voit : il sera le fils

libre de faire ce qu'il veut, pourvu qu'il aime.

Nous l'avons vu dans nos entretiens précédents, l'émancipation ne se fait pas d'un jour ni complètement. Mais l'éducation y tend sans cesse, et voilà pourquoi nous avons si souvent rencontré, en parlant d'éducation, le mot de liberté.

Il naît esclave, le pauvre petit ; et quel amour, et que de soins, et que de temps pour l'émanciper seulement dans sa vie organique ! C'est un triomphe de la liberté qui fait sortir le papillon de sa chrysalide. Et qu'est-ce au prix de celui qui délivre un beau jour la vie enfantine prisonnière des choses et des organes eux-mêmes ? Qu'il lui est difficile de se dégager de son propre organisme ! Une âme est là-dedans qui ne connaît pas encore sa maison, qui ne sait à quoi servent ces portes de l'ouïe, ces fenêtres de la vue, ces parois du toucher par où elle se sent envahie de toutes parts. Je me la représente, en cette cage, comme l'oiseau qui vient du ciel et se voit tout à coup derrière d'inflexibles bar-

reaux : il y brise son vol à chaque essor. Et quand cette âme s'est ressaisie en se distinguant de sa prison, il lui faut se délivrer de l'invasion du monde extérieur qui entre par les sens. Si vous avez, dans l'accès de la fièvre, essayé vainement de vous débarrasser d'images, de bruits, d'idées, obsédant, à le faire éclater, votre cerveau, si vous avez repoussé violemment tous les objets qui pesaient sur vos membres, vous avez quelque soupçon de l'accablement sans trêve et sans répit qui fait gémir l'être, trop faible de personnalité, pour secouer le tas de sensations qui l'écrasent. Le monde est en lui, sur lui, le roulant dans les plis de ses formes changeantes, bruits, rayons et mouvements, comme la mer ballotte un noyé parmi les vagues et les galets de la grève. Quel hymne de délivrance doit-il chanter, le jour où, prenant conscience de lui-même, il dit aux objets dont il est affranchi : « Vous n'êtes pas moi ; je suis moi-même. Je vous domine et je vous commande ; je vous vois parce qu'il me plaît de vous regar-

der ; je vous entends parce qu'il me plaît de vous écouter ; je vous approche ou je m'écarte de vous parce qu'il me plaît de jouir de vous ou de ne pas souffrir par vous. »

Combien plus laborieuse encore et plus belle l'œuvre de son affranchissement moral ! Esclave de ses premiers désirs, captif de ses inclinations, enchaîné à ses appétits, tout ce qui passe devant lui et se fait sentir au passage l'attire, et le voilà parti sans cesse derrière des rêves sitôt envolés qu'aperçus. Plus tard, en s'amusant à courir après les papillons des champs ou du jardin, il se fera un jeu de ce qui avait d'abord été le supplice de ses premières années, la chasse aux impossibles souhaits ! En attendant, il s'emprisonne lui-même dans un filet aux mailles toujours brisées, toujours renaissantes de mille désirs qui se croisent et se nouent d'eux-mêmes. Il y serait longtemps et peut-être y serait-il toujours si vous n'étiez là, mesdames, pour le délivrer, en rompant çà et là une maille au moyen d'une leçon bien douce

de l'expérience, ce qui lui donne l'idée d'en rompre d'autres à mesure qu'il en découvre le peu de solidité.

Hélas ! il lui en coûte beaucoup plus pour s'affranchir de ses passions et de ses défauts que pour couper les fils de ses illusions. Les illusions viennent des objets ; les passions sont de l'homme même ; il ne s'en dégage jamais tout à fait. Seulement il faut qu'il les asservisse pour ne leur être pas asservi ; il faut qu'il en soit le maître, s'il n'en veut pas rester l'esclave.

Qu'elle est délicate et malaisée à conduire l'émancipation de la conscience enfantine ! Elle veut être libre de la liberté que saint Paul appelle la liberté du Christ ; c'est-à-dire qu'elle veut, en obéissant à la loi, obéir à soi-même ; c'est-à-dire qu'elle veut être traitée en personne raisonnable qui connaît son devoir, et le suit parce qu'il est le devoir ; c'est-à-dire qu'elle veut enfin en venir à faire la volonté de Dieu lui-même, non pas comme une volonté différente de la sienne, mais comme la sienne propre

unie à celle de Dieu par l'Esprit qui est grâce, amour et liberté ! Si nous ne portons pas les âmes à cet idéal, maîtres vis-à-vis de nos élèves, parents vis-à-vis de vos enfants, nous ne sommes pas des rédempteurs. Nous chargeons ces esclaves de fardeaux trop nombreux ; nous entravons ces fils de la libre affection dans leur ascension vers le Père par un réseau de prescriptions et de défenses qui l'empêchent peut-être de tomber, mais l'empêchent aussi de monter. Nous faisons des automates qui se brisent au premier choc : nous ne faisons pas des consciences vivantes et fortes.

Si l'on pénètre jusqu'au fond de la méthode qui consiste à toujours présenter le bien et le mal dans la forme d'un *fiat* et d'un *veto* supérieurs, ou même avec l'aspect d'une loi de police divine et humaine qui oblige sous peine de ceci ou de cela, on y trouve une pédagogie paresseuse et égoïste. Sous prétexte, et il y a des raisons dans ce prétexte, que l'enfant ne trouve pas dès l'abord en sa conscience informe assez

de lumière pour voir, assez de force pour agir; et parce que, d'ailleurs, c'est ainsi, par commandements écrits, par ordres exprès, par sanctions immédiates (je vous le montrais il y a quinze jours), que Dieu lui-même a fait l'éducation d'un peuple-enfant, oublierons-nous que l'enfance passera, et que le jour est proche où, rejetant les servitudes de cet âge, la conscience, ou l'homme intérieur, voudra jouir de la même liberté que l'homme de la vie extérieure ?

Exposerons-nous cet esclave de nos prescriptions légales et presque judaïques au danger d'un subit affranchissement, capable de le précipiter dans toutes les folies d'une ivresse de liberté ? N'a-t-on pas souvent déploré les excès commis au grand détriment de la civilisation par les esclaves que l'esprit de la philanthropie moderne avait imprudemment émancipés avant d'avoir pris le loisir de leur rendre inoffensif l'usage de leur jeune indépendance ? La liberté est une arme de maniement très difficile : elle blesse ceux qui n'ont pas appris à s'en servir.

Et d'autre part, comme nous serions heureux, n'est-il pas vrai, que l'enfant fût guidé par la bonté de sa nature, éclairé par la droite lumière de sa raison, soutenu par la fermeté de son caractère, que sais-je ? par des vertus qu'il n'a pas eu le temps d'acquérir, ou par des instincts qui ne sont pas encore des vertus ! Nous ne redoutons qu'une chose, c'est qu'il fasse usage de sa liberté : pourquoi ? parce que nous le savons sujet à des fautes. Ah ! voilà le grand épouvantail des éducateurs. Je ne suis pas plus aguerri qu'un autre contre les maux qu'entraîne parmi une population d'enfants l'inexpérience de leur liberté naissante ; je me sens quelquefois accablé par la paresse des uns, la duplicité des autres, la légèreté de ceux-ci, l'emportement de ceux-là.

Mais, quand j'y songe, je me relève ; je me console en y reconnaissant la période de trouble et d'incohérence d'où sortira le caractère, c'est-à-dire la liberté disciplinée. J'aime mieux, s'il faut choisir, des vertus de jeunesse acquises

au prix de quelques écarts d'enfance, que des vertus d'enfance qui ne résisteront peut-être pas aux écarts de jeunesse.

Résignez-vous donc, mesdames, aux faiblesses nécessaires dont l'enfance paie les frais de sa formation. Que dis-je, résignez-vous. Est-il donc si pénible de sourire au petit qui fait un faux pas, en vue d'apprendre à marcher seul, et d'adresser un mot d'encouragement à celui qui, novice encore dans l'art de bien agir, s'est trompé sur les motifs et trompé sur la détermination ? Au lieu de vous emporter contre une faute d'enfant, expliquez-vous-la.

Je vous prie, mesdames, d'apporter la plus grande attention à ce que je vais vous dire : l'enfant, par sa faiblesse même, est lié à tout ce qu'il voit, mais il l'est encore plus à tout ce qu'il fait ; ses moindres actions sont de grandes affaires pour lui ; bonnes ou mauvaises, elles le tyrannisent et s'emparent de tout son être. La conscience qui nous dégage de nos actes en nous constituant leurs juges, l'aveu qui nous

en décharge comme d'un fardeau, la réflexion et l'examen qui pèsent les motifs et, en nous posant comme des maîtres devant eux, constitue notre responsabilité, tout cela n'existe pas encore pour l'auteur presque inconscient de fautes qui l'ont surpris avant, et le terrorisent après. Je me suis souvent demandé pourquoi le mensonge, cette coqueluche des âmes enfantines et cet étonnement des mères. Je crois en découvrir l'explication et l'excuse dans la tyrannie qu'exercent sur ces pauvres petits leurs premiers manquements. Ce qu'ils ont fait les enchaîne, et ils ne peuvent s'en débarrasser. Ils s'efforcent de n'y plus penser, et ils y arriveraient sans vous, mesdames, qui découvrez la faute et la leur révélez. Les voilà pris deux fois, et par ce qu'ils ont commis et par ce que vous en savez. Comment se délivrer ? En se cachant. Ils mentent, mais avant de vous mentir à vous, ils se sont menti à eux-mêmes. Pauvres petits esclaves, rompez leurs liens ; pauvres consciences captives, faites-les parler ! Vous, leurs mères,

vous qui les aimez, plaignez-les ; arrachez-leur l'aveu qui leur coûte et qui les délivrera ! Confessez-les, vous les sauvez, en leur retirant les entraves morales qui paralysent leur liberté. Montrez-leur la vérité libératrice, et peu à peu, ils comprendront que pour être libres, il leur faut être vrais, dans leurs actions, dans leurs paroles et jusque dans leurs pensées. *Veritas liberabit vos.*

Nous jugeons les petits hommes comme les grands ne voudraient pas être jugés. Nos fautes, à nous, nous les appelons des erreurs. Ce palliatif convient mieux encore aux fautes de l'enfance. « Personne n'en fait exprès d'être méchant, dit un philosophe ancien ; on est la dupe d'une illusion : on prend pour un bien ce qui est un mal. » Fausse, si on l'applique à tous les hommes en général, cette maxime est vraie pour les enfants : ils ne savent pas ce qu'ils font. Le mal qu'ils commettent n'est pas malice, mais erreur. Erreur, ce mensonge dont ils couvrent l'acte qui les fait rougir, et cela

pour garder votre estime. Redressez l'erreur, en leur montrant que votre estime sera le prix non pas de l'impeccabilité, mais de la sincérité. Erreur, ce défaut, quel qu'il soit, paresse ou désobéissance, qui leur fait préférer le plaisir d'un moment à la satisfaction prochaine du devoir accompli. Redressez l'erreur, et débarrassez leur volonté captive d'un faux calcul. Avec la vérité vous leur apportez la liberté : *Veritas liberabit vos*.

Mais c'est là une œuvre de longue haleine et d'infatigable patience. Qui n'a pas la patience, en d'autres termes, qui ne sait pas attendre, n'a pas le génie de l'éducation. On a dit de Dieu qu'il est patient parce qu'il est éternel : j'aimerais mieux penser qu'il est patient parce qu'il est père, parce qu'il est mère ! Il faut l'aimer, mesdames, il faut l'aimer, pour élever l'enfant de l'esclavage des illusions à la liberté de la conscience éclairée.

Je dis aimer d'un amour véritablement paternel, véritablement maternel. Aimer les enfants

ainsi que Dieu aime les hommes, pour les tirer de leur état de mort et de servitude, pour les émanciper d'eux-mêmes et de l'erreur, pour les affranchir de la lettre des lois, pour leur en communiquer l'esprit, pour les mettre en état de se passer de l'autorité visible et extérieure, ou plutôt pour la leur faire accepter par amour, même alors qu'ils n'en auraient plus besoin. Parents chrétiens, voilà un idéal que je peux vous proposer parce que vous en comprenez toute la beauté, et que vous êtes prêts, pour le réaliser, à tous les sacrifices, même à celui qui coûte le plus à vos cœurs : celui de voir un enfant s'émanciper de votre tutelle. Et c'est là pourtant une des fins de l'éducation : obtenir que l'élève n'ait plus rien à demander au maître, ni le fils à son père. Cruelle pensée, peut-être, pour ceux qui croiraient n'élever que pour eux-mêmes ! Admirable mission pour ceux qui savent qu'élever, c'est porter celui qu'ils élèvent si haut qu'ils en fassent leur égal, leur continuateur, leur héritier.

Et voilà la dernière émancipation de l'amour. Elle est l'objet de vos prévisions bien avant que l'heure en ait sonné. Elle s'offre à vous sous l'image d'une séparation, d'une carrière, d'un mariage. « Il faudra donc qu'il vive sans moi, et que je vive sans lui, vous dites-vous tout bas ; bientôt le voilà un jeune homme, bientôt un homme, bientôt un père à son tour. » Tout petit encore, mais déjà dessinant les contours de sa personnalité, il vous semble qu'il se détache de vous et que son existence s'écoule à part de la vôtre : moment décisif, première étape du caractère ! C'est cette transformation que vous datez quand pour la première fois vous dites en parlant de votre enfant : mon fils. Une femme de sang royal, mère d'un prince appelé à monter sur le trône de France, a bien rendu le sentiment de toutes les mères : « Je ne puis exprimer le changement qui s'est fait à l'égard de Paris (c'est ainsi que la duchesse d'Orléans nommait son fils). Ce n'est plus moi qui le protège : je me sens protégée par lui ;

j'aime à lui voir une conscience séparée de la mienne. Quand il n'est pas du même avis que moi, j'en ai presque de la joie. J'ose le dire, j'ai pour lui du respect. »

C'est avec ce beau désintéressement de l'amour maternel qu'il faut, mesdames, préparer de loin l'avènement de votre futur seigneur et maître à la part de royauté que lui, à son tour, il exercera à la tête d'une famille ou d'une fonction sociale.

Consolez-vous pourtant, s'il en était besoin. En les émancipant, l'amour ne vous ôte pas vos enfants. Les fils s'en vont où Dieu les appelle, mais la filiation demeure, comme aussi demeure la paternité. De même qu'au sein de la Trinité, le Fils est toujours fils, le Père toujours père, ainsi dans la famille chrétienne, en devenant le père, le fils ne cesse point d'être le fils. Toute éducation qui n'affranchit pas n'est pas vraiment paternelle : mais elle n'est pas paternelle non plus toute éducation qui laisse se rompre le lien de l'amour filial. Vous qui êtes à

présent pères et mères d'une nouvelle famille, ne vous sentez-vous donc plus les fils et les filles d'une famille antérieure ; et quand vous regardez vos enfants, ne retrouvez-vous pas dans leurs traits, dans leur caractère, les figures jamais effacées tout à fait de ceux qui vous ont élevés, et qui eux aussi reconnaissaient en vous les signes de leur propre parenté ? Un jour, vos enfants vous verront renaître dans leurs propres enfants. Et ce ne sont pas seulement vos portraits qui domineront le foyer où l'on parlera de vous : ce sont vos vertus, ce sont vos paroles, c'est votre amour enfin qui continueront de génération en génération à faire monter de petites âmes vers la vie et vers la liberté. On aime à redire aujourd'hui que l'humanité se compose de bien plus de morts que de vivants, et en effet nous sommes toujours à l'école des morts. Mais je dirais avec autant de raison que la famille humaine compte plus de pères, plus de mères que d'enfants : ceux-ci recevant toujours quelque bien des an-

cêtres proches ou lointains dont les regards les suivent encore du fond de leur inépuisable paternité.

Nous aussi, à l'exemple du Fils de Dieu fait homme parlant de son Père, chef suprême de la lignée paternelle, nous pouvons dire en toute vérité : *Est pater meus qui glorificat me :* C'est à mes pères que je dois tout. Ils survivent en moi et je remonte à eux, comme à une source sacrée.

C'est cette continuité de l'humaine filiation dans la continuité de la paternité humaine qui est ici-bas la plus sensible image de la divine Providence. Un poète l'a dit dont les profondes intuitions rencontrent parfois l'Évangile :

Un père mort, c'est, glorieux prodige,
De l'ombre par laquelle on se sent soutenir,
La beauté de l'enfance est de ne pas finir.
Au-dessus de tout homme, et quoi qu'on puisse faire,
Quelqu'un est toujours Dieu, quelqu'un est toujours père.

V. Hugo.

Élevons-nous, chrétiens, élevons-nous jusqu'à

ces hautes pensées, et réalisons, chacun pour notre part, l'idéal de la famille, de l'humanité, de Dieu même. Parents, éducateurs, maîtres, quoi que nous soyons, si nous avons charge d'âmes, nous avons charge de père envers des enfants. Nous aidons l'ascension des petits, des humbles et des pauvres ; nous travaillons avec Dieu, avec l'Église. Comme Dieu, soyons pères ; comme l'Église, soyons mères. Regardons au delà des limites de notre foyer, de notre établissement ; tout monte aujourd'hui vers la pleine vie et la pleine liberté ; la société humaine tout entière aspire à former une immense famille. Vain rêve, disent les uns ; rêve chrétien, disent les autres. Plan divin, vous dirai-je. Puisque le Créateur a voulu par son Fils fait homme rassembler tous les hommes sous l'aile de la paternité, pourquoi le lien de toute société humaine, de quelque nom qu'on l'appelle, ne serait-il pas une paternité, et même au besoin, mesdames, une maternité ?

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'ÉDUCATION EST UN SACERDOCE

Sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum. I, Petr., ii, 5.

C'est un sacerdoce véritable que d'offrir des hosties spirituelles, agréables à Dieu à cause de Jésus-Christ.

L'apôtre saint Pierre aimait à dire aux disciples du Maître qu'eux aussi, en quelque manière, ils étaient prêtres, l'esprit de sacrifice qui les unissait au divin Sacrificateur de la croix étant l'esprit même du sacerdoce de Jésus-Christ. Et vous savez parfaitement, Chrétiens que vous êtes, que la vie chrétienne est une

immolation de tous les jours, accomplie sur l'autel de la conscience, en vue d'obtenir la grâce et l'amitié de Dieu. Vous savez non moins parfaitement que le sacrifice ou le renoncement est la loi de l'existence humaine, et que, bon gré mal gré, du moment que l'homme agit en homme, il doit faire violence à ses passions, à ses désirs, s'arracher du cœur une idée chère et se sacrifier au besoin à une cause d'intérêt supérieur, et qu'en ce sens, il fait œuvre de prêtre. On peut dire que tout homme qui règle ses actes sur un idéal est le prêtre de cet idéal ; le simple fidèle est le prêtre de son salut. A plus forte raison le chrétien qui a charge d'âmes est-il prêtre dans l'ordre de sa fonction. Le père et la mère, vis-à-vis de leurs enfants, sont prêtres : l'éducation, nous pouvons le redire après tant d'autres, l'éducation est un sacerdoce.

Je ne sais si la langue du jour a pleine conscience de ce qu'elle dit quand elle va répétant que l'éducation est un sacerdoce. Peut-être ne

met-elle pas sous ce beau mot autre chose qu'une idée de grandeur, de noblesse, et tout au plus un je ne sais quoi d'auguste et de sacré, qu'il est de mode aujourd'hui d'emprunter à la religion pour en couvrir des choses qui n'ont rien à faire avec elle. Nous, mesdames, acceptons le mot, mais dans toute la force de son origine chrétienne, et remontons, pour n'en rien diminuer, jusqu'à la source même du sacerdoce, jusqu'à Jésus-Christ, le prêtre unique, le prêtre des prêtres.

Nous sommes précisément au jour solennel (1) où le Rédempteur, assis à la table pascale, avec les douze, institua, par l'offrande et la communion de son corps et de son sang, la commémoration perpétuellement renouvelable du sacrifice de la croix qu'il devait consommer le lendemain. Consécrateur du pain et du vin qu'il change en sa substance, pour mieux se donner en nourriture à ses disciples, s'il fut prêtre à la

(1) Cette conférence a été prononcée le Jeudi Saint.

Cène, c'est en se donnant. « Prenez et mangez, prenez et buvez. » — Et voilà l'exemple et voilà l'esprit dont il anime du même coup tout le sacerdoce qu'il créa ce soir-là par la parole que vous savez : « *Hoc facite in meam commemorationem :* Vous aussi faites cela en mémoire de moi. »

Donc ce qui fait le prêtre, c'est d'abord le don de ce que l'on est à ceux à qui l'on se doit. C'est à ce titre-là que j'appelle l'éducation par le père et par la mère un véritable sacerdoce.

On est prêtre encore à un autre titre. Demain, le même Jésus-Christ montera sur le sanglant autel du Golgotha ; il apparaîtra aux yeux du monde toujours étonné, malgré les siècles écoulés, de cet étonnant spectacle : Homme-Dieu, à la fois sacrificateur et victime, sacrificateur par l'amour qui l'unit au Père céleste, victime par l'amour qui l'unit aux enfants des hommes ; prêtre éternel représentant l'humanité coupable et se frappant lui-même du couteau du sacrifice pour apaiser la juste colère d'un Dieu irrité, et

reconnaître son souverain domaine sur la création repentante.

Oublions, pour un moment, l'horreur du supplice, effaçons le sang versé, puisque aussi bien le sang ne coule plus sur l'autel de la messe, où se perpétue le drame de la croix ; distinguons le sacrificateur de la victime ; que voyons-nous ? Un fils de Dieu et des hommes perpétuellement offert à Dieu pour les péchés du monde ; un Homme-Dieu perpétuellement immolé par la main d'un prêtre comme un gage de paix perpétuelle entre le ciel et la terre.

Un prêtre est donc un représentant de l'humanité auprès de Dieu, avec charge de lui faire agréer la plus belle et la plus chère des offrandes, le fils essentiel de l'humanité.

Ne vous effrayez pas trop vite, parents chrétiens, si je vous dis qu'à ce point de vue aussi vous êtes prêtres.

Donc, si l'éducation est un sacerdoce, c'est en ce sens que le père et la mère doivent premièrement se donner, *corps et âme*, à leurs en-

fants, et secondement donner, *corps et âme*, leurs enfants de Dieu. Le foyer est tour à tour la Cène et le Calvaire.

I

C'est une phrase courante « que les parents doivent se sacrifier pour les enfants ». Je ne dis rien de plus ; je veux seulement vous rappeler ce qu'il faut entendre par là, se sacrifier.

Il y a une sorte de dévouement que la nature inspire au père et à la mère avec l'amour de celui dans lequel il leur plaît de se reconnaître et de s'aimer. C'est le même que l'instinct apprend aux bêtes pour élever leurs petits et les défendre au péril de la vie. Sauvage et ombrageux chez l'animal, le dévouement naturel est plutôt sympathique et souriant chez l'homme. Mais il en est un autre que l'animal ne connaît pas, et qui est l'apanage de l'homme : c'est le sacrifice proprement dit. Le sacrifice suppose

le libre choix de la peine devant la peine et le plaisir s'offrant au choix. C'est l'acte divin du Sauveur lui-même, lequel ayant la liberté de prendre le chemin du bonheur, pour opérer notre salut, est entré dans le chemin de la croix : *Proposito gaudio, sustinuit crucem.*

L'éducation de la famille vous place souvent, mesdames, dans l'alternative des deux voies, dont l'une mène à votre satisfaction personnelle, au détriment de vos enfants, et l'autre vous conduit à quelque pénible labeur, mais pour le plus grand bien de ces petits. Que de fois il vous a fallu pour eux renoncer aux plaisirs du monde ! J'entends dire, ou plutôt je lis que les épouses mondaines redoutent à présent la maternité, à cause de la longue séparation qu'elle impose d'avec le monde et ses distractions.

Si celles-là ne sont pas mères, on peut s'en consoler, car elles ne sont pas dignes d'un tel honneur. Elles ne sauraient pas élever celui dont la venue pourrait amuser un moment, mais pour l'importuner bientôt, leur incurable frivo-

lité. L'esprit du sacerdoce est un esprit de séparation. Croyez-vous qu'il ne soit pas à sa place dans l'âme d'une mère, dans le cœur d'un père, qui se doivent à leurs enfants comme le prêtre se doit à tous ? Je n'ai garde d'exagérer le sérieux presque sacerdotal de vos devoirs, mais est-il possible vraiment de se donner à la fois au monde et à la famille, sans sacrifier celle-ci à celui-là, et si donc il faut sacrifier l'une à l'autre, n'est-il pas évident que ce n'est pas la famille qu'il faut sacrifier au monde ?

Jadis, chez les peuples primitifs, le foyer était l'autel, la famille était une religion, les rapports entre les parents et les enfants un culte, une piété, et la maison paternelle un sanctuaire. Aujourd'hui, ce n'est plus la religion qui repose sur la famille, trop étroite pour la contenir, c'est la famille qui repose sur la religion. Le père n'est plus le prêtre, le pontife du foyer, pour y allumer le feu sacré et y répandre le sang des victimes ; mais il est encore le gardien des saintes traditions domestiques, le représentant

de l'autorité divine dans son émanation la plus haute après celle du sacerdoce, il est le maître, le chef, suivant le sens du vieux mot *Pater*. Et si le Père n'a pas le culte du foyer, où sera le foyer ? où sera la *piété* filiale ? où sera l'éducation ?

Si du moins la mère demeure pour entretenir la flamme pure de son dévouement au sanctuaire domestique, quelque chose reste, grâce à ce sacrifice, de l'ancienne religion du foyer. Elle veille comme le prêtre sur son Dieu, et quand même les fêtes ont passé par là, elle garde, intact, inviolable, sacré, l'autel où son amour se consume en secret pour ses enfants. Il n'est point de mère chrétienne qui ne comprenne ainsi sa mission, et ce que je dis, mesdames, est ce que m'ont laissé entrevoir de leur idéal maternel celles d'entre vous qui ont voulu se décharger sur des prêtres d'une part de leur responsabilité comme pour donner une suite naturelle à l'éducation commencée dans la famille, et qui était déjà l'éducation sacerdotale.

S'il ne fallait, pour être bon père et bonne mère, que retrancher sur les plaisirs mondains, ce serait sans doute acheter à bon compte ce rare mérite.

Mais c'est là le moindre de vos sacrifices, parents chrétiens. Il en est un qui vous rapproche bien plus du divin sacrificateur, c'est le don de vous-mêmes, don entier, don absolu.

Je ne parle pas seulement du sacrifice de votre repos par l'obligation de travailler en vue d'élever une famille.

Certes, voilà un devoir qui a sa grandeur et son prix : le travail a beau être une loi bienfaisante, il a beau être à lui-même sa première récompense, le travail qui pourvoit au présent et à l'avenir des enfants est le plus souvent un lourd souci, un rude labeur. Si l'amour paternel consiste à se donner, il se donne vraisemblablement tout entier l'homme qui n'a que ses deux bras pour vivre, comme on dit, et qui doit, avec, assurer la bouchée de pain à de

petits affamés. Et tout de même, ne fait-il pas aux siens le don de sa personne, le père, esclave d'un métier libéral, qui s'épuise dans la fièvre des affaires et dans les luttes du marché, soit à conserver l'aisance acquise, soit à grossir sa fortune, pour des enfants qui ne devront avoir que la peine d'en hériter ?

Et que serait-ce si, comme il arrive, hélas ! en ce temps de guerre commerciale et de crise ouvrière, les efforts du père ne suffisaient pas à nourrir la famille, de sorte que la faim, après la pauvreté, vienne s'asseoir au foyer avec le désespoir et la misère ? C'est un spectacle qui fait pousser au prophète des Lamentations un de ses cris les plus déchirants : « De petits enfants qui demandent du pain, et personne pour leur en donner ! » Jésus-Christ y a vu l'image de la famine spirituelle, qui tuait les âmes privées de Dieu, et il a donné tout son sang pour les rassasier de la divine substance. Si le père n'avait qu'à s'ouvrir les veines, j'imagine qu'il ne reculerait pas devant l'abandon de sa

propre vie pour la donner une seconde fois à ses enfants.

Lorsque le pélican, dit-on, a vainement cherché par les mers et par les monts la pâture de ses petits, il revient, désespéré, les appelle auprès de luï, et déchirant sa poitrine à coups de bec, héros du dévouement paternel, il se livre à eux dans un sublime et affreux festin. Pure légende, c'est vrai, mais magnifique symbole sous lequel l'antiquité chrétienne aimait à voir le Sauveur servant à ses disciples la Cène mystique de son corps et de son sang. J'y verrais aussi bien, sans manquer de respect à l'eucharistique immolation, le sacrifice consommé par un père qui travaille au-delà de ses forces pour nourrir et élever ses enfants ! S'il ne se donne pas d'une seule fois, le supplice en est plus long, et le sacrifice non moins entier.

Et pourtant le travail n'est pas l'essence du sacrifice paternel ; il en est le corps, si l'on veut, il n'en est pas l'âme. On peut avoir peiné toute sa vie, avoir gagné à la sueur de son

front le pain quotidien et le pain du lendemain, avoir abrégé ses jours, peut-être, pour rendre plus nombreux et plus coulants ceux de ses enfants, et, l'heure de la séparation venue, avoir dit : « Prenez, ceci est à vous ; voilà de quoi vivre plus agréablement que votre père ! » et, de fait, avoir beaucoup donné, mais n'avoir pas donné tout, parce que l'on ne s'est pas donné tout entier !

Le père, ce me semble, a quelque chose de mieux à laisser à ses enfants que le fruit d'une vie de labeur, si appréciable que soit ce genre de souvenir, c'est lui-même : lui-même dans l'exemple vivant d'une existence laborieuse, quel qu'en ait été le succès ; lui-même dans la conscience d'une moralité sans tache, d'une probité sans reproche, d'une religion sans peur ; lui-même dans l'hommage rendu par l'opinion à ses vertus d'homme, de père et chrétien ; lui-même surtout dans l'image fidèle gravée au cœur des siens par le souvenir de ce qu'il fut à son foyer ; lui-même, enfin, les mains pleines,

non pas d'un trésor qu'il n'a pas toujours dépendu de lui d'amasser, mais d'un trésor intime et personnel, en un mot du plus bel héritage qu'un fils puisse recevoir d'un père ! Quand les héros de la poésie homérique ont le pressentiment qu'ils vont mourir, un double souci les arrête un moment sur la route du destin ; quel accueil leur sera fait par leurs pères qu'ils vont revoir au pays des ombres ? Quels exemples vont-ils laisser à leurs enfants jeunes encore ? Ils ne sont pas fiers de leur naissance ou de leur richesse : Hector souhaite à son fils Astyanax d'être plus heureux que lui ! « Mais, ajoute-t-il, du reste, avec honneur tu peux me ressembler. » Et plus tard, Andromaque se souviendra des sentiments de son héroïque époux, quand elle-même, près de mourir, recommande à son fils, en parlant de ses pères, de se rappeler *plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.*

Mais vous le pensez bien, pères et mères, pour avoir le droit d'écrire de pareils testa-

ments, il faut avoir vécu toute une vie de sacrifices, et, tranchons le mot, de renoncement. Le temps des héros est passé, c'est vrai : le temps des saints aussi peut-être. Mais si les grands coups d'épée ne trouvent plus guère leur place sur les champs de bataille, livrés à une sorte de courage anonyme, si les extraordinaires saillies de la sainteté n'éclatent plus dans l'uniformité de la vie moderne, ce n'est pas à dire que l'apparente médiocrité des mœurs n'ait pas ses tentations et ses victoires, ses dangers et ses hardiesses, ses séductions et ses sacrifices. A en juger par le nombre de ceux qui tombent, il est grand le nombre de ceux qui subissent l'assaut du mal, et il doit être bien difficile aujourd'hui de se tracer, à l'écart, un chemin sûr pour aller au devoir. Le chemin du devoir n'est plus, s'il l'a jamais été, le sentier que chacun se faisait à lui-même dans son état et dans ses affaires. C'est aujourd'hui la grand' route où tout le monde passe, où le vice coudoie la vertu, où l'honnêteté est exposée à rencontrer l'indélica-

tesse sous le masque des plus respectables causes, où la dignité du caractère, la fermeté des convictions, la fidélité aux principes sont obligées de se tenir sur une continuelle défensive, où enfin l'honnête homme et l'homme religieux ont le mérite, sinon de la rareté, du moins d'une solidité mise à l'épreuve.

Ce n'est donc pas, de nos jours, un legs banal et sans prix que celui d'une vie honorable laissée par un père à ses enfants. C'est une fortune qui suppose plus de peines, plus d'efforts, plus de sacrifices que celle de l'argent. C'est le seul souvenir qui soit tout à fait digne de perpétuer l'amour paternel ; c'est le seul qui se puisse rapprocher du témoignage d'affection donné par le prêtre des prêtres, la veille de sa passion aux disciples assemblés. C'est le véritable don de soi, autant qu'il est à la portée de la pauvre nature humaine. C'est le seul moyen que le père ait de se survivre à lui-même dans la mémoire des siens : il n'a pas la puissance de l'Homme-Dieu, en supposant qu'il ait

sa tendresse ; il ne peut pas, à son lit de mort, servir à ses enfants un pain mystérieux, une coupe magique, où il leur soit donné de manger et de boire l'amour substantiel de l'absent ; mais du moins, il peut mourir avec la certitude que ses sacrifices ne sont pas perdus, et qu'en immolant à ses enfants, plaisirs, entraînements, honneurs douteux, douteux bénéfices, il s'est réservé la consolation suprême de leur dire, au dernier adieu et comme dans une cène nouvelle préludant à la séparation : « Je vous quitte, mais ma vie ne vous quitte pas ; elle est à vous, elle vous reste. Prenez, et nourrissez-vous-en, comme elle vous a nourris jusqu'ici. Fortifiez vos caractères des exemples que je vous ai donnés et qui demeurent présents dans vos cœurs. Buvez à même le vin généreux des luttes que j'ai subies pour l'honneur de mon nom et du vôtre. Vous saurez un jour ce qu'il en coûte parfois pour marcher la tête haute parmi les bassesses, et l'âme pure parmi les vilenies. Vous comprendrez alors qu'en donnant son âme

à ses enfants, un père leur donne plus que son sang. »

II

Ne vous plaignez pas, mesdames, de ce que j'ai paru négliger votre part dans le sacrifice que le père et la mère font d'eux-mêmes en exerçant le sacerdoce de l'éducation. Je ne vous oublie pas, et c'est à vous surtout que je confie la seconde partie de la mission sacerdotale que j'assigne aux parents, et qui consiste à faire à Dieu le sacrifice de leurs enfants. Je ne vous ai pas invitées à la Cène ; consolez-vous, je vous appelle au Calvaire.

Le sacrifice suppose l'offrande : l'offrande n'est pas sans consolation. Quand le fils de Dieu conçut d'accord avec son Père le plan de la Rédemption du monde, il s'écria : « Me voici, ô mon Père, prêt à faire votre volonté. » Et il se fit petit enfant pour y obéir. Il y a quelque

chose de semblable dans l'offrande que votre piété maternelle fait au Père céleste de votre nouveau-né, le lui présentant comme un fils de sa bénédiction. Vous lui rendez grâces de vous l'avoir donné : vous reconnaissez sa souveraine paternité ; il vous est doux de lui faire hommage de cette neuve existence toute fraîche éclose au rayon de son amour. Vous êtes glorieuses de vouer au Seigneur cette créature dans laquelle vous vous contemplez, comme l'humanité faisait dans la personne de l'enfant divin de Bethléem. Volontiers, dans une extase de pieuse ivresse vous diriez comme le prêtre consécrateur du pain de l'hostie et du vin du calice : « Mon Dieu, voilà ma chair et mon sang, je vous offre ce corps de mon corps, cette âme de mon âme. Je l'élève vers vous, je l'élève pour vous. Je vous la dois, je vous la rends. »

Vous ai-je rappelé que le père de la famille antique, ayant, comme vous savez, droit de vie et de mort sur son enfant, l'examinait dès la naissance pour voir s'il était de saine et droite

constitution, et s'il l'était, l'élevait dans ses bras comme pour signifier qu'il l'offrait à la famille, au pays, à l'humanité ? J'aime mieux la mère chrétienne prenant dans ses mains caressantes son nouveau-né qu'elle aime tel qu'il lui a été donné, et l'élevant dans son cœur bien audessus de la famille, de la patrie et de l'humanité, jusqu'à Celui qui ne dédaigne rien de ce qu'il a créé, et ne permet la mort des tout petits que pour leur assurer la récompense avant l'épreuve, et presque avant la vie, l'immortalité. N'est-ce pas là, après l'élévation du saint sacrifice de l'autel, où le fils de Dieu et le fils de l'homme à la fois se montre entre ciel et terre, une autre sorte d'élévation sous laquelle doivent s'incliner avec respect les fronts même les plus inflexibles aux souffles de la foi ?

L'offrande n'est pas encore le sacrifice ; c'en est déjà l'esprit. Toute l'éducation en est pénétrée ; elle monte toujours et sans cesse vers Dieu, son premier et son dernier objet. L'enfant monte avec elle, intelligence vers la lumière

qui éclaire tout homme venant en ce monde, cœur vers le Dieu qui est amour, volonté vers le bien suprême et immuable. Pendant ce temps, la mère ne se place pas entre la grâce et lui : elle n'est pas jalouse de Dieu: elle n'est pas de celles qui font d'un fils trop aimé une idole méchante et ridicule. Elle en veut faire un Dieu, mais en le donnant à Dieu, et elle aspire, avec quelle douce impatience, vous le savez toutes, mesdames, après le jour trois fois béni où, son enfant étant devenu par la communion un frère de Jésus-Christ, elle pourra les confondre tous deux en un dans le même culte et le même amour, parmi l'apothéose d'une trop fugitive élévation.

Pourquoi l'éducation ne serait-elle pas une perpétuelle élévation ? C'en est une, en vérité, mesdames, mais il est temps de vous rappeler que l'élévation suprême est au Calvaire. C'est là que le fils de l'Homme est monté pour attirer tout à lui, parce que c'est là que s'accomplit le sacrifice, la plénitude du sacrifice, le

don complet de la créature à son Créateur.

Oserai-je donc vous prêcher une pareille doctrine, et vous dire d'élever vos fils jusqu'à la Croix? Ne me laissé-je par entraîner par l'image sombre et triste de la croix qui plane sur la journée dans laquelle je vous parle?

Un jour, est-il écrit au livre de la Genèse, Dieu dit à Abraham : « Prends ton fils unique, ton fils que tu chéris, Isaac ; et va dans la terre de la vision, et là tu l'offriras en holocauste sur la montagne que je te montrerai. »

Abraham prit avec lui son fils, le chargea du bois du sacrifice et lui-même prit le feu et le glaive. Et tout en cheminant, Isaac disait à son père : « Père, voici le bois, voici le feu, mais où est donc la victime? » Et Abraham répondit : « Dieu y pourvoira, mon fils... » Vous savez, mesdames, comment Dieu pourvut au sacrifice, content d'avoir éprouvé la foi du patriarche.

On a dit de cette épreuve que Dieu ne l'aurait jamais exigée d'une mère: comme si tous les jours, en quelque foyer, quelque mère n'avait

pas à gravir la terrible montagne qui mène au Calvaire d'Isaac ou de Jésus ! La différence entre Abraham et elle, c'est que la vie ou plutôt la mort ne prend pas la peine de la prévenir, comme Dieu fit pour son serviteur. L'autel est dressé tout d'un coup à l'improviste : c'est un berceau... qui ne berce déjà plus qu'un petit cadavre : c'est une couche de douleur qui va devenir pour le jeune homme qui s'y débat une couche funèbre. La mort ne veut pas entendre parler d'une substitution de victime ; inutile de vous offrir en holocauste, ce n'est pas la mère qu'elle choisit, c'est l'enfant. Ne vous récriez pas que le sacrifice de leur Isaac n'est demandé aux parents que de loin en loin, et que d'ailleurs il est temps d'y songer quand l'heure fatale en a sonné. Mais non, il y faut songer plus tôt ; il faut s'élever jusqu'à la foi d'Abraham ; il faut à l'avance consentir au sacrifice, toujours possible et qui peut toujours être exigé. Ne pas s'y préparer, ne pas dire son *fiat*, c'est se laisser arracher brutalement ce qu'on ne veut pas don-

ner ; et cette attitude peut être encore de l'amour maternel, pareil à celui de la lionne qui, privée de ses lionceaux, rugit à faire trembler le désert ; ce n'est pas l'amour maternel, porté sur l'aile de la foi jusque sur la hauteur du sacrifice.

L'histoire du sacrifice d'Abraham est l'éternelle question de la mort posée devant le cœur d'un père et résolue par l'acceptation de la volonté de Dieu. Il ne sert de rien de fermer les yeux sur le problème, et de s'en remettre au hasard, quitte à jeter dans la nuit, en recevant le coup du sort, la clameur du désespoir. Chacun de vous, parents chrétiens, conduit par la main, à travers l'existence, son petit Isaac, qui porte sur lui le bois de son sacrifice, et vous ne pouvez regarder cette tête si chère, sans voir en même temps au-dessus d'elle le glaive de l'holocauste suspendu au fil du malheur. Etes-vous prêts ? C'est Dieu qui vous le demande, il faut répondre : Dieu y pourvoira, dit votre foi. Ce n'est pas assez ; il faut y pourvoir en union avec Dieu. Il faut dire d'abord : J'y con-

sens et s'en remettre, après, à la Providence.

La Providence vous récompensera peut-être de votre offrande en vous épargnant le sacrifice : à coup sûr, elle vous le rendra plus doux par la consolation dont sa grâce l'enveloppera. Il est bon d'avoir gravi en esprit la montée du Calvaire, même en supposant qu'on ne doive pas le gravir un jour en réalité. Abraham, redescendu de la montagne où il croyait perdre son Isaac, ne l'en aima que davantage et ne l'en offrit que davantage au Seigneur. Vous ne connaîtrez le prix de vos enfants qu'en les donnant à Dieu : il faut les racheter pour les posséder. Ils sont à vous du jour que vous en avez fait le sacrifice volontaire entre les mains du souverain Maître de la vie. On ne tient vraiment que ce que Dieu nous laisse. Nous avons beau serrer dans nos bras de chair l'objet de notre amour : nos bras se brisent, avec l'objet lui-même ; et nous perdons tout à la fois, nous et lui.

Ce que nous avons jeté dans le sein de Dieu

ne peut pas mourir; en lui rien ne se perd, et le sacrifice, si petit qu'il soit, retourne en bénéfice sur son auteur. C'était une pensée profondément chrétienne, et qui semble étrange aujourd'hui, que Dieu aimait le sacrifice pour le sacrifice. On croit assez faire à présent de se résigner tant bien que mal à l'inévitable; mais le cœur ne va pas au-devant de la peine, il ne sait pas donner à Dieu les souffrances nécessaires, encore moins lui faire les petits cadeaux des privations volontaires.

Et pourtant, quelle source d'héroïsme que celle qui découlait de l'esprit de sacrifice !

Toute la ville saluait récemment le départ d'un vaisseau de guerre espagnol (1), et ses acclamations témoignaient d'une vivace sympathie entre la nation très catholique et la nation très chrétienne. J'assistais, sans le voir, à ce spectacle, et je suivais des yeux du cœur ces vaillants marins qui vont peut-être bientôt, ce

(1) Le *Carlos V*, un croiseur qui a reçu une partie de son armement au Havre.

qu'à Dieu ne plaise, essayer leur courage moins neuf que leur navire (1). Et je me rappelais un épisode de leurs annales maritimes qui peint au vif l'âme de ce peuple, si généreux et si prompt au sacrifice. L'amiral Oquendo, un de leurs grands hommes de mer du dix-septième siècle, se sentant malade de la fièvre, se fit débarquer à terre pour mourir. Couché sur son lit : « Il n'y a plus d'espérance, dit-il aux médecins, je suis dévoré de soif ; donnez-moi un verre d'eau fraîche. » On le lui donna aussitôt. Il l'approcha de ses lèvres, le regarda et ne but pas : « Je l'offre à Dieu, fit-il. » Et comme il reposait le verre sur la table, il rendit l'âme.

C'est avec des pareils traits qu'on fait les grands peuples. C'est avec l'esprit de sacrifice qu'on fait aussi les saintes et nobles familles.

Est-ce à dire qu'il vous soit possible de faire aussi bon marché des peines et des joies qui concernent vos enfants qu'à ce malade du verre

(1) La guerre a éclaté peu de temps après entre les États-Unis et l'Espagne.

d'eau offert à sa fièvre? Que l'on refuse les joies, passe encore; mais ne pas sentir les peines! est-ce qu'on le peut?

Qui vous demande de ne les pas sentir? Ce soir, vous irez veiller au Gethsémani avec l'Homme-Dieu accablé sous le poids de sacrifice : vous le verrez couvert d'une sueur de sang; vous verrez le calice trembler dans sa main, et ses lèvres hésiter à le boire; vous l'entendrez d'une voix lamentable gémir : « Mon Père, si c'était possible que ce calice de fiel passe loin de moi! » Il tomberait, si un ange ne le venait secourir.

Qui vous demande d'être plus robustes de cœur et d'épaules que le Sauveur lui-même? Qui vous dit d'avaler la coupe de douleur sans répugnance, et même sans défaillance? Ecartez-la, si vous pouvez; priez le Père céleste de vous l'épargner; pleurez, suppliez, versez des larmes, versez le sang de votre âme. Mais toutefois appelez à vous l'ange du sacrifice volontaire; prononcez bravement le *fiat* de la passion con-

sentie, acceptée, et suivez Jésus jusqu'au Calvaire.

Heureuses, dans votre malheur, si c'est pour déplorer le départ prématuré d'un enfant mûr pour le ciel ! Il y a des morts plus déplorables que la mort qui fait tant pleurer, et traîne à sa suite de si funèbres convois. Il y a des morts qui laissent le corps vivant et tuent l'âme, qui ôtent à la mère l'enfant de piété, de vertu et d'espérance, pour ne mettre à sa place qu'un misérable jeune homme sans cœur, sans respect, sans honneur et sans foi. On plaint la mère qui, orpheline de son enfant, peut à peine se tenir debout sur un Calvaire de désolation, telle que Marie au pied de la croix où son fils vient d'expirer.

Mais y a-t-il un Calvaire qui puisse recueillir, en lui versant ses amères consolations, celle qui n'ose pas montrer sa douleur, sans trahir la honte d'un fils coupable ? Cachez-vous, ô Moniques, et rougissez de vos Augustins ? Vos larmes sont impuissantes : elles ne touchent

personne, pas même celui qui les fait couler ! Le monde n'en a pas pitié, et qu'iriez-vous faire du côté de Dieu offensé, qu'iriez-vous faire sous la croix de Jésus-Christ ? J'y vois bien un jeune homme, mais il est pur, mais il est l'ami du Sauveur, et de son vivant, il aimait à reposer la tête sur sa poitrine : votre prodigue ne serait pas à sa place. J'y vois bien une mère, mais quelle mère oserait se comparer à celle-là ? Elle ne vient pas pleurer sur un fils coupable, sur un vil condamné : elle est là pour souffrir en union avec le Rédempteur ; elle enfante dans la douleur les hommes régénérés et, dans la personne de Jean, l'apôtre vierge, elle devient la mère du genre humain racheté par son fils.

Vous, pauvre femme, que voulez-vous racheter avec vos pleurs ? Et pourtant, c'est là, au Calvaire, que je vous convie. Venez, venez offrir votre sacrifice : donnez cet enfant de vos larmes, donnez-le à Jésus, donnez-le à Marie. Coupable et pécheur ? Mais celui qui meurt sur la Croix y meurt pour les coupables et les pé-

cheurs. Que dis-je ? lui-même est le péché en personne : il s'est fait maudire de son Père, et sa mère, qui le sait innocent, sa mère apparaît aux yeux de tous comme la mère d'un grand criminel. Approchez sans crainte de cette femme qui pleure au pied d'un gibet ; mêlez vos douleurs à ses douleurs, vos pardons à ses pardons, votre tendresse à sa tendresse. Aimez sans colère, priez sans découragement, espérez sans relâche, et, par la croix de Jésus-Christ, par la vôtre, il vous sera rendu, ce fils deux fois né de vous, de votre joie et de votre sacrifice.

J'ai fini, mesdames, et je ne crois pas avoir trop haut placé l'éducation chrétienne en la rapprochant du sacerdoce de Jésus-Christ. Jésus-Christ prêtre, voilà le parfait instituteur de l'enfance : il est à la fois son modèle, son ami, son sauveur et son maître. Et quiconque veut aller à l'enfance, doit aller d'abord à Jésus-Christ.

Ai-je besoin de vous dire où on le trouve ? C'est dans le sacrement de son sacerdoce, l'Eu

charistie, qu'il demeure, à la fois l'enfant modèle des enfants, à la fois le prêtre, inspirateur des pères et mères.

C'est lui qu'il faut donner aux petits comme le pain de l'âme qui fait les forts, qui fait les purs, qui fait les grands : sans lui, je veux dire sans sa chair et son sang incorporés à leur faiblesse, l'éducation ne sera pour eux ni le principe d'une activité bien réglée, ni l'idéal de la transfiguration, ni la révélation par la parole presque divine des parents, ni la vocation qui ouvre la voie à la destinée éternelle, ni la rédemption par l'amour qui appelle à la vie, par l'amour qui appelle à la liberté, parce que sans lui, tout cela n'est pas.

C'est lui qu'il faut donner aux pères et mères, comme la lumière qui éclaire l'esprit, comme l'amour qui échauffe le cœur, comme la patience qui sait attendre, comme la miséricorde qui sait pardonner, comme la grâce enfin qui féconde, embellit, et touche ainsi qu'un rayon du soleil de Dieu.

Mesdames, ni les discours, ni même les exemples ne font toute l'éducation : à elle seule, l'eucharistie est une éducation, et la plus complète, qui regarde à la fois et les parents et les enfants. Si vos enfants ne semblent pas répondre à vos soins, à vos efforts, à vos leçons, envoyez-les à l'école de l'Eucharistie. Si vous-mêmes, déroutés par les résistances de ces natures si diverses, incertains sur la meilleure voie à suivre, vous ne savez plus à quels conseils recourir, à quel parti vous résoudre, vous-mêmes, surtout, allez à l'école de l'Eucharistie. C'est l'école du maître, c'est l'école du prêtre, c'est l'école de Jésus-Christ.

Et maintenant, mesdames, il m'est aisé de vous adresser, au nom de l'Œuvre des Tabernacles, l'appel de Jésus-Christ pauvre, de Jésus-Christ dénué de tout dans certains endroits de sa résidence eucharistique. Dans son amour pour les âmes, dans son zèle à les nourrir de sa grâce, il ne regarde pas s'il trouvera seulement, je ne dis pas une pierre pour reposer sa

tête, — ce n'est pas l'autel ou la pierre d'autel qui manquent aux plus misérables églises — mais je dis un linceul blanc pour y dormir son sommeil de victime ! Qui donc y pourvoira, si ce n'est la charité ? Une œuvre s'est fondée dans le but de fournir un trousseau, si j'ose dire, à cet Enfant-Dieu qui veut rester sur la terre le frère de vos enfants. Des mains vraiment maternelles y travaillent avec amour, et vous savez que l'amour fait des chefs-d'œuvre. Que ceux qui ne peuvent donner de leur temps, donnent de leur argent pour habiller le divin Enfant. Soyez généreux envers Lui, afin qu'il le soit envers vous. Il a dit : « Ce que vous faites pour l'un de ces petits qui croient en moi, c'est pour moi que vous le faites. » — Retournons cette parole : « Ce que vous avez fait pour moi, c'est pour vos petits enfants que vous l'aurez fait. »

L'Eucharistie n'est pas seulement le tabernacle ; vous savez qu'elle est aussi l'autel, et que Jésus-Christ a voulu les prêtres pour ministres de son sacrifice quotidien. C'est lui-

même qui se consacre par leurs bouches et qui s'immole par leurs mains : c'est donc lui qui vit et parle en eux; c'est lui qu'il faut revêtir des ornements sacerdotaux; c'est lui qui est le pauvre, quand les prêtres sont pauvres; c'est lui qui vous demande l'aumône de votre bourse ou de votre talent pour faire à la victime et au sacrificateur une parure digne de l'une et de l'autre...

Soyez généreux envers Jésus-Christ-prêtre, et il le sera envers vous; et vous, qui l'aurez revêtu de vos offrandes, il vous revêtira de sa grâce, et, participant ainsi à son sacerdoce, vous serez des pères et mères selon l'esprit de sacrifice, pour le plus grand bien de vos enfants, qui seront des fils de bénédiction, l'honneur de votre vie, et la promesse de votre salut éternel.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Date Due



11761

DOES NOT CIRCULATE

Boston College
The Library
Chestnut Hill 67, Mass.

Books may be kept for two weeks unless a shorter time is specified.

Two cents a day is charged for each 2-week book kept overtime; 25 cents a day for each overnight book.

If you cannot find what you want, inquire at the delivery desk for assisstance.

